

**Souvenirs de ma vie
et des miens
Yvette Demassieux,
née Passy
(1891-1994)**



Édités par Nicolas Demassieux
Décembre 2021

Table des matières

Mémoires

Prologue	2
Mes Origines	3
Grasse (1896-1897).....	5
Neuilly sur Seine (1897-1911).....	11
Les Richet (1902).....	25
Nos Chinois (vers 1905)	30
Le Désert de Retz	34
Saint Sulpice de Royan	40
Séjour à Dresde (1910)	54
Mon mariage	57
Tourcoing (1911-1912) : Madame Cherechevsky.....	61
Neuilly sur Seine (1912-1939).....	62
Mes enfants	65
La guerre 39-45	68
Retour à Paris (1944).....	72
La famille de Sèze.....	75
Les Cheyron.....	77
Huguette Barreau	77
Après Guerre. Les Kissel. Conclusion.....	79

Recueil de poèmes

Lettre d'une petite fille à sa camarade : Colette à Josiane.....	83
LES POMMES.....	85
LE SAULE.....	86
LA TEMPETE	87
LE PELERIN	89
CADET ROUSSEL.....	91
LE COCHON	93
LE MOULIN	94
Table des Illustrations.....	96
Index des Lieux et Personnes.....	98

Avant -Propos

Ces mémoires d'Yvette Demassieux, née Passy, couvrent une période qui s'étend sur presque un siècle, de 1891 à 1989, mais la plus grande partie couvre la période de 50 ans qui s'écoule avant-guerre. Le document a été initialement collationné par Christine Demassieux vers 1989, puis mis en forme par Laurent Demassieux. Cette version a été enrichie de notes et illustrations par son fils Nicolas Demassieux.

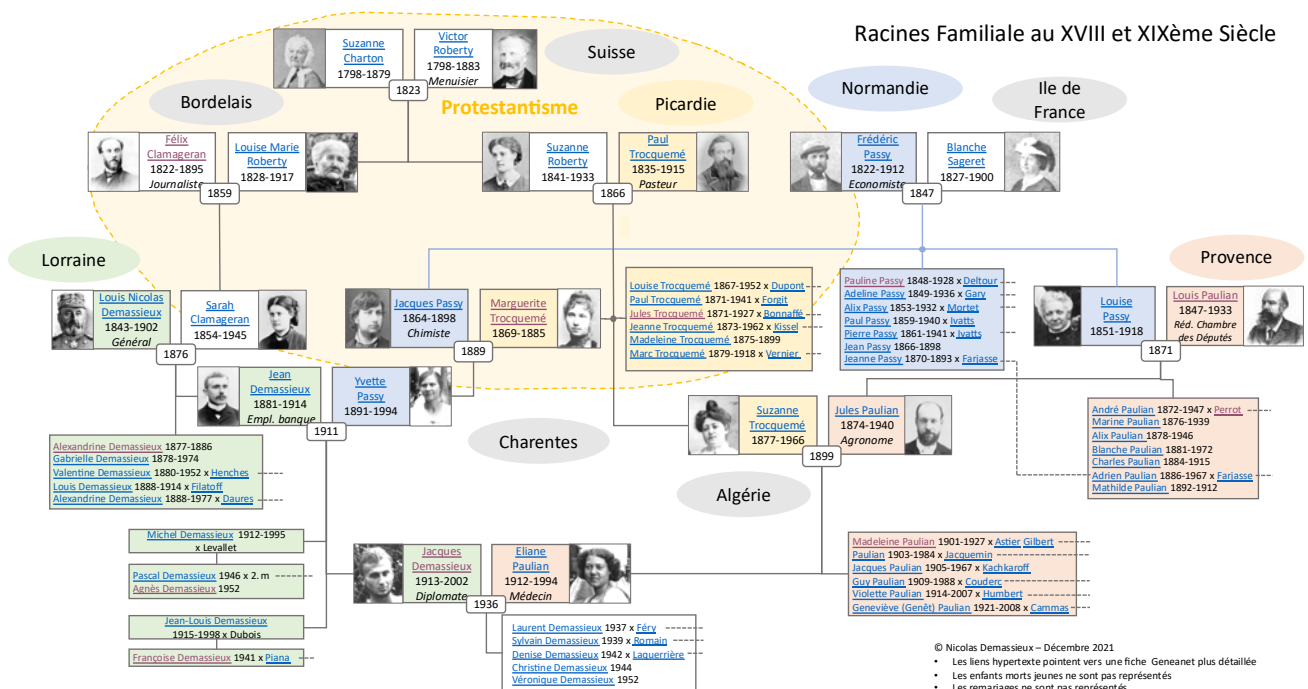
J'y ai inséré des illustrations de l'époque, soit tirées des photos de famille que j'ai numérisées et archivées, soit en provenance de sources externes.

Un index recense les lieux et les personnes citées dans le carnet (selon trois catégories : la famille, les relations, et les personnalités citées ou rencontrées).

Les mémoires sont complétées par un petit recueil de poèmes écrit par elle en 1988 et 1989.

La figure ci-dessous rassemble la plupart des personnes importantes citées dans ces mémoires, et permet de s'orienter dans les différentes facettes de la famille d'Yvette Demassieux.

Nicolas Demassieux, Décembre 2021



_ 1 Racines familiales au XVIIIème et XIXème siècle

Prologue

Je viens de terminer le brouillon de mes "*Souvenirs*". J'ai commencé ce travail pour contenter le vœu de mes neveux et petits enfants, et après beaucoup d'hésitations, car c'est un gros travail pour une personne de mon âge (bientôt 98 ans).

Je rédige ce matin cette introduction, qui me paraît utile.

Je m'efforcerai, dans ce récit des événements de ma vie, à la plus rigoureuse exactitude quant aux faits et je compte, si le temps m'en est laissé, à en faire contrôler la véracité par les descendants de ceux qui en ont été les témoins avec moi ; mais il me sera difficile de ne pas les colorer avec les yeux de ma jeunesse car ceux-ci embellissent à cause de son enthousiasme. Si tel est le cas, veuillez m'en excuser. J'abuse aussi peut-être du mot "je" mais ceci aussi ne peut guère être évité.

Si je compare les temps anciens aux temps modernes, je suis frappée par leur contraste. Ceux-là conservent l'image de la stabilité. Les nôtres se caractérisent par l'image du désordre et du remue-ménage perpétuel. En voici quelques exemples particulièrement frappants.

L'Eglise. Là règne la contestation. Le pape n'est plus obéi, les évêques ne sont plus d'accord entre eux, les rites les mieux établis sont discutés. Des essais de formes de culte surgissent puis sont abandonnés. On se dispute ferme.

L'Enseignement. La dispute entre l'enseignement public et l'enseignement privé semble apaisée, mais le paraît seulement ; il couve comme un feu souterrain et ne demande qu'à ressurgir, car aucun d'eux n'a réellement désarmé. La lutte continue, dissimulée. En attendant les programmes, les horaires, les dates des vacances, tout change à tout propos. Là aussi, ce sont des essais temporaires, même les méthodes. Il en résulte un manque de discipline, d'autorité qui dégoûte nombre de maîtres. Ils font de la dépression ou demandent des congés, d'où changement de maître, ce qui augmente le désordre et perturbe les élèves. Pour ne pas les dégoûter de l'école, on mélange à l'étude beaucoup de sports et d'activités physiques et surtout de fréquentes vacances. De plus, les maîtres se permettent maintenant les grèves. Désordre encore.

L'Administration. Là, les grèves sévissent constamment. La contestation y sévit à un tel point que le gouvernement en est paralysé. C'est le désordre perpétuel...

Je laisse aux lecteurs le soin de poursuivre cette analyse ! et je quitte ce sujet.

Mes Origines

Je suis née en 1891 de deux familles très dissemblables quant à leur fortune, leur situation sociale et leur mode de vie. Cette différence apparaîtra de plus en plus au cours de ce récit, mais le fait qu'elles se soient fréquentées et entendues, et même rapprochées par plusieurs mariages, tient, me semble-t-il à leur même respect des autres et des respects pour les valeurs morales et religieuses malgré l'origine différente de leurs religions.

Du côté maternel, l'origine est absolument huguenote, depuis les origines du mouvement¹.

Du côté paternel, l'origine est nettement catholique : le passage au protestantisme est fragmentaire et récent : mon grand-père² me paraît être le premier à avoir pris ses distances avec la hiérarchie catholique. Je crois qu'il l'a fait à regret en 1870, à la suite du concile qui a décrété l'infailibilité du Pape. Il a toujours protesté qu'aucun homme n'est infailible. Mes grand-tantes sont restées catholiques et même ont été très affligées de la décision de leur frère, ainsi qu'une partie de la famille, et aussi des plus jeunes. Comme l'affection n'a pas été atteinte par cette décision, les liens n'ont pas été rompus et nous sommes restés en rapport sans drame. Nous autres, jeunes, avons donc été élevés dans une atmosphère absolument œcuménique, et de tolérance réciproque. Le rapprochement religieux qui est intervenu depuis a donc été salué par nous comme un bienfait et un enrichissement.

J'ai perdu ma mère à quatre ans, à la naissance de mon petit-frère qui, grâce à une bonne nourrice et à des soins assidus (il était prématuré), a survécu jusqu'à cinq mois et était un beau bébé. Une malencontreuse coqueluche l'a emporté. Mon père a donc perdu en un an sa femme de vingt-cinq ans et son fils unique. Il en a été bouleversé et a reporté sur moi une affection vigilante et je me rappelle sa tendresse envers moi et les soins qu'il me donnait.

Ici, je fais une parenthèse. Mon père et ma mère s'étaient connus au cours de vacances dans la région de Royan³. Ce rapprochement était dû à un ami commun, le sénateur Jules Clamageran⁴ que mon grand-père fréquentait au cours de ses activités politiques et qui était un grand ami du pasteur Trocquemé⁵, père de ma mère. Il y avait une grande estime entre eux, et Monsieur Clamageran avait pensé que nos deux familles sympathiseraient. Il avait vu juste et cette entente s'est perpétuée à travers les ans et règne encore à l'heure actuelle (Passy, Trocquemé).



_ 2 Le sénateur Jules Clamageran (1827-1903)

¹ Les Trocquemé ou Trocmé sont d'origine française picarde, les Roberty ou Roberti sont d'origine suisse vaudoise .

² Frédéric Passy (1822-1912), Licencié en Droit, Auditeur au Conseil d'État, Conseiller Général, Enseignant, Conférencier, Pacifiste, Economiste, Prix Nobel de la Paix.

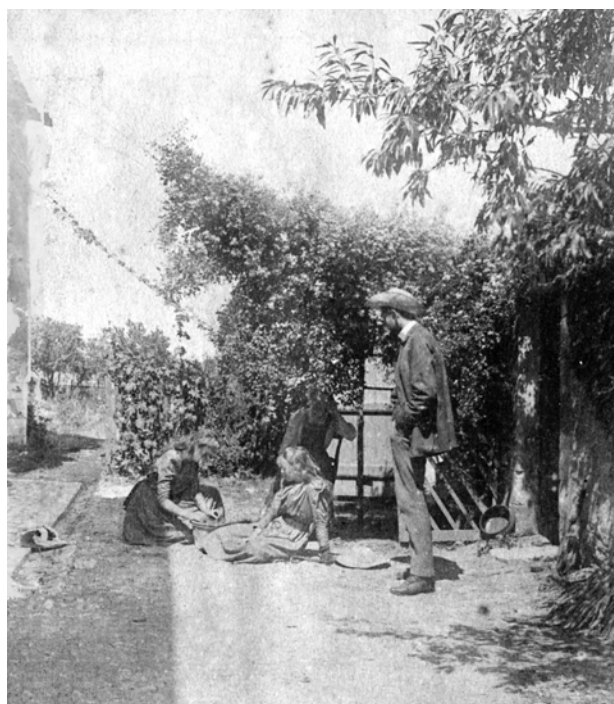
³ Au commencement de l'année 1899, Marguerite Trocquemé, de retour d'Angleterre où elle a passé un an comme gouvernante, passe plusieurs mois à Paris, chez Mme Clamageran, et y fait la connaissance de Jacques Passy. Jacques Passy et Marguerite Trocquemé, les parents d'Yvette Passy, se fiancent en septembre 1889 et se marient le 24 octobre 1889 (Source, Carnet de Berthe Forgit).

⁴ Jules Clamageran (1827-1903), Conseiller d'État, Sénateur Inamovible. Fondateur en 1861 de l'Union Protestante Libérale

⁵ Paul Chrysostôme Trocquemé fut longtemps Pasteur à Saint Sulpice de Royan, où il en acquit le Presbytère



_ 3 Jacques Passy et Marguerite Trocquemé, les parents d'Yvette Passy

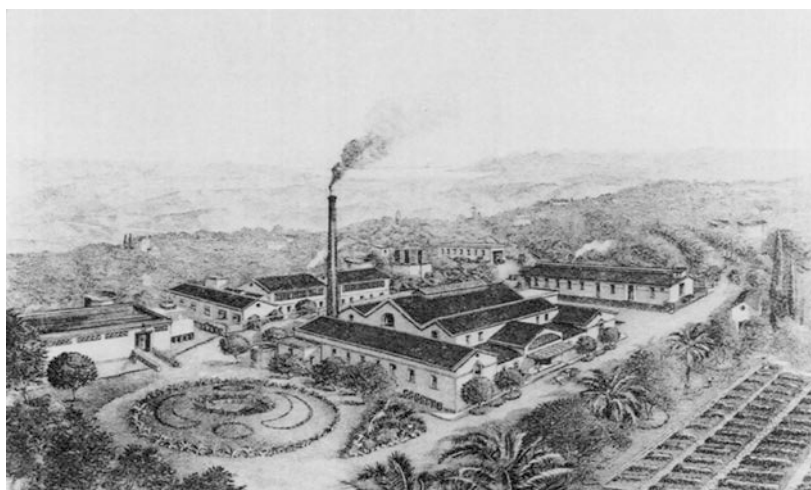


_ 4 Jacques Passy debout, Marguerite Trocquemé dans l'ombre, Madeleine et Suzanne Trocquemé assises regardent le berceau d'Yvette Passy, Jardin de Saint Sulpice de Royan, été 1891.

Grasse (1896-1897)

A la mort de ma mère, c'est ma grand-mère maternelle qui a pris soin de mon éducation, avec mon père. Nous avons habité quelque temps un chalet construit dans le jardin de Neuilly-sur-Seine. On l'avait bâti pour une jeune sœur de mon père⁶ qui venait de mourir de tuberculose à Pau, toute jeune aussi. Elle laissait une petite fille exactement de mon âge, Simone Farjasse, que mes grands-parents élevaient aussi et nous étions traitées comme deux sœurs.

J'avais cinq ans quand mon père a trouvé une situation à Grasse⁷ (Alpes Maritimes) dans la chimie des parfums, Grasse s'étant spécialisée dans l'industrie des parfums (elle l'est encore).



_ 5 Usine Robertet (Source Inventaire général du Patrimoine culturel Région Provence-Alpes-Côte d'Azur)

Mon père a voulu me garder près de lui ; il ne pouvait se passer de moi. Alors on a fait venir une de mes cousines (du côté Passy), Marine Paulian⁸, qui avait vingt ans et qui était chargée de veiller sur moi.



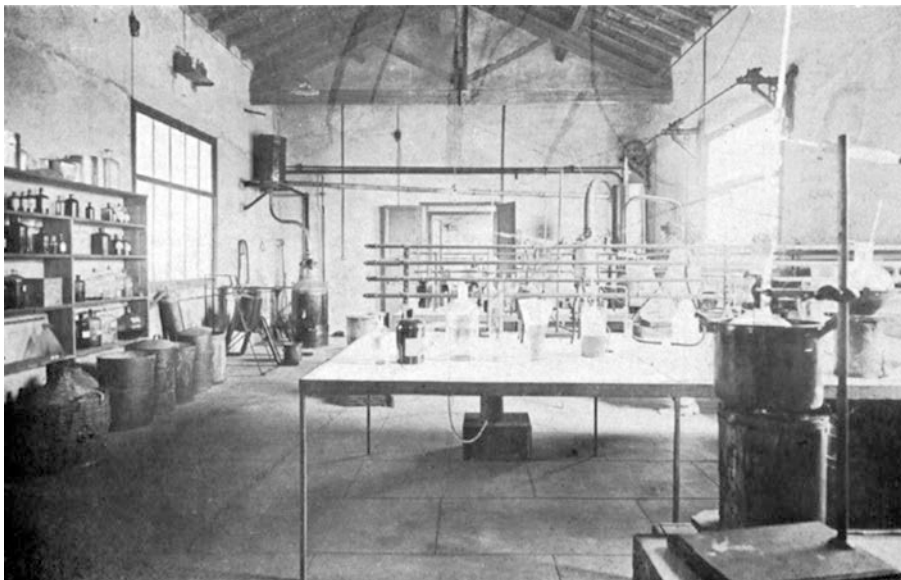
_ 6 Marine Paulian (1876-1839) vers 20 ans

⁶ Jeanne Marie Passy (1870)1893), douzième enfant de Frédéric Passy et Blanche Sageret, morte d'une tuberculose à Pau

⁷ Jacques Passy travaillait dans les établissements Robertet, un des grands parfumeurs de Grasse (Source [Nicopedies](#))

⁸ Marine Paulian (1876-1939) est la cousine germaine de Jacques Passy

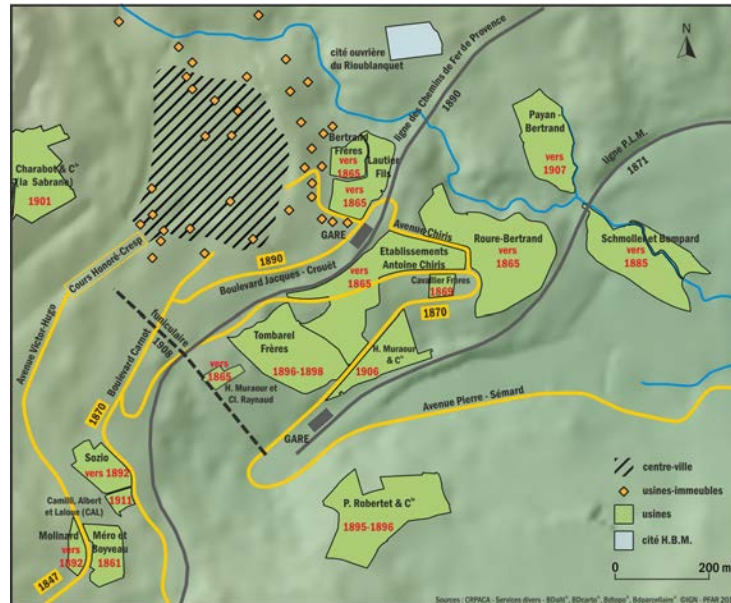
Nous habitons à deux pas de l'usine, un appartement très inconfortable, peu chauffé et assez lugubre, me semble-t-il⁹. Mais j'y restais peu et j'échappais à la surveillance féminine pour courir à l'usine et surtout au laboratoire de mon père, clair et gai, avec toutes sortes d'appareils qui me passionnaient. Je me souviens d'y avoir fait des bêtises, car j'étais très entreprenante et j'y ai subi peut-être la seule colère de mon père pour avoir joué avec les tubes de cire à cacheter et le feu pendant les cinq minutes de son absence. Il a eu si peur du danger possible provoqué par mes initiatives qu'il m'a donné une leçon.



_ 7 Laboratoire des établissements Robertet (Source Inventaire général du Patrimoine culturel Région Provence-Alpes-Côte d'Azur)

Il s'occupait de moi, comme je l'ai dit, et a commencé à m'enseigner le solfège à six ans et avait de grands projets pour mon instruction future : la chimie, etc., mais surtout la musique qui le passionnait. Il jouait admirablement du piano et à partir de mes trois ans jouait exprès pour moi. Je me nichais sous le piano à queue et l'écoutais avec délices. Quelquefois, il m'interrogeait sur mes préférences et me disait : « *tu as bon goût* ». J'en étais très fière.

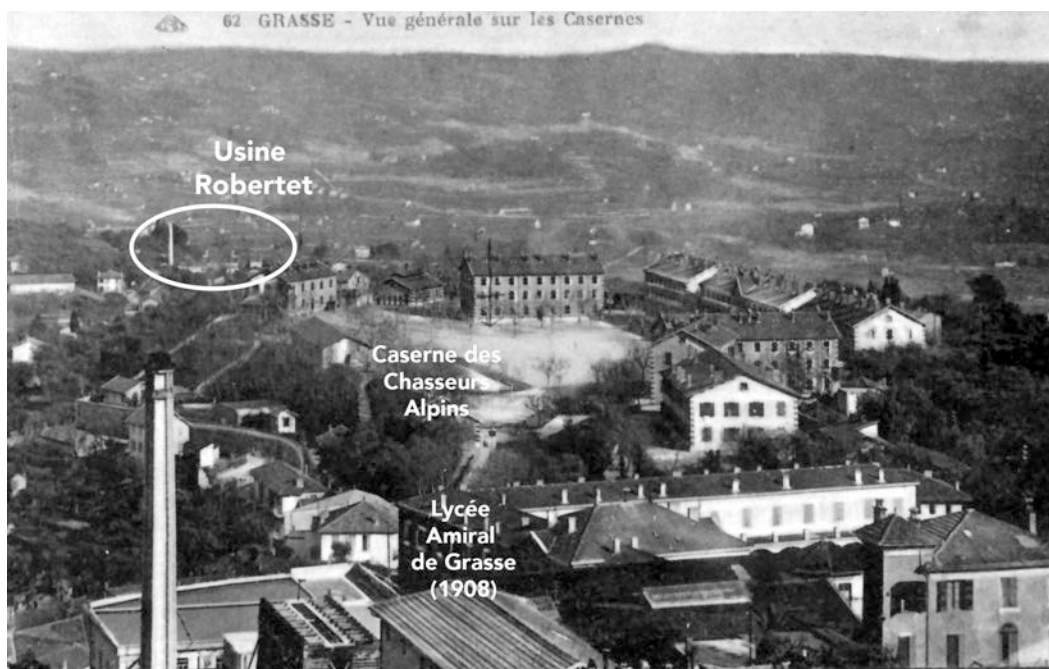
⁹ Jacques Passy habitait à sa mort le quartier Saint-Claude, anciennement quartier Notre-Dame-d'Espérance en référence à un oratoire situé au milieu des oliviers et plantes à parfum. Ce quartier rural, composé de mas et de bastides, alimenté en eau par le canal de la Siagne se trouve en prolongement direct des casernes du Collet. Celles-ci furent construites pour les Chasseurs-alpins du 23^e BCA en 1890. Des usines de parfumerie se sont implantées dans ce quartier au début du XX^e siècle.



_ 8 Les parfumeries de grasse - L'inventaire du patrimoine industriel des parfumeries de Grasse

Mon père descendait souvent faire des courses pour son métier (flacons, bouchons, etc.) et me menait volontiers dans ces ruelles en pente et si pittoresques ; elles le sont restées.

J'étais cramponnée au pouce de sa grande main et me laissais remorquer avec délice. Quelquefois, il m'emmenait dans la grande salle où étaient alignés les magnifiques alambics en cuivre poli et j'aimais beaucoup le spectacle. Le dimanche, nous allions entendre la musique des Chasseurs Alpains qui jouaient sur la grande place de la ville. L'exécution devait être bonne car il s'y connaissait et n'y aurait pas pris de plaisir si elle n'avait rien valu. Je crois bien y avoir entendu le *Freischütz*¹⁰.



_ 9 La caserne de chasseurs alpins avec, au fond à gauche, la cheminée des établissements Robertet.

¹⁰ Le *Freischütz* (Le franc-tireur) est un opéra allemand (singspiel) en trois actes de Carl Maria von Weber (Source [Wikipedia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Freischütz))

Je pense que ma pauvre cousine a dû beaucoup s'ennuyer cet hiver-là car nous ne fréquentions personne. De plus, elle n'était pas musicienne et très peu curieuse des activités de mon père ! Que pouvait-elle faire à vingt ans, toute seule à la maison ? Je me le suis demandé depuis et personne ne m'en a parlé.

L'hiver suivant, c'est ma grand-mère¹¹ qui est venue nous rejoindre à Grasse avec Simone et une gouvernante anglaise. Marine était repartie, pas fâchée sans doute. Il n'y avait pas de domestique (peut-être une femme de ménage ?). Ma grand-mère n'avait qu'une jambe valide, ayant subi une fracture mal réparée et ne quittait guère sa chambre.

Nous étions livrées à la gouvernante, très rigide et sévère. Nous la détestions. Tous les matins, une longue leçon d'anglais, heureusement dans le jardin. Nous avions une vue admirable sur les montagnes proches et tout enneigées et, dans le jardin, il faisait tiède au soleil. Après, c'était une promenade où nous ne pouvions guère quitter sa main et de longues récitations des généalogies des rois d'Angleterre... à six ans... Je n'en ai rien retenu naturellement. A quoi bon tout ce temps perdu, alors que les rives du canal étaient charmantes et accaparaient tous nos regards. Il me reste un souvenir ébloui de ces promenades... les merveilleuses petites terrasses à bordure de pierre abritées par les oliviers argentés et à leur pied les champs de violettes de Parme, cultivées pour le parfum.

En ce temps-là, les anémones, les jonquilles et les petites tulipes à raies roses croissaient sauvages dans cette campagne presque intacte. Si je n'ai jamais su peindre comme mon père qui avait des goûts d'artiste dans tous les domaines, j'ai toujours senti profondément les beautés de la nature. Je n'ai jamais pu oublier la beauté de la Provence à cette époque lointaine. Quelquefois, ma grand-mère louait une voiture à un cheval qui nous emmenait des après-midi entiers dans les montagnes environnantes, les gorges du Loup, etc. Un petit chien, que nous aimions beaucoup, était assis à côté du cocher, son maître. Quelquefois, c'était vers la côte qu'il nous emmenait, la Napoule, Cannes... Toute la côte était d'une beauté souveraine. Je n'ai jamais pu digérer le massacre qu'on a fait de cette magnificence. J'en ai conçu la haine des promoteurs sans scrupules.

J'aurais encore beaucoup à dire sur cet hiver à Grasse. Les feux de cheminées alimentés de genêts et de plantes aromatiques qui crépitaient en envoyant des étincelles. Les évolutions des Chasseurs Alpains dont la caserne nous faisait face. Leurs rires quand ils venaient battre leurs couvertures sur le parapet. Les rencontres que nous faisions, dans nos promenades, des musiciens du bataillon, installés dans la nature pour étudier les partitions du concert suivant. C'était une cacophonie d'une drôlerie irrésistible qui nous faisait mourir de rire. Le petit agneau attaché dans la prairie de l'usine et que j'aimais tant. (C'est en souvenir de lui et de son odeur qu'en 195.. j'ai cédé au désir d'élever des moutons.).

Que les souvenirs d'enfance sont charmants !

J'ai gardé aussi en mémoire l'ombre des ouvrières dont quelques-unes étaient italiennes. Elles arrivaient portant sur la tête de grandes corbeilles remplies de fleurs destinées aux parfums, comme les porteuses antiques, avec le port majestueux que cela leur donnait, leurs beaux cheveux noirs et les anneaux d'or aux oreilles.

¹¹ Il s'agit de Blanche Passy, la grand-mère paternelle d'Yvette Passy et l'épouse de Frédéric Passy, qui a alors 70 ans.



_ 10 Cueillette des fleurs à Grasse

J'aborde maintenant le récit de notre voyage de Paris à Grasse qui durait 24 heures. C'était un supplice car nous voyagions toujours en troisième classe avec nos grands-parents. Je ne m'explique pas encore pourquoi, puisque dans d'autres domaines, notre vie me semble assez luxueuse et qu'on ne lésinait pas sur d'autres dépenses. Les notions d'économie n'étaient pas pareilles aux notions actuelles. Ces wagons étaient très inconfortables, en bois, sans coussins, mal chauffés et remplis de fumées de charbon dans les tunnels. Une vague lumière clignotait au plafond. Sur les petites lignes, il n'y avait pas de couloirs, ce qui obligeait les voyageurs à descendre dans les petites gares et à se dégourdir les jambes un moment en marchant sur les quais. Aux gares, les employés changeaient les grosses bouillottes remplies d'eau bouillante sur le sol, sous les pieds des voyageurs ; cela tiédissait un peu l'atmosphère. Pas de couchettes, ni de wagons-lits en troisième classe. Je me demande comment ma pauvre grand-mère pouvait supporter la fatigue de ces moyens de transport. Elle était stoïque, et d'une extrême patience comme ses contemporains. Sous ce rapport, nous sommes actuellement gâtés et beaucoup moins résistants et courageux vis-à-vis des souffrances physiques. Pour moi, le souvenir de cette nuit-là me hante encore car, en plus, je souffrais d'une rage de dents mal ou pas réparée sans doute. Mais au lever du soleil, quel éblouissement ! En soulevant le rideau, nous avons vu la mer d'un bleu intense, illuminée par un ciel aussi bleu. Le train suivait tous les détours de la Côte de l'Estérel avec les rochers rouges, ses petites plages désertes où la mer se jetait des nuages d'écume. Après cette nuit de cauchemar, quel rêve de Paradis ! Nous étions pressées contre les vitres, pour regarder. De temps en temps, c'était l'éclipse des courts tunnels, fréquents sur cette ligne. Existe-t-elle encore ?

La deuxième année de Grasse, nous sommes allés faire visite à la famille Paulian, dont faisait partie mon oncle Louis Paulian, marié à Louise Passy¹², sœur aînée de mon père. Madame Paulian¹³, veuve, avec sa fille¹⁴, habitaient à Nice une maison familiale, la "*Maison Pauliani*", entourée d'un grand jardin, rempli d'orangers en fleurs et en fruits et d'autres arbres du Midi. C'est de là que date ma première vision de ces admirables jardins de Provence que j'ai retrouvés plus tard en Algérie et au Maroc : les agrumes, les eucalyptus, les palmiers et l'abondance des petites fleurs.

¹² Comprendre, sœur plus âgée, car la sœur aînée de Jacques Passy est Pauline Passy, épouse Deltour.

¹³ Marine Angélique (ou Angeline) Saetone (1823-1914), épouse de André Paulian (1807-1876)

¹⁴ Marie Paulian (1849-1925), épouse de Magnin. Son mari Camille de Magnin est mort en 1890.



_ 11 La villa Pauliani vers 1910 - Marie Paulian (1849-1925), Mme de Magnin, est ici en compagnie de Guillaume Paulian

Le parfum en est unique, on ne peut l'oublier. C'est le soir, à ce dîner chez Madame Paulian et sa fille, Madame de Magnin, que j'ai goûté pour la première fois aux courgettes, que la Provence connaissait mais pas le reste de la France.

De ce séjour en Provence, j'ai gardé aussi le souvenir d'un Carnaval : était-ce à Nice, à Cannes ? Je ne m'en souviens plus. C'était une avalanche de fleurs, une folie, un gaspillage stupéfiant. Les chars croulaient sous leurs garnitures. Les bouquets se croisaient en tous sens, s'écrasaient sur les visages et les corps des spectateurs massés sur les tribunes ; les confettis, les banderoles pleuvaient, mêlés aux grains de plâtre que les Niçois adorent employer dans ces circonstances. Sans doute trouvent-ils ce moyen (douloureux) pour attirer l'attention. Je ne sais ce qu'est le Carnaval provençal actuellement mais je crois qu'il se perpétuera en Amérique du Sud, ces pays de l'agitation perpétuelle.

Neuilly sur Seine (1897-1911)

J'aborde maintenant ma vie Parisienne qui se situe à Neuilly-sur-Seine, dans un quartier qui était à l'époque presque champêtre, puisqu'à deux pas de nous, il y avait encore une ferme plus ou moins abandonnée, qui a donné son nom à une rue du quartier.



_ 12 La rue Delabordère, avec, en rouge, les terrains de la « colonie familiale » (photo aérienne de 1921)

Mon grand-père Passy avait acheté cette demeure avec son très grand jardin, à la fin de dernier siècle, lorsque ses occupations parisiennes l'attirèrent vers la capitale, mais il avait gardé sa propriété du Désert de Retz en Seine-et-Oise où il avait vécu dix ans avec toute sa famille pendant qu'il était conseiller général de ce département, devenu les Yvelines. Il a gardé le Désert qui a pu être conservé par ma famille jusqu'au moment où la faillite causée par l'un de mes cousins a rendu la vente inévitable. Le Désert fera l'objet d'un chapitre à part dans ces Mémoires.



_ 13 *Blanche Sageret (1827-1900) épouse de Frédéric Passy (1822-1912), avec Yvette Passy (à gauche), Simone Farjasse (à droite), et Marthe Gary (au second plan), vers 1898*



_ 14 20 mai 1902, Frédéric Passy avec ses enfants et petits-enfants à l'occasion de son 80ème anniversaire.
Yvette Passy est debout, légèrement à gauche juste derrière Frédéric Passy

Nous voilà revenus à l'époque de Neuilly. J'avais alors près de six ans et demi et des études plus sérieuses s'imposaient. Elles nous furent assurées alors par l'une de mes tantes et les leçons de nos institutrices étrangères. Nous n'avons jamais fréquenté d'écoles. Une fortune assez confortable permettait de nous accorder cette instruction à domicile, complétée plus tard par des maîtres plus qualifiés, notamment pour les sciences (le dernier en 1910, quand on commençait à peine à connaître les travaux d'Einstein, dont ce professeur nous a dit deux mots. La musique et le dessin nous étaient enseignés aussi par des maîtres particuliers : pour moi, le piano et le violon, la théorie par une institutrice de solfège, organiste à la petite synagogue de Neuilly, jusqu'en 1918.

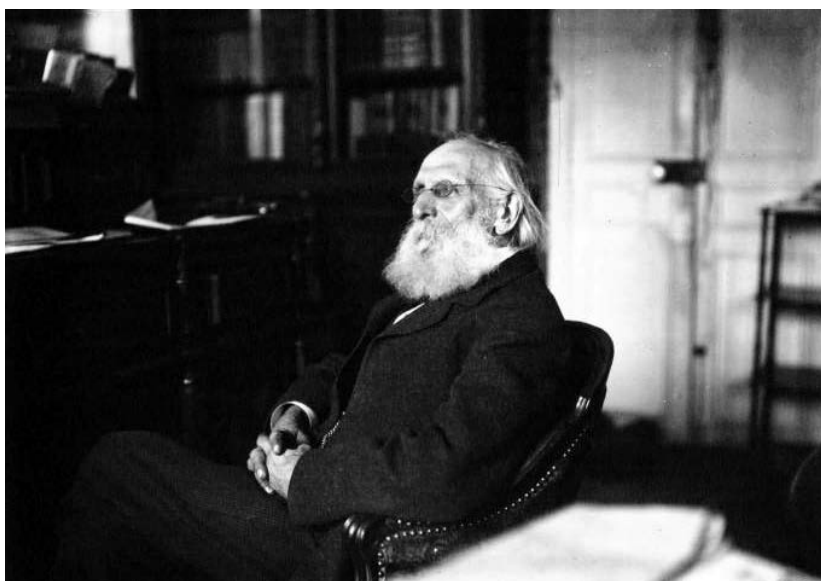
Notre vie a été paisible et bien ordonnée, partagée entre les études et les rares divertissements qui nous étaient accordés, très peu "*mondains*" car ceux-ci n'étaient pas très en honneur dans notre famille.

Dans l'ensemble et comparé à d'autres éducations, je trouve (après près d'un siècle d'expérience) que notre éducation a été bonne, mais c'est un grand privilège de l'avoir reçue car elle ne peut pas être généralisée et rares sont ceux qui peuvent en bénéficier. Elle a eu ses lacunes, notamment un insuffisant contact avec le monde moins "*fortuné*" mais celle-ci a été corrigée par celui fréquenté, pendant mes vacances, chez mon grand-père, pasteur à Saint-Sulpice où j'étais plongée dans la société paysanne dans laquelle je me sentais parfaitement à l'aise et en sympathie, et le monde aussi des animaux : j'en parlerai à son heure. D'ailleurs, dans ma famille parisienne, il n'y avait pas de totale ignorance du monde de la misère et des épreuves de la vie des ouvriers. Les questions sociales faisaient partie des préoccupations de mon grand-père. Il n'a cessé de s'y intéresser et d'y travailler. On entretenait chez nous des relations amicales avec nos domestiques, qui étaient traités avec respect et considération, malgré les formes anciennes et traditionnelles de nos rapports journaliers. Enfants, nous étions bien accueillis à la cuisine par Marie qui nous appelait "*pour lécher le chaudron*" après la confection des confitures dans un immense chaudron en cuivre, où l'on cuisait quinze livres de fruits à la fois, fruits cultivés quelquefois au jardin mais le plus souvent commandés au marché tri-hebdomadaire de l'avenue de Neuilly.

Nous allions aussi regarder le valet faire mousser l'eau savonneuse où il frottait l'argenterie et qu'il faisait monter avec un bat-œufs, spectacle très captivant ! Le reste de la vaisselle était lavée par Marie sur l'évier de l'arrière-cuisine où les serveurs mangeaient et contre la réserve où l'on gardait les provisions dans le froid donné par une petite fenêtre ; on y gardait aussi les restes de pain qu'on ne jetait jamais. Mon grand-père avait un respect hérité du passé pour le pain (symbole du travail de l'homme). Le pain était utilisé au maximum de mille façons ingénieuses et les restes inutilisables pour la table servait à l'alimentation des volailles des deux poulaillers. C'est dans cette huche de pain que nous puissions quand nous allions au Jardin d'Acclimatation très proche par l'une de ses portes, et qui aboutissait de l'autre côté à la Porte du Bois de Boulogne.

Notre horaire journalier était bien réglé. A 8 heures, étude du piano ; à 9 heures, leçon en langue étrangère ; à 10 h 1/2 promenade avec une des institutrices, en parlant naturellement sa langue ; à 11 h 1/2, grand déjeuner. Avec nos institutrices et la secrétaire, cela faisait habituellement une grande tablée d'au moins douze à quinze personnes car il s'y ajoutait souvent des pensionnaires pris en charge par mon grand-père (des enfants dont on lui avait confié l'éducation, des étrangers qui avaient sollicité son attention ou qui l'aidaient dans son travail). Quelquefois, c'étaient des parents plus ou moins éloignés, de la banlieue ou de la province. On gardait volontiers à déjeuner les visiteurs venus dans la matinée ; la table était très ouverte. Au déjeuner du matin, on n'était pas servi par les domestiques et on mangeait sur le bois bien ciré. Ma tante Adeline¹⁵, veuve, qui a tenu la maison après 1900 et la mort de ma grand-mère et habitait chez nous avec ses quatre enfants¹⁶, présidait aux repas et passait les plats.

Pendant ce temps, le valet faisait le ménage de mon grand-père au deuxième étage : sa chambre, son immense bureau aux cinq fenêtres (trois vers le midi et deux à l'ouest) ; son cabinet de toilette et les corridors encombrés de livres et de revues. Après un court répit passé au petit salon, on se dispersait selon les occupations de chacun. Les invités du déjeuner nous quittaient à part ceux qui restaient avec mon grand-père et remontaient à son étage pour travailler ou causer avec lui.



_ 15 Frédéric Passy, le grand-père d'Yvette, dans son bureau de Neuilly, 1910

Nous recommençons à travailler vers 1 heure après un moment de liberté, au jardin s'il faisait beau, dans la salle de billard contiguë au grand salon s'il pleuvait. Cette salle nous était livrée pour nos jeux et nous en avons abusé, ne respectant pas toujours les défenses (celle de ne pas passer par-dessus la table du billard,

¹⁵ Il ne peut s'agir que d'Adèle Passy (1849-1936), sœur de Jacques Passy, veuve depuis janvier 1891 de Alfred Gary (1845-1891).

¹⁶ Alfred Gary et Adèle Passy ont eu comme enfant Hélène, Frédéric, Ernest et Marthe Gary.

de ne pas prendre les plus belles cannes à bout d'ivoire -les autres nous étaient permises). Ici, nous nous démenions comme des diables déchaînés ; une de mes tantes qui était entrée n'a pu supporter le vacarme et a fui, horrifiée... Les enfants ont un grand besoin de se détendre qui n'a pas toujours été assez respecté dans le passé.

Quelquefois, nous faisons une autre promenade au Bois de Boulogne et allions plus loin que le matin, à la "Grande Cascade", au "Pré Catelan" ou au Jardin d'Acclimatation, dont mon grand-père était actionnaire, ce qui nous donnait droit à deux cartes permanentes ou à 40 billets annuels. Ces sorties coupaient un peu la monotonie des horaires habituels. Plus tard, il y aura aussi les visites des Monuments de Paris et le grand événement de l'exposition universelle de 1900.



_ 16 La grande cascade du bois de Boulogne, vers 1900



_ 17 Le jardin d'acclimatation du bois de Boulogne - le palais d'hiver - vers 1900

Après ce répit de l'après-midi, la ronde des leçons recommençaient, coupée par de courts instants de liberté : la musique (solfège, piano, plus tard violon), dessin, langues étrangères (italien, anglais, allemand) et quelques sorties comme les visites hebdomadaires au Louvre (musée) où nous nous arrêtons une heure, le jeudi,

avant d'entrer à l'Oratoire dans la salle haute¹⁷, où nous avions nos cours d'instruction religieuse protestante, du Pasteur Émile Roberty (mon oncle du côté maternel)¹⁸, d'un des trois pasteurs du temple de l'Oratoire, le plus officiel des temples de Paris où étaient célébrés les mariages, les obsèques des sommités de la politique.



_ 18 Le temple de l'Oratoire du Louvre (gravure de 1855)

Jean d'Ormesson en a parlé dans un article lors des obsèques de mon cousin Wilfred Baumgartner¹⁹. Jean d'Ormesson y avait évoqué l'aide et l'encouragement qu'il avait reçus de Wilfred dans sa jeunesse. Je ne suis plus en rapport avec les Baumgartner depuis la mort du chirurgien de ce nom, qui a opéré, pendant sa période active, presque tous les membres de notre famille (surtout des appendicites !). Il était très généreux et amical envers ses parents, proches ou lointains. C'est par les Clamageran²⁰ de Rouen que nous étions en rapport. Je ne sais plus grand chose sur eux. Leur propre famille a dû être en partie dispersée depuis la dernière guerre et les bouleversements qui lui ont fait suite. L'importante entreprise de transports maritime qui leur appartenait à Rouen n'existe plus. Je ne sais plus si leur propriété d'Aut en Normandie existe encore. Je le demanderai à Delphine de Falguerolles²¹, ma nièce, quand je la rencontrerai car je crois qu'elle n'a pas perdu de vue les Clamageran. L'une de leur dernière fille, Jeanne Bernex²², a fréquenté mes enfants, au Maroc, quand mon fils Jacques y était contrôleur civil.

Vers 6 h 1/2 du soir sonnait la cloche du dîner (on la sonnait aussi le matin une demi-heure avant les repas pour avertir la maison qu'il fallait se préparer et quitter ses occupations). On exigeait de nous une grande exactitude ; on nous recoiffait et on nous changeait de tablier. Les plus ordinaires, en couleurs, étaient remplacés

¹⁷ Le temple protestant de l'Oratoire du Louvre est un lieu de culte situé 145 rue Saint-Honoré dans le 1er arrondissement de Paris. C'est une ancienne église catholique, désaffecté à la Révolution française, et devint en 1811 sous Napoléon Ier le siège du Consistoire réformé de Paris (Source [Wikipedia](#)).

¹⁸ Le Pasteur Émile Pierre Roberty (1827-1903) était un cousin germain de Marguerite Trocquemé, mère d'Yvette Passy

¹⁹ L'arrière-grand-mère de Wilfred Baumgartner (1902-1978), gouverneur de la Banque de France. Ministre des Finances (1960-1962), était la sœur de la grand-mère de Yvette Passy : c'est dire combien les liens familiaux étaient, à cette époque, très resserrés.

²⁰ En effet Mathilde Clamageran, mère de Wilfred Baumgartner est la fille de Paul Clamageran qui quitta le Sud-Ouest pour s'établir à Rouen où il fonda une maison de commerce de Rouen.

²¹ Delphine de Falguerolles est la fille de Alexandrine Demassieux, elle-même sœur cadette de Jean Demassieux, époux de Yvette Passy

²² Jeanne Bernex, (de son premier mariage Jeanne Peugeot) est également une petite-fille de Paul Clamageran.

par des blancs, à garniture de dentelle. Éventuellement, les bottines étaient remplacées par les "*souliers anglais*", vernis et à brides. Puis survenait le grand rassemblement du dîner, celui-ci beaucoup plus solennel que le déjeuner du matin. Nous étions servis sur une nappe blanche par le domestique qui faisait le tour de la table pour présenter les plats. Celui-ci a donné lieu à quelques anecdotes que je raconte dans ma "*lettre d'une petite fille à son ami*"²³.

Le repas était très "*bourgeois*", c'est-à-dire très classique : potage, viande ou poisson accompagné de légumes, salades, fromages, entremets sucrés, compotes ou fruits. Pas de café le soir. On buvait, au petit salon qu'on occupait après le dîner, une infusion de tilleul. Là, on s'occupait selon ses goûts : lecture, jeux de dames ou d'échecs, tricot ou objet à l'aiguille, jeux de cartes. Le bridge n'était guère connu chez nous à cette époque.

Nous, les jeunes, nous avions nos propres amusements : les petits jeux de patience et d'adresse dont il y avait une collection dans un des deux grands buffets. Quelquefois, nous désertions la compagnie pour aller jouer dans le grand salon ou le billard, nous traîner les uns les autres sur les petits tapis qui garnissaient toujours les pieds des canapés ; sans doute pour épargner les parquets que le domestique entretenait religieusement à la cire qu'il actionnait tous les jours. C'était même un sujet de discussion entre lui et nous car il combattait énergiquement l'entrée des deux petites chiennes que nous adorions et auxquelles il refusait toujours l'entrée du vestibule ; il les pourchassait à coups de balai... C'était "*Rabaude*" et "*Gyp*", deux demi-bassets, employées par mes cousins lorsqu'ils allaient à la chasse dans le Désert de Retz. Ces chiennes passaient l'hiver à Neuilly et nous occupaient beaucoup pendant nos récréations. Nous les mettions dans la salle de bains pour les baigner, combattre les puces : elles détestaient les bains, mais nous passions outre... C'était très nécessaire car il n'y avait pas encore les colliers, les procédés appropriés pour combattre ce fléau.

L'heure du coucher était fixée irrévocablement à 8 heures, puis à 8 h 1/2 ; un peu plus tard à 9 h et enfin la liberté nous fut donnée pour l'heure, mais nous étions presque adultes à ce moment-là. On estimait que le coucher de bonne heure était nécessaire pour le bon travail du matin suivant. Je n'ai jamais été bonne pour le travail du matin et le lever tôt m'a toujours été dur ; je le regrette mais aucun effort n'y a remédié. J'ai constaté depuis que l'organisme de certains humains s'y oppose.

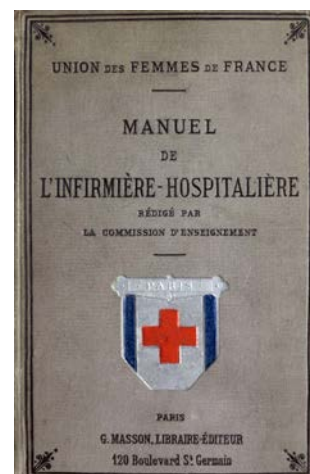
A cette vie journalière si bien réglée, il y a eu naturellement des exceptions. Nos maladies infantiles. Nous en avons expérimenté toute une série, je crois, malgré notre isolement de l'école. Il y a eu aussi les voyages (peu nombreux), quelques courtes vacances, au Désert (*de Retz*) surtout où nous allions souvent à Mardi-Gras, Pâques, Pentecôte ou une partie de l'été. Moi, je passais au moins les grandes vacances d'été à Saint-Sulpice chez mes grands-parents maternels.

Un peu plus âgées, nous visitions quelquefois Paris ou les environs, mais toujours accompagnées car, selon l'usage de ce temps-là, nous ne sommes sorties qu'à dix-sept ans et encore, après beaucoup d'efforts et de discussions avec nos "*autorités*", comme nous disions.

²³ Voir page 74

A dix-huit ans²⁴, nous avons réussi à nous émanciper un peu car nous avons alors suivi les Cours de la Croix-Rouge "Les Femmes de France"²⁵, ce que mon grand-père avait hautement approuvé et par force, nous y avons acquis un peu d'indépendance. Ces cours de la Croix-Rouge avaient lieu à Neuilly à l'ancien Palais de Justice. Ils étaient faits à mon avis par de très bons maîtres, par exemple, pour la partie chirurgie, par le chirurgien de Martel²⁶ qui opérait alors à l'Hôpital Américain et nous instruisait avec beaucoup de soin et d'attention, entre autres une leçon sur les

Il nous donnait toujours des explications, sans dédain pour notre ignorance. C'était un homme sensible et d'une grande valeur morale ; il nous l'a montré en plusieurs occasions. Simone Cuquemelle²⁷, lors de ses études à l'Hôpital Américain, en parlait avec admiration. Elle n'a jamais oublié son habileté pendant les opérations auxquelles elle assistait. Ces études théoriques étaient complétées par un stage de trois mois au dispensaire de la Croix-Rouge, rue de la Jonquière, quartier de Clichy²⁸.



_ 19 Manuel de l'infirmière hospitalière,
Union des femmes de France (Source Gallica)

J'y ai là beaucoup appris, en appliquant des méthodes de soins qui m'ont beaucoup aidée pendant l'Occupation lorsque j'ai dû aider des accidentés ou des malades alors que nous étions privés de remèdes et de conseils de médecins ; il n'y en avait plus qu'un à Royan, âgé, qui circulait à bicyclette et difficilement. J'ai été obligée alors d'inventer des remèdes qui en général ont bien réussi, grâce aux raisons et aux buts des thérapeutiques que nous avaient données nos Maîtres.

²⁴ Vers 1909 donc

²⁵ L'Union des femmes de France, fondée par [Emma Koechlin-Schwartz](#) en juin 1881 à Paris avait pour objet : "la préparation et l'organisation des moyens de secours qui, dans toute localité, peuvent être mis à la disposition des blessés ou malades de l'armée française". (Source [Wikipedia](#)).

²⁶ Thierry de Martel (1875-1940) est un médecin, chirurgien, pionnier de la neurochirurgie française. Sportif de haut niveau, il joue au rugby et devient avec son frère champion de France en 1896 avec l'Olympique. Il est externe des hôpitaux de Paris en 1898-1903, puis interne en 1903-1905, spécialisé en neurologie. Il fait une carrière de chef de clinique à la Salpêtrière de 1907 à 1911, puis de chirurgien à l'institut neuro-chirurgical et à l'hôpital de la glacière. Pendant la Première Guerre mondiale, il sert comme médecin militaire et dirigera l'Hôpital américain de Paris. (Source [Wikipedia](#))

²⁷ Simonne Cuquemelle (née Kissel) est la fille de Paul Kissel et Jeanne Trocquemé, sœur de Marguerite Trocquemé (la mère d'Yvette Passy).

²⁸ Ce dispensaire école de la Croix-Rouge, situé au 36, rue de la Jonquière, a été inauguré le 2 décembre 1906 par Mme Koechlin-Swartz et M. Mesureur (source [Retronews](#)).



_ 20 Rue de la Jonquière vers 1900. Le dispensaire est l'immeuble clair situé au fond de la rue.

J'ai conservé un très bon souvenir de cette période de ma jeunesse. Nous y avons mieux connu la vraie vie des gens autres que celle des gens de notre entourage immédiat, celle de la condition ouvrière, si différente de la nôtre. Mon grand-père approuvait d'ailleurs cet apprentissage.

Comme je l'ai déjà dit, il n'était pas du tout indifférent à la misère des classes moins favorisées et il nous en avait parlé souvent, attirant notre attention sur les devoirs que ces inégalités comportaient, mais il n'a jamais été socialiste, condamnant leurs théories comme erronées et pleines d'illusions. En cela, il combattait mon oncle Paul Passy²⁹, l'aîné de ses fils qui était "*Socialiste Chrétien*" et militant. Tous leurs arguments me sont encore présents et je suis restée libérale en politique, comme mon grand-père. Toutes les dernières années n'ont fait que confirmer mes convictions. Toutes les fois que le gouvernement socialiste a été au pouvoir, il a été obligé d'être infidèle à ses théories pour rester efficace et d'adopter des solutions libérales. Les conversations de mon grand-père, dans le domaine de l'Économie Politique, me semblent avoir été confirmées. Et les socialistes ne sont pas, comme ils le croient souvent, les seuls détenteurs des vertus de la divine charité et de l'amour des humbles et des défavorisés. J'ai vu trop d'exemples de la générosité et du cœur des riches et quelquefois de l'égoïsme des pauvres : gardons-nous de généraliser, ce n'est pas conforme à la réalité.

C'est aussi à cette époque, vers 1909, que nous avons commencé à suivre quelques cours libres à la Sorbonne ou ailleurs et à fréquenter l'Association des Libres-Penseurs et des Libres-Croyants pour la Culture Morale, qui abordait des discussions sur des questions morales et religieuses. Mon grand-père y a quelquefois pris part, avec des hommes éminents de toutes confessions religieuses et de toutes provenances. J'y ai vu des originaux en velours à côtes qui devaient y parler au nom des ouvriers. Ces assemblées nous passionnaient et mon grand-père nous encourageait à y participer.

Je vais dire ici un mot de nos occupations plus "*mondaines*".

Je crois avoir déjà dit qu'elles n'étaient pas très recherchées dans notre famille, d'abord parce que les

²⁹ Paul Passy était le 7ème enfant de Frédéric Passy, et le 2ème fils, après Jules, décédé à l'âge de deux ans, et que Yvette Passy n'a donc jamais rencontré. Paul Passy fut un brillant phonéticien et participa à l'élaboration de l'alphabet phonétique international.

adultes pensaient que le travail était plus utile que les amusements ; aussi parce que des deuils fréquents en avaient enlevé le goût ; et enfin parce que nous étions plus d'une vingtaine de jeunes réunis dans notre domaine de Neuilly (les jardins contigus ayant été acquis peu à peu pour regrouper nos parents et alliés)³⁰ et nous n'éprouvions pas le désir de chercher dehors des compagnons de jeux. Nous étions vingt-cinq à trente cousins et cousines et nous avions assez d'imagination pour nous créer des distractions, les éléments nous en étaient d'ailleurs fournis dans le grand jardin et surtout au Désert (*de Retz*), le Paradis de notre jeunesse.

Ceci dit, nous avons quand même fréquenté quelques familles de dehors et aussi dansé et joué au tennis avec elles.

Le tennis du jardin était entretenu par les garçons et parfois par les filles. En hiver, quand il gelait, nous l'arrosions le soir pour le patinage. Le lendemain, on s'y exerçait. J'aimais bien, pour ma part, balayer la surface rayée et encombrée de poudre de glace, combler les petits trous et préparer le travail de l'arrosage ; cela simplifiait le travail des garçons. Grâce à cet apprentissage annuel, nous savions assez nous débrouiller pour avoir profité au maximum de la glace du Grand Lac du Bois de Boulogne les deux hivers où il a gelé assez longtemps pour qu'on donne au public l'autorisation de profiter de l'aubaine d'une glace épaisse, nécessaire à la sécurité des patineurs. Une seule fois la glace s'est brisée ; j'en parlerai plus loin.



_ 21 Patinage au bois de Boulogne, 1899 (Source [Gallica](#))

Puis il y eut des occasions de danser. Pendant deux ans (j'atteignais une quinzaine d'années), nous convoquions quelques amies à nous et des camarades de nos cousins, étudiants à Centrale ou ailleurs, à une après-midi dans la grande maison, la nôtre, où la dimension et l'agencement du rez-de-chaussée étaient favorables à nos ébats. Nous préparions des plateaux de tartines et vers 2 h de l'après-midi arrivaient nos invités. D'abord, c'étaient les petits jeux de cette époque, les charades, les ombres chinoises, jeux presque inconnus de nos contemporains maintenant.

Vers la fin de l'après-midi, nous nous mettions à danser. Deux de nos tantes se mettaient au piano et jouaient à quatre mains la musique des valse ou des quadrilles, ou d'autres danses : la mazurka ou le pas des patineurs, toutes danses passées de mode. On commençait à pratiquer le Boston, plus mouvementé car toutes les danses étaient tranquilles en général, sauf le quadrille américain, et le cotillon (est-il encore pratiqué ?). Celui-ci avait lieu à la fin des bals, quand il fallait réveiller l'ardeur des danseurs, fatigués par des heures d'exercices.

Les grands bals se terminaient quelquefois avec la levée du jour. Nos hôtes repartaient vers 6 h du soir et nous avions le temps de remettre de l'ordre dans les salons.

³⁰ Selon le recensement de 1886, la famille Passy s'était établie en « colonie » rue Delabordère : Frédéric Passy et sa famille habitaient la plus grande propriété au n°8, ainsi que Pauline Passy et son mari Paul Deltour, Alix Passy et son mari Charles Mortet occupaient la maison située au n°3, Adèle (Adeline) Passy et son mari Ernest Gary le n°6

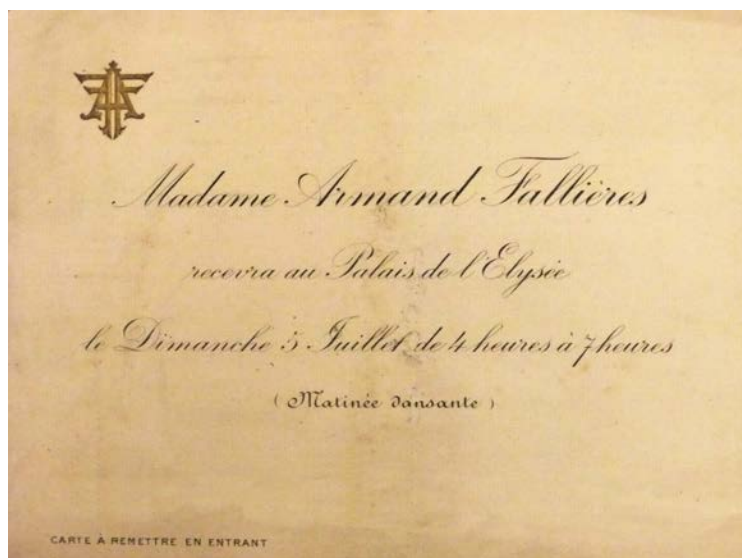
Une seule fois, mon grand-père a cédé à notre insistance et a convoqué le ban et l'arrière-ban de nos relations. On a lancé beaucoup d'invitations pour une soirée dansante. Les préparatifs nous ont beaucoup intéressés : mes cousines et moi avons fait toute la décoration des salons. Celle-ci nous a été facilitée par la serre qui donnait tout l'hiver des plantes vertes et des fleurs. Les pots de fleurs ont fourni la garniture du grand portemanteau qui tapissait tout un côté du vestibule ; les trous destinés aux cannes et aux parapluies avaient chacun leur pot de fleurs. Le lierre et les arbustes du jardin nous ont fourni tout le nécessaire pour les décorations des salons : celle-ci était somptueuse, je crois vraiment qu'elle était réussie.



_ 22 La serre du grand jardin, rue Delabordère - les enfants devant sont Gilbert et Jacques Paulian

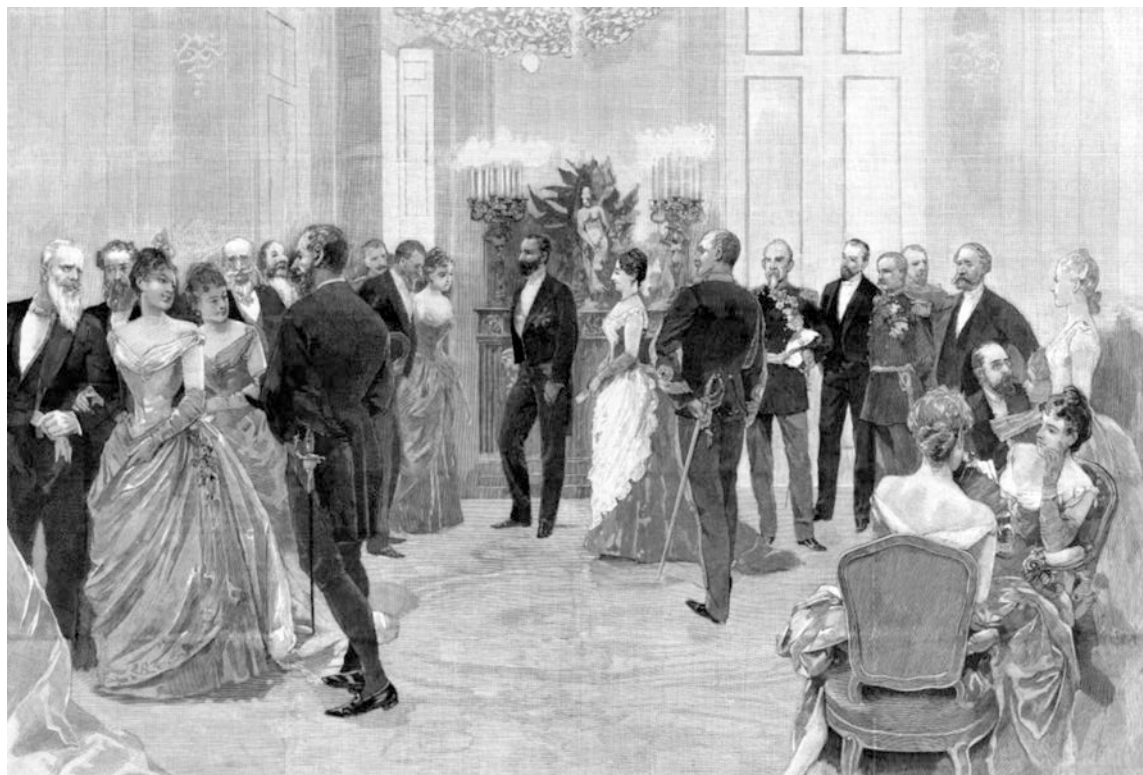
J'ai conservé le goût des décorations en fleurs naturelles et j'ai pris plaisir à celle du temple de Saint-Sulpice, lors de quelques cérémonies exceptionnelles après 1950.

Au dehors, je n'ai pris part qu'à de très rares bals. D'abord celui de l'Élysée où mon grand-père recevait toujours des invitations et où il emmenait à tour de rôle quelques-unes d'entre nous. Les fleurs s'y étalaient à profusion et les salles étaient très belles, mais on ne dansait à une époque que dans un seul salon. Dans les autres, c'était la cohue !



_ 23 Carton d'invitation pour un bal à l'Élysée

À l'arrivée, on montait une volée de marches en haut desquelles se tenait le Président Fallières³¹. Il fallait le saluer par une grande révérence que nous avions étudiée d'avance. On montait les marches, flanqué de deux haies de gardes en grande tenue. A quelques hôtes, le Président tendait la main, quand il voulait les honorer. Je crois qu'il l'a fait pour Bon-Papa, mais n'en suis plus sûre ; à l'époque, on se sentait privilégiée d'avoir contemplé ces cérémonies.



_ 24 Bal du palais de l'Élysée, 1888 (Source [musée Carnavalet](#))

J'ai eu ensuite une autre occasion de danser. C'était au cours d'une cérémonie organisée par la Société d'Économie Politique, dont faisait partie Bon-Papa, pour la réception des membres d'une société analogue de pays étrangers. Il n'y avait guère de dames dans ces assemblées, mais beaucoup de messieurs âgés et quelques jeunes gens, et c'est pour ceux-ci qu'on avait prévu le bal. Je ne me rappelle plus où il se tenait, mais les salons étaient somptueux.

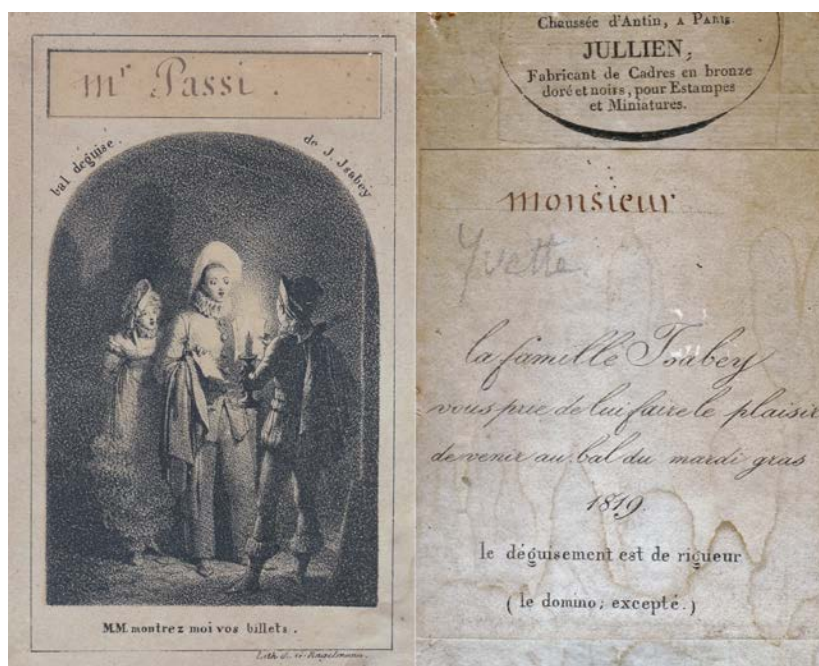
Bon-Papa nous avait emmenées, Simone et moi ; après une ennuyeuse séance de travail pour nous a eu lieu le banquet. J'étais confiée pour la soirée aux attentions d'un jeune Roumain très sympathique, Simone à un Bulgare. Je ne me souviens que de mon cavalier qui s'était montré charmant. Nous descendions les marches au son de la marche nuptiale de Wagner³² que je ne connaissais pas et étonnée par cette musique, je lui ai demandé de me renseigner. Il a pris plaisir à me documenter un peu plus sur les œuvres de Wagner. J'étais littéralement grisée par ce déluge de sons, et l'élan de l'orchestre qui était bon sans doute.

Au dîner, j'étais très intimidée et c'était mon cavalier qui parlait. Au bal qui a suivi le banquet, j'étais un peu étourdie par la nouveauté de ce luxe et les attentions de ce Roumain ; il avait tout l'enthousiasme d'un

³¹ Armand Fallières (1841-1931) est un homme d'État français. Ministre dans plusieurs gouvernements entre 1882 et 1892, il est nommé président du Conseil en 1883, mais son gouvernement dure moins d'un mois. Devenu président du Sénat en 1899 après l'élection d'Émile Loubet à l'Élysée, il est élu chef de l'État de 1906 à 1913. À l'issue de son septennat, il ne sollicite pas un second mandat présidentiel et se retire des affaires publiques.

³² Parfois appelée Marche des fiançailles (ou des fiancés) car il s'agit en fait du Chœur des fiançailles de l'opéra Lohengrin (1850), acte III.

Italien. Il a insisté pour que nous nous rencontrions à la réception prévue au Pré Catelan et je lui ai promis de le demander à Bon-Papa, mais celui-ci était peut-être las de nous accompagner à des réjouissances qui le détournaient du travail sérieux et il m'a dit que ce n'était pas nécessaire ! Quelle déception, mais je l'ai digérée sans mot dire en me demandant si mon cavalier roumain avait passé une bonne journée avec une autre jeune fille à son goût !



_ 25 Carton d'invitation à un bal masqué pour la famille Passi (sic), 1818

Cet hiver-là, nous avons reçu, Simone et moi, une invitation à trois bals, au domicile de la mère d'Adèle Weil, Place Malesherbes. Nous y avons déjà rencontré plusieurs fois des jeunes filles amies d'Adèle que nous aimions bien. Nous sommes allées au premier bal mais ensuite, je n'ai pu me rendre aux suivants, étant déjà mariée et habitant Caen. Simone seule a assisté au second.

Fini pour mes "mondanités", à part une soirée à l'opéra pour voir danser un ballet en l'honneur des étrangers, roumains et autres, mais mon propre cavalier n'y était pas. Nous y avons rencontré les trois filles de Mr Cheysson³³, le grand-oncle ou le grand-père du ministre sous le premier règne de Mitterand. Elles étaient ravissantes et charmantes et nous les avons toujours rencontrées avec plaisir.

La deuxième, Marthe, mariée jeune, habitait l'Est avec son mari lors du passage des Allemands en 14 et nous avons su que sa conduite avait été remarquable en ces jours difficiles, de dignité et d'efficacité. Ai-je raconté déjà nos rapports avec les Cheysson et le dîner mémorable auquel nous avons pris part et où j'avais joué une Nocturne de Chopin pour les dames pendant que les messieurs étaient au fumoir ? Maintenant, on ne sépare pas les sexes pour cette occupation puisque les femmes fument autant que les hommes.

³³ Jean Cheysson (1836-1910) X 1854, Ingénieur à Reims (1859), il s'occupa de la régulation de la Marne, du canal Aisne-Marne, de l'alimentation en eau d'Épernay, puis il fut adjoint à Le Play, commissaire général de l'Exposition de 1867. Pendant le siège, il fut chargé du Service des Moulins, il s'en acquit au mieux. Il dut quitter l'Administration et fut alors directeur des usines Schneider au Creusot, où il s'occupa aussi d'œuvres d'assistance. Il revint aux Ponts-et-Chaussées, fut ingénieur de la Seine à Vernon (1874), puis chef des cartes et plans (1876), puis chef de la statistique. Directeur de l'École des Ponts-et-Chaussées (1879) où il professa ainsi qu'aux Mines (1884) ainsi qu'à Science-Po (1882). Inspecteur général des ponts et chaussées, il prit sa retraite en 1906, après avoir représenté la France à de nombreux congrès et expositions. Grand sociologue, il a publié une foule de monographies (conditions de travail, accidents, natalité, retraites, ouvriers). Citons "L'atelier" (1887), "Le Pain de siège" (1889) "Budgets comparés de famille " (1890) "La famille, l'association et l'État" (1890). Membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1901. Il eut trois filles (Jeanne, Marthe et Geneviève). (Source [Généanet](#))

Les Richet (1902)

Charles Richet³⁴ (1850-1935). Professeur de physiologie en 1887, fit la découverte, avec Portier, du phénomène de l'anaphylaxie. Par ailleurs, Richet, qui fut un précurseur en matière d'aviation, un apôtre du pacifisme, aborda scientifiquement sous le nom de métapsychique, l'étude des phénomènes dits "occultes" ou supra-normaux.

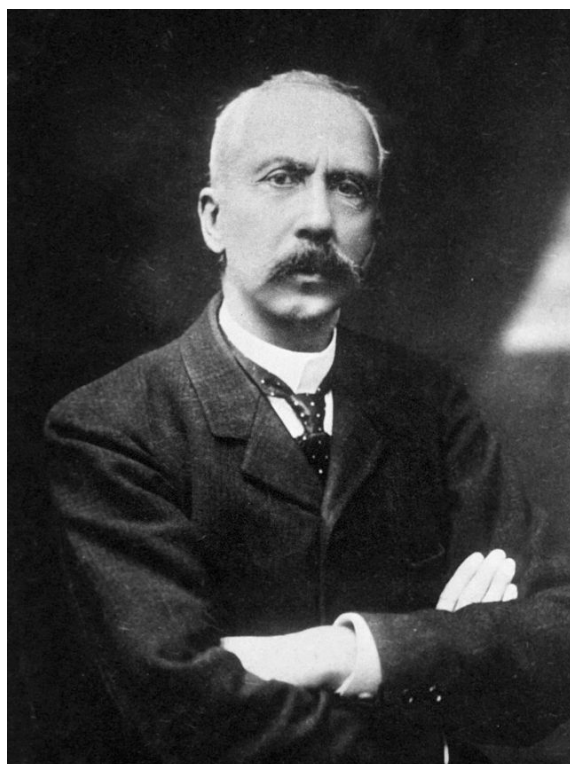
- Académie de Médecine, 1889.
- Académie des Sciences, 1914.
- Prix Nobel de Médecine, 1913.

J'ai fait la connaissance du Docteur Charles Richet grâce à mon initiative personnelle. Voici comment.

Il y avait ce jour-là un grand dîner à la maison qui réunissait quelques amis de Bon-Papa. Les enfants n'étions pas admis à ces repas de cérémonie mais nous étions admis ensuite au grand salon où nous nous tenions sagement dans un coin sous la surveillance de notre gouvernante allemande.

Le docteur Richet était du nombre des invités et il a tout de suite attiré mon attention. Les enfants ont souvent de ces intuitions qui leur font deviner qu'ils sont en présence d'une personnalité exceptionnelle. Ce n'est pas que M. Richet se préoccupât de jouer un rôle exceptionnel ; il m'a toujours semblé qu'il était très naturel, simple, sincère et cordial, mais sa supériorité intellectuelle est morale s'imposait d'elle-même.

J'étais captivée et attirée par lui et ne cessais d'importuner notre gouvernante pour lui être présentée. "Je veux connaître ce monsieur".



_ 26 Charles Richet (1850-1935)

A la fin, obsédée par mon insistance, la gouvernante a parlé à ma tante qui en a parlé à Bon-Papa et tout à coup mon désir s'est réalisé. J'ai été saisie d'une grande émotion qui m'a ôté la parole et m'a laissée

³⁴ Yvette Demassieux ne mentionne pas que Charles Richet est aussi un des penseurs de l'eugénisme en France (Source [Wikipedia](#))

interdite devant tous ces messieurs qui me regardaient surpris et silencieux et je cherchais en vain dans mon trouble, des mots propres à m'exprimer. Monsieur Richet m'a demandé : "Pourquoi voulez-vous me connaître ?". A la fin, j'ai balbutié : "Parce que vous avez l'air aimable". Il a ri et m'a tendu la main. "Eh ! Bien, je vous ferai connaître ma femme et mes enfants et vous verrez qu'ils sont aussi aimables".

Et je me suis retirée dans mon coin saluée par les sourires de l'assemblée.

Monsieur Richet a tenu parole. Quelques jours après, j'étais conviée à un dîner de cérémonie, rue de l'Université, dans l'ancienne résidence du Prince Eugène, le frère de l'Impératrice.

Il occupait un bel appartement. Je m'y suis rendue avec mon grand-père sous la garde d'une cousine adulte car je n'avais que onze ans ! et il fallait veiller sur ma bonne tenue.



_ 27 Yvette Passy vers 1905

Il y avait à dîner quelques hommes assez connus qui militaient avec Bon-Papa pour la "Paix par le droit", mouvement qui a conduit à la création de la Cour Internationale de La Haye, qui espérait substituer aux guerres des conversations et des discussions qui pourraient mettre fin aux ravages des guerres.

Elle a empêché quelques conflits mineurs (par exemple, en Amérique du Sud) mais hélas ! pas les plus terribles.

Je me souviens, entre autres, d'un Prince Russe, et de Bokanowsky³⁵, qui a été plus tard ministre. Il était jeune alors et assez séduisant et a captivé l'attention de Simone quand il venait causer avec grand papa, ce pour quoi nous la plaisantions !

La table était somptueuse, parée de fleurs que Madame Richet envoyait de leur domaine de Carqueiranne sur la Côte d'Azur où elle séjournait alors.

C'était l'aînée de ses filles, âgée de seize ans, qui présidait, en face de son père et a suscité mon admiration. Naturellement, je n'ai pas parlé à cette cérémonie mais beaucoup regardé.

Un peu plus tard, Monsieur Richet nous a fait porter par son domestique de petits cadeaux qu'il devait se procurer au Muséum de Vincennes : un œuf d'autruche, un petit crocodile empaillé ! C'était à la suite d'une visite qu'il avait faite dans notre jardin de Neuilly d'un petit pavillon en bois qu'on nous avait abandonnés pour entreposer nos trésors.

Monsieur Richet aimait les enfants ; il en avait six à lui, filles et garçons et s'en occupait beaucoup. Il a même composé pour eux un livre de fables qu'il m'a donné et que je crois avoir encore. Il m'a aussi donné une médaille en or avec sa chaîne que j'ai longtemps gardée à mon cou. Elle a disparu dans la tourmente de la guerre avec mes très modestes bijoux. Je la regrette encore ; elle avait été gravée avec un sujet ayant rapport aux sujets que traitait l'Association pour la Paix dont faisait partie Monsieur Richet avec mon grand-père.

Au cours de ma vie, j'ai peu rencontré les membres de la famille Richet, les deux guerres ont dispersé tant de familles et mis fin à tant d'amitiés ! Mais une fois, je les ai revus à Carqueiranne. Nous voyagions cette année-là avec Bon-Papa, ma tante Adeline, sa fille Marthe et Simone et devions nous arrêter à Toulon pour rendre visite à leur "Château"³⁶ bâti sur le modèle d'une construction plus ou moins médiévale, mais je crois, pas très belle.

³⁵ Maurice Bokanowski est un homme politique français né le 31 août 1879 au Havre (Seine-Inférieure) et décédé le 2 septembre 1928 à Toul (Meurthe-et-Moselle) dans un accident aérien.

³⁶ Le Château Richet présente une architecture néo-médiévale agrémentée d'éléments dans le pur esprit Renaissance. Un château pour le moins insolite, belle demeure, à deux étages, encadrée de deux tours. Ses origines remontent au XVII^e siècle, à la seigneurie de Carqueiranne. La famille Richet l'acquiert en 1873, il est depuis appelée depuis le "Château Richet". Le célèbre prix Nobel de physiologiste Charles Richet en hérite. Passionné de technique et d'aviation, il édifie, au cours des années 1896-1897, des bâtiments au Nord du Château, afin de construire, avec son ami Victor Tatin, un aéroplane. Celui-ci "vola" sur une centaine de mètres depuis la "pointe Penon" participant donc aux premiers balbutiements de l'aventure aéronautique française. (Source Carqueiranne.fr)



_ 28 Château Richet, Carqueiranne

Elle était entourée par contre d'un beau jardin provençal. Là, à Toulon, il s'est passé un épisode comique. Nous étions comme toujours en 3ème classe, comme je l'ai déjà dit et les Richet nous attendaient naturellement en face des premières comme c'était à prévoir. Mais Bon-Papa n'était jamais attentif aux "conventions" et n'y avait même pas songé. Comme le train était très long, il nous a fallu courir comme des dératés pour rejoindre nos hôtes, ce qui m'a laissé un souvenir très comique. Les Richet nous ont pris en charge dans leurs voitures et sans commentaires, nous avons rejoint Carqueiranne. La maison était remplie d'hôtes pour le déjeuner, une vingtaine de personnes au moins.

Après, on nous a confiées, mes deux cousines et moi, à l'attention des deux fils de Monsieur Richet, dix-huit ou dix-neuf ans. Je pense que cela devait les ennuyer prodigieusement mais, étant bien élevés, ils ne nous l'ont pas trop fait sentir, mais nous le devinions et les avons plaints.

Finis hélas pour la famille Richet, sans doute dispersée comme la nôtre.

J'ai cependant l'espoir de les rejoindre parce que quelqu'un de ma famille a rencontré une descendante, infirmière en retraite, et je vais m'occuper de ce filon.

Je sais que plusieurs membres de cette famille ont continué dans le domaine de la santé ; il a eu plusieurs médecins en tout cas ; ma belle-fille Madeleine³⁷ en a rencontré un, au moins au cours de sa carrière médicale et me l'a fait rencontrer une fois chez elle. J'ai su par lui que la maison de Carqueiranne a été vendue, comme notre Désert.

J'ai oublié de mentionner une autre rencontre. L'un des fils de Monsieur Richet, peut-être l'un de ceux chargés de nos personnes à cette visite à Carqueiranne, mais je ne lui ai pas demandé, avait milité pendant la Résistance et été prisonnier en Allemagne. Il allait périr d'un cancer à la gorge et achevait ce calvaire dans l'appartement de la rue de l'Université où les Richet habitaient encore l'ancienne résidence du Prince Eugène. Je lui ai demandé de me recevoir. Il me l'a permis mais cette visite a été atroce ; il ne pouvait presque plus parler et j'étais moi-même paralysée par l'émotion. C'était trop cruel de le voir ainsi souffrir et faire des efforts pour me parler.

³⁷ Madeleine Dubois, épouse de Jean-Louis Demassieux

J'ai abrégé, par pitié, cette visite où nous avons évoqué le souvenir de nos deux grands-pères. J'étais saisie de respect pour ce digne descendant d'un docteur que j'avais admiré jadis. Je savais qu'il avait été partisan de l'Algérie Française, comme Bidault et pour les mêmes raisons que celui-ci a expliquées dans son livre "d'une Résistance à l'autre". J'avais lu un article de ce Monsieur Richet dans "Carrefour", un journal qui avait défendu cette cause, et je désirais justement en parler avec Monsieur Richet ; je n'ai pu le faire.

J'avais su aussi sa conduite courageuse quand la glace du Grand Lac (Bois de Boulogne) s'est rompue sous le poids des patineurs et qu'il a repêché, sous la glace, trois filles en péril. Bon Sang ne peut mentir ...

Nos Chinois (vers 1905)

Dans notre jeunesse au début du siècle, vers 1905, nous avons eu l'occasion de fréquenter une famille chinoise, celle de l'Ambassadeur Soueng Pao Ki.

Il habitait en général l'Ambassade de la rue de Babylone à Paris, mais vers cette époque, il a loué pour plusieurs mois une grande maison dont le jardin bordait le nôtre et formait l'angle de la rue du Bois de Boulogne et la rue de Longchamps "Le Cestel". Existe-t-elle encore ?



_ 29 L'Ambassadeur Soueng Pao Ki (Source [Open Musée Niepce](#))

Sa femme était enceinte de son cinquième enfant et était incommodée par l'air de Paris. Il avait pensé que notre quartier, paisible et aéré, presque champêtre à cette époque, serait favorable à son état. Pendant quelques temps nous, enfants, très intéressés par ce voisinage, nous avons guetté les allées et venues des serviteurs, en costume chinois, qui circulaient dans leur cour et vaquaient à leurs occupations. C'était le soir, à la nuit, que nous montions sur des chaises et regardions par dessus le mur. C'était très discret, mais si tentant ! Puis nous nous sommes aperçues que les enfants jouaient dans leur jardin ; ils étaient quatre.



_ 30 Gauche : Souen-Pao-Ki et son fils habillé en dragon, Droite : Mme Souen-Pao-Ki, ses trois filles et la soeur de l'ambassadeur (Source The Talter, 20 Janvier 1904)

You Houé, l'aînée, âgée de quinze ans, puis Tsi Koan, Tsaa Koan puis un garçon de cinq ans, Koan. Eux nous ont aperçus de jour, jouant dans le bas du potager, vers la rue de Longchamps. De notre côté, le mur de séparation était haut mais de leur côté, à hauteur d'appui, ils l'ont sauté et sont venus s'amuser avec nous. De ce jour date une camaraderie journalière ; nous avons joué ensemble sans cesse. Ils avaient un comportement en tout pareil au nôtre, tous les enfants de la terre se comprennent entre eux et s'entendent à merveille quand le fanatisme et la politique ne viennent pas les dresser les uns contre les autres et Joséphine Baker l'a démontré en élevant ensemble dix enfants de races différentes, frères et sœurs. Réussite parfaite !

Les enfants chinois parlaient un français très correct, enseigné par l'une des filles de Théophile Gauthier qui demeurait rue de Longchamps, une maison originale³⁸ qui a été protégée et classée, je crois, comme une maison historique.

³⁸ En 1857, quittant la rue de la Grange-Batelière à Paris, l'écrivain Théophile Gautier (1811-1872) s'installe au 32, rue de Longchamp, sur les conseils des directeurs du Moniteur universel, journal dont il est l'un des principaux collaborateurs. Avec sa compagne, Ernesta Grisi, cantatrice d'origine italienne, ses deux filles, Judith et Estelle, ses deux sœurs, ses chats, ses livres et ses objets d'art, il emménage dans cette petite maison de campagne à deux étages, pourvue d'un jardin en contrebas (source neuillysurseine.fr).



_ 31 La maison de Théophile Gautier à Neuilly

Nous bavardions donc facilement et ils nous racontaient des histoires plus ou moins fantaisistes, s'amusant parfois à nous mystifier. Mais You Houé rectifiait à l'occasion. Elle venait rarement car elle avait les pieds déformés comme les femmes de l'aristocratie, ses ancêtres. La dernière impératrice venait d'interdire cette coutume barbare et les filles plus jeunes ne subissaient plus cette torture.

Elle nous a dit que cette Impératrice, pour obtenir ce résultat, avait menacé de ne pas recevoir à sa Cour les femmes aux pieds mutilés. Je pense que c'était vrai car You Houé avait l'air plus véridique que ses cadets ! Enfin, la pauvre, elle ne pouvait pas courir comme les petits et cela devait lui sembler bien cruel.

A part les bavardages, nous grignotions les carottes crues du potager (sans les laver !) ou les petits pâtés aux oignons ou autres friandises qu'ils nous apportaient et nous nous amusions beaucoup. Leur père est venu quelquefois nous regarder ; leur vie de famille ressemblait à la nôtre en tous points apparemment. Le père s'occupait beaucoup de ses enfants, du moins à Neuilly. Je ne sais pas si rue de Babylone il en avait autant le loisir.

Leur vie à Neuilly était simple et bourgeoise, celle d'une famille de condition modeste et sans luxe. Il semblait approuver nos relations s'étant sans doute informé de la position sociale, de l'honorabilité de notre propre famille.

Bon-Papa nous a dit qu'il avait rencontré l'ambassadeur dans des réunions officielles et qu'ils avaient échangé quelques mots. Tous deux semblaient apprécier notre amitié enfantine, nous devions tous profiter et nous instruire de ces relations.

Une fois nous lui avons même chanté en chœur une chanson idiote que nous clamions à tous les échos en ce temps-là et qui faisait nos délices "la jeune grenouille". Je la transcris d'autre part. Oncle Marc³⁹ l'avait

³⁹ Marc Trocquemé (1879-1918)

utilisée une fois à Saint-Sulpice pour illustrer un programme. Nous sommes allées aussi chez eux goûter, avec les baguettes : soupe aux algues, couleur brune, haricots froids dans une grande terrine (à pêcher avec des baguettes, ce n'est pas difficile à apprendre).

Voici la chanson :

Aussi belle que sage
Une jeune grenouille
Jadis vivait au fond d'un marécage.
Un jeune crapaud
Enfant du voisinage
S'en vient un jour lui parler mariage.
Je le veux bien dit la belle dame
Mais mon tuteur de moi veut faire sa femme.
Le jeune crapaud, à cette insulte mortelle
Tire son épée
Se brûle la cervelle.
Fin

Le tout entrecoupé d'un ridicule refrain.

La petite Sin Nen est née en son temps. On lui avait donné ce nom à cause du lieu de sa naissance. Nous l'avons connue âgée de quelques mois : ravissante poupée chinoise avec la frange sur le front et les babouches en soie brodées par You Houé. Pauline⁴⁰ les a photographiés en groupe avec la petite ; malheureusement, je n'en ai pas possédé une épreuve et je ne sais pas si l'original existe encore dans la famille de Pauline.

Puis les Chinois ont regagné l'ambassade où nous avons été invitées à voir les appartements, même la chambre du père, magnifique, tapissée de satin brodé de fleurs et avec des tringles en bois d'ébène sculpté. Sa femme nous a montré ses coffrets à bijoux, nous a offert des graines de tournesol à croquer, enfin s'est montrée très gentille et cordiale. Elle aussi avait l'air d'une très bonne mère affectueuse avec ses enfants. Lors de la seconde visite à l'ambassade, je n'étais pas là, je ne me souviens plus pourquoi.

Les aînées sont aussi venues nous voir, avec la voiture de l'ambassade. Ce jour-là, elles n'étaient pas vêtues de cotonnade noire du temps des jeux, mais de belles robes de shantung gris perle et d'un calot orné d'un cabochon de pierres précieuses.

Elles ont d'ailleurs toujours porté le costume chinois et la natte, comme leur père, même à Neuilly. Ils avaient leur propre coiffeur chinois ainsi que les autres serviteurs.

Rentrés en Chine, nous les avons hélas perdus de vue. Cela a été l'arrivée de Sun Yat Sen, bientôt suivi de la conquête communiste ! Que sont-ils devenus ? Périssés dans la tourmente ? Peut-être à Taïwan ? Je ne sais rien mais le père vivait depuis si longtemps en occident que je ne l'imagine pas communiste. Peut-on savoir ?

Il y avait aussi Liou Che Chun, de l'ambassade, que nous avons rencontré dans une réunion dans le quartier de Passy et qui avait une femme française et une ravissante fillette toujours vêtue à la Chinoise ; mais cette pauvre femme n'a pu supporter la vie de ce pays quand elle y est allée avec son mari et elle en est revenue. Divorcée, séparée, je ne sais pas. Là-bas, c'était la vie à l'orientale dans le quartier des femmes et irrespirable pour une française.

⁴⁰ Probablement Pauline Passy, épouse Deltour

Le Désert de Retz

J'aborde maintenant le Désert...

C'était un domaine de quarante-deux hectares acheté, par mon grand-père alors Conseiller Général de Seine-et-Oise (les Yvelines actuelles). Le domaine du Désert avait été créé par Monsieur de Monville au temps de Louis XV ; c'était un homme très doué dans beaucoup de domaines (musique, etc.) mais surtout très amateur de plantes rares, exotiques, qu'il se procurait par les grands voyageurs de son époque. Il en avait réuni au domaine du Désert de Retz une variété remarquable, beaucoup d'arbres dont plusieurs ont résisté au temps et dont quelques-uns existent encore. Colette l'a signalé dans l'un de ses articles. Plusieurs espèces de conifères, des noyers d'Amérique et surtout un prodigieux tilleul : celui-ci a atteint une telle envergure que c'est une curiosité naturelle ; j'ai entendu dire qu'en Allemagne, il y a quelque part un tilleul aussi extraordinaire où l'on a pu construire une maison dans ses branches ! Le nôtre avait six troncs partant de la base qui montaient haut en divergeant. Les extrémités des branches avaient touché terre et s'étaient marcottées tout à l'entour et réparties en masse compacte. Cette voûte était énorme, l'ombre y était presque obscure. Au printemps, il était envahi d'abeilles qui y faisaient un bruit de ruche. Le miel de tilleul est très bon, clair et parfumé. J'espère et je crois que ce tilleul existe encore car il a été protégé comme une curiosité ; il doit avoir plusieurs siècles, peut-être quatre ou cinq⁴¹.



_ 32 Le tilleul du désert de Retz

Au Désert, Monsieur de Monville avait multiplié des constructions originales, très à la mode en son temps "*les folies*", comme à Bagatelle. Un pavillon chinois, des ponts, des ruines artificielles comme la tour tronquée qui servait d'habitation. Pour son séjour de dix ans, mon grand-père l'avait aménagé et un peu corrigé pour la rendre plus pratique.

⁴¹ Le tilleul du désert de Retz, situé près de la colonne tronquée, a environ 450 ans.



_ 33 Le Désert de Retz, la tour tronquée (photo de famille)



_ 34 Le Désert de Retz - Le pavillon chinois aujourd'hui disparu (photo de famille)

Elle a alors comporté environ vingt-cinq pièces, je crois même davantage en comptant les plus petites qui ont servi à divers usages, comme de cabinets de toilette ou de débarras.

De mon temps⁴², notre grande famille s'était dispersée dans les différentes constructions : le pavillon

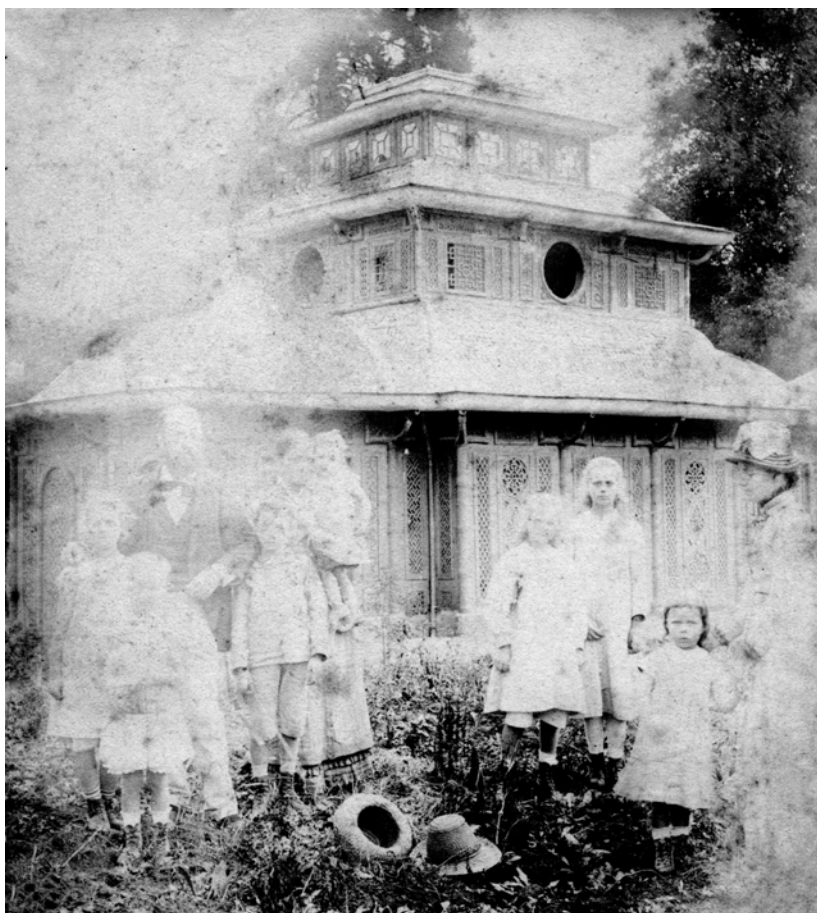
⁴² Yvette Passy a été élevée de 1899 (date du décès de son père Jacques Passy) à 1911 (date de son mariage) par ses grands-parents Frédéric Passy et Blanche Sageret. Frédéric Passy et sa femme ont vécu à plein temps au désert de Retz de 1857 à 1869, date à laquelle Frédéric Passy déménage avec sa famille au 8, rue Delabordère, à Neuilly-sur-Seine.

chinois aux Paulian⁴³, les Communs occupés par les Deltour⁴⁴ ; il y avait aussi le logement du garde qui veillait sur le Désert et entretenait les abords des constructions ; enfin, la ferme à un bout du domaine était louée à un fermier avec les terres de grande culture. La Tour, au centre, était occupée toute l'année par mon oncle Pierre⁴⁵, frère de mon père, qui entretenait le potager pour l'usage de la famille et une grande partie des murs qui le bordaient pour ses arbres fruitiers, dont les fruits partaient pour les Halles, et un peu vers l'Angleterre.

⁴³ Louis Paulian (1847-1933) épousa Louise Passy (1851-1918), la 3^{ème} fille de Frédéric Passy. En 1870, Louis Paulian s'engage dans un bataillon de marche et participe au siège de Paris comme fusilier. Nommé 1870 Secrétaire Rédacteur de la chambre des Députés où il gravit les échelons : il entre en 1871 au secrétariat général de la questure et, en 1875 ou 1876, au compte rendu analytique. Il prendra sa retraite en 1918 Chef des Secrétaires Rédacteurs de la Chambre des Députés. Spécialiste en droit pénitenciaire, il est aussi secrétaire du Conseil des prisons. Mais il est avant tout connu comme spécialiste des prisons et de la mendicité. Il a coutume de se déguiser en mendiant pour recueillir sa documentation ce qui conduit à des scènes cocasses : Jean Pouillon aimait raconter comment, déguisé en mendiant et de faction à la porte d'un théâtre, Paulian, tendant déjà la main, ouvrit un jour par mégarde la portière du président de la Chambre des députés, qui s'étouffa : "Vous, monsieur le directeur ?!". Ils résidaient à Neuilly-sur-Seine mais venaient au désert de Retz comme propriété de campagne.

⁴⁴ Paul Deltour (1847-1910) épousa Pauline Passy (1848-1928), fille aînée de Frédéric Passy. Il a été officier d'Administration Principal du Cadre Auxiliaire de l'Intendance, Directeur du Crédit Mobilier Français. Officier de l'Instruction Publique. Chevalier du Mérite Agricole. Chevalier de la Légion d'Honneur.

⁴⁵ Pierre Passy (1861-1941), épousa Lilian Ivatts (1862-1930). Diplômé de l'École Nationale d'agronomie de Grignon, il a été Maître de conférence à l'École Nationale d'agronomie de Grignon et a publié en 1897 un Traité d'arboriculture fruitière. Il a résidé au Désert de Retz de 1891 à 1936, date de la vente du domaine, où il cultivait des arbres, puis a mené un élevage de poules.



_ 35 Famille Familles Paulian (gauche) et Deltour (droite) devant le Pavillon Chinois, Désert de Retz, Chambourcy vers 1880 (photo de famille)

Aux vacances, Tante Adeline⁴⁶ et Tante Alix ⁴⁷ⁱ se partageaient le deuxième étage avec leurs enfants.

Le troisième servait à loger les pensionnaires et les domestiques éventuels. Mon grand-père avait installé cet étage pour son usage particulier, au temps où son état de Conseiller Général exigeait un grand bureau et des dépendances.

Ma tante Liliane s'était adjugée cette partie de la Tour pour loger ses nombreux pensionnaires étrangers qui lui procuraient les revenus nécessaires à la vie de sa propre famille, revenus qui s'ajoutaient à celui des fruits et du produit des trente-cinq ruches du parc dont s'occupait son mari.

Ce parc contenait, outre les terres de la Ferme pour la grande culture, des bois et des prairies, deux étangs : le petit, auprès du Pavillon Chinois et de la Fontaine. Cette fontaine amenait l'eau de la forêt de Marly qui nous bordait d'un côté et sur laquelle s'ouvrait un grand portail environné de rochers artificiels. L'eau coulait toute l'année à 11 degrés. L'eau des étangs montait à une quinzaine de degrés l'été et permettait les bains. Nous y pêchions aussi des écrevisses.

⁴⁶ Adèle Passy (1849-1936), sœur de Jacques Passy, veuve depuis janvier 1891 de Alfred Gary (1845-1891) avait 4 enfants (Hélène, Frédéric, Ernest et Marthe).

⁴⁷ Alix Passy (1853-1932), sœur de Jacques Passy, père d'Yvette Passy. Elle a épousé Charles Mortet (1852-1927). Le couple avait deux enfants, Paul et Marie Mortet.



_ 36 Été 1902, Ernest Gary apprenant à nager à Marie Mortet au Désert de Retz

Dans le grand étang qui communiquait par les tuyaux souterrains, nous pêchions des poissons et circulions à la perche dans un canot à fond plat, fabriqué par mes cousins.

Il ne faut pas s'étonner si le Désert a été dans notre jeunesse notre Paradis, avec toutes les activités qui pouvaient s'y pratiquer. Avec le tennis également et la chasse aussi pour les hommes. Le gibier allait et venait entre la forêt contiguë et le parc. Le garde devait veiller aux braconniers qui franchissaient les murs en grande partie tombés en ruines ; leur réparation aurait coûté trop cher. Les rapports de la propriété (coupes de bois, etc., qui alimentaient aussi d'ailleurs nos cheminées de Neuilly) et quelques autres avantages de la culture ne suffisaient pas à l'entretien du domaine. Il aurait sans doute fallu sur place un homme très compétent aussi bien en agriculture qu'en commerce. Pour l'agriculture, il y avait des compétences dans notre famille.

Nous avons perdu le Désert⁴⁸ à la suite d'affaires malencontreuses gérées par le plus jeune fils de l'Oncle Pierre qui s'était chargé du commerce des œufs de volailles de race qu'élevait son frère et d'une petite industrie qui s'était greffée sur ce commerce, industrie fondée sur l'emploi des œufs : cette découverte de la valeur exceptionnelle de l'embryon vers le douzième jour après la ponte était notamment employée pour des produits de beauté et si mon malheureux cousin n'avait pas causé la faillite de l'entreprise, il est possible que nous aurions continué à être les propriétaires du Domaine.

Celui-ci, acheté pour un petit prix à une vente publique, dont les enchères n'avaient pas monté, a été acquis par la suite par un homme qui ne s'intéressait qu'aux avantages matériels possibles et qui n'a rien fait pour l'entretien des bâtiments et s'est même obstiné à en empêcher la restauration par les Monuments Historiques. Abandonnés complètement aux intempéries, les bâtiments sont tombés en ruines, quelques-uns sont irréparables.

Des décrets dus au ministère de Malraux ont toutefois permis de passer outre la mauvaise volonté du propriétaire et de commencer modestement quelques travaux pour arrêter les dégâts.

Actuellement, les travaux se poursuivent plus activement, grâce à l'aide de deux mécènes et d'une Association⁴⁹ qui s'est créée pour la sauvegarde du Désert. La visite est autorisée au public et il y a certains jours des visites, des promenades. Malheureusement, la beauté de cet ensemble exceptionnel ne pourra jamais être reconstituée telle que je l'ai connue.

⁴⁸ La famille Passy a occupé le désert de 1856 à 1936

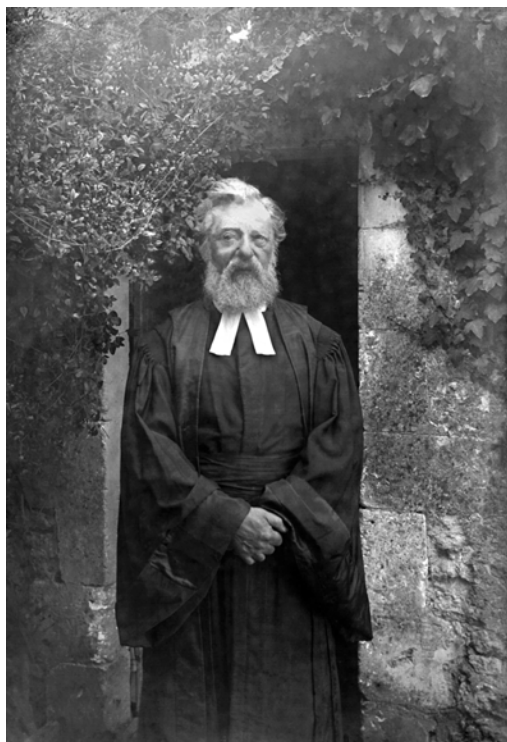
⁴⁹ Voir [le site de l'association « le Désert de Retz, jardin des Lumières »](#) créée en 2009

Saint Sulpice de Royan



_ 37 Saint-Sulpice-de-Royan vers 1900

Je passe maintenant à la part de mon existence qui s'est passée à Saint-Sulpice, village situé à six ou sept kilomètres de Royan et des plages voisines. Mon grand-père maternel y était pasteur permanent depuis 1885 environ.



_ 38 Le pasteur Paul Trocquemé vers 1904

C'est chez lui, dans le presbytère qui appartenait à la municipalité que je passais au moins deux mois de mes vacances d'été et quelquefois de courtes vacances au cours de l'année. Ces séjours me laissent de merveilleux souvenirs. J'y retrouvais la Nature, encore intacte à cette époque, la vie paysanne stable et honnête, les animaux domestiques et sauvages. J'ai toujours adoré et respecté la campagne et ne puis me résigner à la voir si peu respectée des hommes, peu scrupuleux et sans amour pour sa beauté.

Mes grands-parents élevaient dans cette maison entourée d'un assez grand jardin, une famille de huit enfants, cinq filles et trois garçons, qui se suivaient à intervalles réguliers de deux ans.



_ 39 La maison du pasteur à Saint-Sulpice-de-Royan



_ 40 La Famille Trocquemé devant la maison du pasteur à Saint-Sulpice-de-Royan.
Yvette Demassieux est assise au centre, tenant la main de Marc Trocquemé, qu'elle aimait bien.

Ma mère était le second enfant, après une sœur aînée, Louise. Elle a épousé mon père à dix-neuf ans, le même âge que moi, à mon tour en 1911, mais elle m'a laissée orpheline à quatre ans. J'étais élevée à Neuilly par mon grand-père paternel et il avait été décidé que mes grands-parents maternels m'auraient près d'eux aux vacances.

J'ai donc bénéficié de deux existences très différentes : celle des villes, plus intellectuelle et consacrée plus au travail et celle des campagnes avec un contact plus étroit avec les classes moins favorisées de la société. Je trouve que cette double culture a été un grand privilège propre à favoriser la compréhension et la tolérance. Les très bons rapports qui se sont perpétués jusqu'à l'heure actuelle entre nos deux familles ont contribué à élargir mes expériences de ces sociétés différentes. Les échanges et services réciproques, si longtemps ignorés ou négligés encore au début du siècle, se sont heureusement depuis multipliés et généralisés, grâce aux sports et aux autres moyens de communication et de rapprochement : il y a là un réel progrès. Les sports, par exemple, autrefois réservés aux familles riches (comme le ski et le tennis) sont actuellement accessibles à tous. L'orgueil de classe et la ... (*un groupe de deux mots illisibles*) n'existe presque plus.

J'arrive donc à Saint-Sulpice généralement au début de juillet, avec enthousiasme et bien décidée à profiter au maximum de ma liberté. Ma grand-mère était très peu sévère et comprenait très bien la jeunesse et surtout l'enfance qui l'intéressait beaucoup.



_ 41 Suzanne Roberty, grand-mère d'Yvette Passy, vers 1890

Elle avait passé le concours d'Inspectrice des Écoles Maternelles et prévoyait beaucoup de réformes nécessaires à l'enseignement des tout-petits. Elle avait fait des stages en Hollande, visité l'Angleterre (un peu) dans sa jeunesse et trouvait que nous étions en retard dans nos méthodes d'instruction pour le très jeune âge. Elle a, je crois, contribué un peu au changement de ces méthodes, grâce à des rapports amicaux qu'elle avait

avec la famille des Reclus⁵⁰ dont les deux géographes Elie⁵¹ et Elysée⁵², membres d'une famille protestante du Sud-Ouest, famille de dix enfants (l'une était institutrice).

C'était aussi le temps de Ferdinand qui, étant ministre, s'intéressait à l'instruction primaire publique. Mon grand-père le connaissait. Indirectement, par ce canal que j'indique, je crois que ces idées nouvelles ont pénétré en France.

A Saint-Sulpice, j'étais en général seule de mon âge et ne m'ennuyais jamais. Mes oncles s'intéressaient à moi, me prêtaient leurs outils et me conseillaient pour les bricolages que j'aimais à pratiquer (sifflets, frondes, arcs et flèches, petits bateaux) taillés avec mon canif dans les écorces de frêne, etc... Cela m'occupait des heures entières et a favorisé mon adresse manuelle. Je me promenais aussi beaucoup dans les champs, aussi loin qu'on me permettait d'aller. Les grands champs de blé, de maïs, les prés où paissaient les vaches se prolongeaient souvent jusqu'à l'horizon, presque sans maisons. Il n'y avait pas encore d'électricité ; il n'y avait même pas de pylônes, mais déjà des fils télégraphiques sur lesquels venaient se reposer des files d'hirondelles. Il n'y en a plus beaucoup maintenant, sans doute des insecticides qui ont détruit presque tous les petits insectes (moucheron, papillons, moustiques) qui les nourrissaient tout l'été.

Devant notre maison, les champs montaient sans obstacles jusqu'à la colline de Jaffe. Au moment des moissons, cette plaine dorée était éblouissante. C'est là que j'ai rêvé à l'une des fenêtres, me récitant "*Midi, Roi des Étés...*"⁵³ de Leconte de Lisle⁵⁴. Ce tableau était un spectacle émouvant.

⁵⁰ Il s'agit probablement de liens tissés entre Paul Chrisostôme Trocquemé et Jacques Reclus (1796-1882), tous deux pasteurs, ou avec ses enfants Elie et Elisée Reclus qui furent inscrits à la Faculté Théologique Protestante de Montauban en 1849 (Source [Wikipedia](#))

⁵¹ Elie Reclus (1827-1904) est un journaliste, ethnologue et militant socialiste plus qu'anarchiste de la seconde moitié du XIXe siècle. Porte-voix des ethnies minoritaires, Élie Reclus a beaucoup écrit en faveur de ce qu'on appelait alors les « peuples sauvages » ou peuples « primitifs ». (Source [Wikipedia](#))

⁵² Élisée Reclus est un géographe, militant et penseur de l'anarchisme français, écrivain prolifique, aussi bien dans son domaine professionnel de la géographie terrestre, que sur les thèmes de la vie humaine et de la pensée libertaire. (Source [Wikipedia](#))

⁵³ Le texte intégral de *Midi* (Source [Wikisource](#))

⁵⁴ Charles Leconte de Lisle (1818-1894), dit simplement Leconte de Lisle, est un poète français (Source [Wikipedia](#)).

MIDI.

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine;
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre,
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux;
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,
Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil;
Pacifiques enfants de la terre sacrée,
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

_ 42 *Midi, Leconte de Lisle*

Plus tard, j'ai allongé mes promenades et erré des heures dans la campagne. Je connaissais tous les endroits où croissaient mes plantes préférées, les chardons dorés qu'on gardait tout l'hiver, les Cupidones, ces plantes à fleurs bleu mauve en forme de marguerites dont les capsules argentées se conservent aussi intactes pendant tout l'hiver, les épis de blé ou de maïs... j'en ai même garni des chapeaux de paille pour l'été.



_ 43 *Église de Saint-Sulpice-de-Royan*

A l'automne, c'étaient les baies, celles des aubépines, les glands du chêne. Tout m'enchantait ou me servait pour mes bricolages. Après la petite enfance, j'avais aussi à étudier un peu le piano ou le violon pour ne pas oublier, et le dessin, mais jamais de devoirs de vacances, estimant que j'avais droit à un répit dans mes études régulières. On ne m'y a jamais forcée et j'en suis reconnaissante aux adultes qui ont compris et admis ce choix.

Il n'y a eu qu'une exception à ma solitude, l'été⁵⁵ où les enfants de ma tante Louise⁵⁶ sont venus de Montpellier pour tenir compagnie. Son mari y était pasteur mais cet été-là, il voulait préparer l'entrée en 6ème de son aîné : il lui fallait étudier les déclinaisons latines et Louis, le plus jeune, huit ou neuf ans et moi, douze ans, participions à ces leçons. Au bout d'un moment, il nous quittait pour faire un tour au jardin (sans doute en fumant sa pipe) et nous laissait à la table pour faire nos devoirs. Alors Georges, onze ans, se déchaînait. C'était un enfant terrible, jamais en repos. Il montait sur la table, inventait des réseaux télégraphiques avec les fils des bobines de ma grand-mère, etc., déclenchait tout un tourbillon. Louis et moi lui aurions volontiers emboîté le pas, mais Louis était un enfant sage, trop sage à notre avis, et cela nous agaçaient quelquefois. Il posait à l'enfant modèle et n'était pas dépourvu d'une certaine vanité. Il a persévéré dans son goût pour l'étude et cela l'a mené loin ; il apprenait chaque année pendant ses vacances d'été, une nouvelle langue européenne et en a possédé quinze à l'âge adulte, de sorte qu'il a fait toute sa carrière active au B.I.T. de Genève (Bureau International du Travail). Georges, l'instable et incorrigible gamin, a occupé des postes plus modestes, dont il changeait souvent. Mais c'était un honnête et brave garçon, un peu vieux garçon dans ses habitudes. Je l'ai vu rarement dans la suite, lors de mes séjours à Montpellier.



_ 44 Georges et Louis Dupont vers 1904

A Saint-Sulpice, la vie était aussi animée par de fréquentes visites en raison du ministère de mon grand-père. Des confrères en voyage venaient le voir pour lui parler travail ou pour leur agrément, d'autres amis, notamment les membres de ma famille de Paris, les Passy, les Deltour, les Paulian.

⁵⁵ Il s'agit de l'été 1903. Les carnets de Berthe Forgit nous apprennent que la famille Dupont est arrivé par bateau le 27 juin et est reparti le 24 juillet. Une grande fête d'anniversaire a été organisée le 14 juillet pour Georges Dupont.

⁵⁶ Louise Trocquemé (1967-1962), sœur de Marguerite Trocquemé avait épousé Georges Dupont (1864-1927) : Georges et Louis, dont il est question plus loin sont leurs enfants.



_ 45 Famille Trocquemé au bord de la mer à Nauzan, vers 1902. Yvette Passy est assise avec la casquette

Comme les émoluments des pasteurs étaient modestes et insuffisants pour élever huit enfants, en ce temps-là sans assurances familiales (les curés sont moins gênés par cette mesure, ayant moins de charge !), ma grand-mère devait songer à augmenter les ressources du ménage. Elle prenait des pensionnaires étrangères, soit à l'année, soit pendant les vacances ; ses relations à l'étranger lui facilitaient ce moyen. De plus, mes tantes, dès l'âge de seize ou dix-huit ans, ont toutes été institutrices dans des familles, soit en Province, soit à l'étranger. Ma grand-mère, elle-même très cultivée car elle ne s'était mariée qu'à vingt-sept ans et n'avait cessé d'étudier jusqu'à cet âge avec des professeurs de la Faculté de Théologie Protestante de Montauban, avait commencé elle-même l'instruction de ses filles, complétée plus tard dans des pensionnats de La Rochelle où elles avaient eu leur Brevet Supérieur, sauf la plus jeune qui n'a pas été au-delà du brevet simple que l'on passait vers quinze ou seize ans. Elles ont vécu dans des familles aisées d'Angleterre ou de Hollande.

Ma tante Madeleine y est morte vers l'âge de vingt ans d'une typhoïde contractée au mariage de sa jeune sœur Suzanne avec Jules Paulian parce que les serveurs, loués, avaient servi par erreur de l'eau du puits qu'on avait alors bannie des tables à cause d'une épidémie qui sévissait alors à Saint-Sulpice et qui fut très meurtrière (cinquante cas enregistrés pour une population de quatre cents habitants). Cette erreur a été payée par quatre cas, pris dans notre maison le jour du mariage. Tante Madeleine couvait cette maladie en regagnant son poste en Angleterre et est morte là-bas. Les trois autres cas ont été graves mais non mortels parce que soignés à temps.

Il y avait donc à Saint-Sulpice une table de famille bien garnie de convives, souvent augmentée d'une ou deux vieilles dames, hébergées par mes grands-parents, à titre provisoire ou permanent, mères ou tantes de l'un ou de l'autre. Une sœur de ma grand-mère⁵⁷ y a vécu les dix dernières années de sa vie et y est morte en 1915 ; elle est enterrée au cimetière de Saint-Sulpice, comme une douzaine de nos parents.

⁵⁷ Louise Roberty, décédée en 1917 à Saint Sulpice de Royan



_ 46 Famille Trocquemé, Saint Sulpice. Yvette Passy est assise au centre - Juillet 1904
De g. à d. : Jeanne Trocquemé (?), Marc Trocquemé, Paul Trocquemé, Berthe Forgit, ?, Marine Paulian (debout), Yvette Passy, Suzanne Trocquemé (Madeleine Paulian sur ses genoux), Suzanne Roberty (Gilbert Paulian sur ses genoux)

La vie journalière était donc assez animée, car il y revenait de temps à autre, l'une ou l'autre des couples d'enfants déjà mariés. Cette vie champêtre me plaisait beaucoup. Avec de faibles moyens financiers, il y régnait une atmosphère fraternelle et gaie, malgré les inévitables maladies et deuils qui l'on assez souvent assombrie.



_ 47 Famille Trocquemé vers 1908, Saint Sulpice. Yvette Passy est debout à gauche
1er Rang (enfants) : Madeleine Paulian, Simonne Kissel, Gilbert Paulian, Louis-Paul Kissel. 2ème Rang : Suzanne Trocquemé avec Jacques Paulian sur les genoux, Louise Trocquemé, Louise Clamageran, Suzanne

Roberty, Jeanne Trocquemé. 3ème Rang : Yvette Passy, Paul Trocquemé, Paul Christostome Trocquemé

Ma grand-mère y a aussi élevé avec ses filles dès l'âge de six ans, une enfant naturelle⁵⁸ confiée à elle par son père qui ne pouvait pas la garder chez lui. Nous l'avons toujours considérée comme une tante et l'avons suivie de près toute sa vie durant. Je l'ai même personnellement aidée pendant la dernière guerre dans plusieurs circonstances de sa vie où elle devait être gardée à l'abri et protégée des occupants, mais ceci est une autre histoire...

Pour en finir avec mes vacances, je dirai encore qu'elles étaient animées par la venue de la machine à battre. Grande réjouissance pour les enfants du village à laquelle je participais vivement ; j'y ai entre autres surveillé le remplissage des sacs à grains à l'arrière de la machine : il fallait signaler aux hommes que les sacs étaient pleins pour qu'ils les emportent dans le grenier. Mon oncle Marc⁵⁹ lui, le plus jeune de l'équipe, était sur le toit de la machine pour y déposer les gerbes dans un nuage de poussière et de balles qui laissait à tous la gorge sèche. On m'y a offert la première distribution de vin blanc ! Je ne donnerai pas l'expérience de ces jours joyeux pour un empire...



_ 48 La machine à battre à Saint-Sulpice (photo de famille)

Parlons maintenant de mon oncle Marc, le plus jeune frère de ma mère. Il était mon aîné de douze ans. Je l'ai su par le récit de ma naissance.

Au milieu de la nuit, ma venue au monde étant difficile, et aidée seulement par une sage-femme et les femmes de la maison, mon oncle Marc a été appelé pour chercher du secours et appeler le médecin. Il n'y avait à cette époque ni téléphone, ni auto, dans les campagnes. Mon oncle Marc s'est hissé, à douze ans, sur le cheval de mon père et est parti au galop pour la ville. Il m'a raconté plus tard que le cheval, frôlé au naseau par un

⁵⁸ Jeanne Smith, née le 27 novembre 1870 à Dieppe, et morte le 8 décembre 1944 en son domicile 168 avenue Victor Hugo à Paris (Source [Filae](#)). Enfant naturelle confiée par son père qui ne pouvait pas la garder chez lui, elle a été élevée à partir de 1876 dans la famille Trocquemé. Adulte, elle revient ensuite régulièrement Saint-Sulpice (son nom est cité entre 1894 et 1918 dans les carnets de Berthe Forgit), parfois en compagnie de son amie Suzanne Favreau. Yvette Demassieux parle d'elle dans ses mémoires, comme « sa tante d'adoption ». Elle serait née « pendant la guerre de 1870 », « a protégé les bien de ses amis juifs pendant la guerre » et serait morte en 1944 ou peu après. Elle « repose dans le cimetière de Bagneux dans une tombe avec sa fidèle amie Suzanne Favreau, infirmière comme elle »

⁵⁹ Marc Trocquemé (1879-1918), qui épousa en 1908 Alice Vernier (1883-1937)

oiseau de nuit, s'était emballé et avait dévalé à toute allure la côte de Jaffe, mais mon oncle avait réussi à se maintenir en selle et était arrivé sans accident. Le courage qu'il a eu sa vie durant a peut-être causé sa mort, à l'âge de trente-cinq ans. Il était mieux doué que ses deux frères ou plus persévérant et il avait réussi à obtenir un diplôme d'ingénieur électricien (École de Nancy).



_ 49 Marc Trocquemé en tenue de marin - Saint-Sulpice-de-Royan, vers 1901

A dix-huit ans, il s'engageait dans la Marine Nationale avec l'espoir de faire de beaux voyages lointains. Il a été affecté à la chaufferie, c'est-à-dire qu'il passait des jours entiers dans une atmosphère suffocante (près de 70° près des chaudières). C'était si dur que lui, si honnête, s'est donné une fois une blessure volontaire pour échapper à ce supplice ; il me l'a avoué. De temps en temps, un moment de détente était accordé aux marins pour aller à terre. Alors qu'il était à Papeete, capitale de Tahiti, et que descendu au port il cherchait le domicile du missionnaire Frédéric Vernier pour lui remettre une lettre d'instruction rédigée par son père, pasteur, il a rencontré, par hasard, la propre fille de celui-ci, âgée de quinze ans. Elle était ravissante et habillée comme certaines tahitiennes d'une longue robe de couleur vive et portait de longs cheveux sombres. Sa vue a attiré l'attention d'oncle Marc qui s'est avancé respectueusement et lui a demandé le renseignement sur le domicile du missionnaire. " *Mais c'est justement mon père* " a-t-elle déclaré toute surprise.

De ce jour date leur amour réciproque qui n'a jamais connu d'éclipse. Le père a jugé qu'ils étaient trop jeunes pour s'engager définitivement et n'a pas consenti à des fiançailles immédiates que les deux enfants demandaient. Il a remis à plus tard cette décision, mais eux se sont sentis liés pour la vie et la mort et sont restés absolument fidèles l'un à l'autre pendant sept années de leur séparation, sept ans d'attente comme Abraham et sa future compagne (celle-là prolongée encore de sept ans par ce père impitoyable de l'ancien Testament, avide d'avantages matériels). Monsieur Vernier était moins cruel mais cependant très strict. Il leur avait demandé de ne pas correspondre directement mais il les renseignait souvent sur la vie que menaient, loin de l'autre, ces fiancés obstinés. C'est donc au bout de cette longue attente que ces pauvres jeunes se sont retrouvés en France, lors de la venue de toute la famille Vernier dans la Métropole, qu'ils se sont enfin rejoints et mariés.



_ 50 Marc Trocquemé et Alice Vernier lors de leur mariage (photo de famille)

Cet exemple de fidélité faisait notre admiration : tante Alice a été demandée en mariage par une douzaine d'officiers, français ou étrangers, des marins débarquant à Tahiti, mais n'a jamais bronché. Elle était si charmante ! et nous a tous conquis car elle n'était pas seulement jolie mais d'un caractère qui lui gagnait tous les cœurs. Ils ont eu quatre enfants.

L'aîné⁶⁰ est mort à un mois de la coqueluche qui était souvent fatale aux jeunes enfants. Le second est mort⁶¹ à l'âge de huit ans d'une méningite, mais mes deux autres cousins sont encore vivants et maintenant en retraite. Ils habitent la ville de Die (Drôme) et sont fervents de ski qu'ils pratiquent encore. Ils ont à peu près l'âge de mes fils.

L'un, Marc, a eu une carrière plutôt coloniale ; son ascendance du côté maternel lui a sans doute inspiré l'amour du Pacifique. Il a passé sept années de guerre en Nouvelle Calédonie, travaillant en liaison avec les Américains.

Tous deux avaient passé par l'École des Travaux Publics.

Entre son service dans la Marine et son mariage, mon oncle avait complété son enseignement d'ingénieur et pendant ses périodes de liberté, il venait à Saint-Sulpice et se montrait mon fidèle compagnon dans mes promenades.

Mon oncle Paul⁶² me prêtait sa bicyclette d'homme (car je n'ai eu la mienne, pour dame, qu'à l'âge de vingt-cinq ans) ; nous n'étions pas gâtés alors en équipements sportifs comme la jeunesse actuelle. Nous allions ensemble nous baigner à Nauzan, emportant un sandwich aux sardines. Pour la nourriture aussi, nous étions très économes. Nous emportions un livre ou nous nous promenions sur les roches.

⁶⁰ Eric Trocquemé, né en 1909

⁶¹ Yves Trocquemé, né en 1913 et mort en 1926. Yvette Passy se trompe-t-elle ?

⁶² Paul Trocquemé (1871-1941) qui épousa Berthe Forgit (1874-1956), dont nous avons conservé des carnets manuscrits. Laurent Demassieux a connu « Tante Berthe » à Saint Sulpice de Royan en 1947, et tiens d'elle un superbe Murex et un huître perlière qui proviennent de Tahiti et sont restées dans la famille depuis.



_ 51 Suzanne Trocquemé et son fils Gilbert Paulian, Yvette Passy, Paul et Berthe Trocquemé, Nauzan - 1908



_ 52 Route de Nauzan à Saint-Palais (archives familiales)

J'ai adoré mon oncle Marc qui était un admirable compagnon et je lui ai voué une reconnaissance qui durera autant que moi.

A la tête d'une modeste entreprise d'installations électriques à Orthez, il a vécu quelques années de paisible bonheur avec les siens, qui a duré jusqu'à la guerre de 1914-1918. Il n'a pas été envoyé au front. Très habile en mécanique et grimpant comme un singe aux grues du port de La Rochelle, il a été retenu dans cette ville jusqu'à la fin.

A ma connaissance, il n'a jamais été l'objet de protections particulières pour le soustraire aux dangers du front. Plusieurs l'ont cru, mais je sais que comme mon mari, il les aurait toujours refusées. Il avait un trop grand respect pour le devoir patriotique et un trop grand sens du devoir. Mais les autorités du Port semblent l'avoir toujours retenu sur place. Il était, depuis son enfance, à l'aise comme un singe dans les arbres et sur les toits ; il ne connaissait pas le vertige. Je pense qu'aucun homme de son entourage n'aurait pu effectuer comme

lui des réparations en plein air.

Ce qui a amené sa mort en novembre 1918, c'est la grippe espagnole qui faisait des ravages chez les jeunes. Avec une fièvre violente de 41°, oncle Marc a continué à assumer sa tâche avec son courage habituel. Quand on l'a enfin conduit à l'hôpital, il était perdu. Sa tombe est au cimetière militaire de Rochefort ou de La Rochelle⁶³, je ne sais plus.

Je reprends le récit des événements de Saint-Sulpice. En revenant de nos trois mois passés à Dresde, je suis allée passer le mois de septembre à Saint-Sulpice⁶⁴.

Nos cousins Demassieux⁶⁵ avaient loué à Vaux-sur-Mer, près de Nauzan, une grande maison entourée d'un jardin, grand aussi⁶⁶, qui leur avait été signalée par oncle Paul, alors employé d'une agence de location.



_ 53 La villa Manon, louée par les Demassieux à Vaux-sur-mer pendant l'été 1910 (Source [google Map](#))

C'est entre Saint-Sulpice et Vaux que j'ai commencé à circuler presque tous les jours, à pied, en passant par les bois du Rigalleau. Cette promenade était pleine de charme avec ses bois de pins, ses bruyères et fougères et ses mûres. On y trouve maintenant une route carrossable qui en a beaucoup détruit le charme ; la végétation a été ravagée.

A Vaux, je retrouvais la compagnie de mes cousins et cousines. Avec ma tante Sarah, il y avait ses deux

⁶³ Marc Trocquemé a été inhumé au cimetière militaire de Rochefort.

⁶⁴ Nous sommes en automne 1910. Yvette Passy arrive à Saint-Sulpice le 6 septembre 1910 (Source Carnets de Berthe Forgit)

⁶⁵ Sarah Clamageran (qui épousa en seconde noce Louis Nicolas Demassieux) était la cousine germaine par les Roberty de Marguerite Trocquemé

⁶⁶ Berthe Forgit, dans ses carnets, indique que les Demassieux avaient loué la villa Manon, à Vaux. La villa Manon est située au 33 rue du Dr Nouaille-Degorce

filles aînées dont l'une⁶⁷, mariée, avait deux très petites filles (l'une d'elle est Suzie Henches⁶⁸, ma nièce qui avait alors deux ans).



_ 54 g. Gabrielle Demassieux (1878-1974) et d. Valentine Demassieux (1880-1952)

Mon futur beau-frère Louis⁶⁹ y était aussi avec sa femme russe Natacha⁷⁰, qui étudiait la chimie à la Sorbonne et qu'il avait connue au cours de ses propres études de physique.

⁶⁷ Valentine Demassieux (1882-1952) a épousé Jules Henches (1875-1916). Il part pour la guerre en 1914 comme capitaine au 31ème Régiment d'Artillerie. Il combat aux Eparges et est cité à l'ordre de l'Armée et Légion d'Honneur « pour sa bravoure, son ascendant sur les hommes ». Nommé commandant en 1915 il combat à Verdun. Il est chef d'Escadron au 32ème Régiment d'Artillerie de Campagne à son décès. Il est tué pendant la bataille de la Somme par un obus dans son abri de combat le 16 octobre 1916 à 1km au SE de Combles (Somme). Il recevra la croix de guerre. Il a écrit de nombreuses lettres entre 1914 et 1916, qui seront publiées dans un livre : Lettres de guerre, extrait de la correspondance du chef d'escadron Jules-Émile Henches, 1917, Cahors. Valentine Demassieux, restée veuve, mènera une carrière et réalisera de nombreuses gravures sur bois.

⁶⁸ Suzanne Henches (1908-2005) est la fille de Valentine Demassieux

⁶⁹ Louis Demassieux (1888-1914), obtient le Baccalauréat "Latin-Science" en 1904 à la Sorbonne, mention "assez bien" . Professeur (de chimie) à Cassel et Lille, part sous-lieutenant à la guerre. Blessé à Longuyon le 24/08/1914 (31ème d'Infanterie). Aucune nouvelle depuis. Un Témoignage le dit "blessé au ventre, adossé à un arbre et achevé par un Officier Allemand" . Reçoit en 1923 à titre posthume la Légion d'Honneur et la Croix de Guerre. Une stèle porte son nom : Oratoire du Louvre (Temple protestant), 145 rue Saint-Honoré "Église réformée de l'Oratoire du Louvre Morts pour la France"

⁷⁰ Louis Demassieux épousa en 1909 Nathalie Filatova (1884-1961), dite Tante Natacha.



_ 55 Louis Demassieux (1888-1914) et Natacha Filatoff (1884-1961)

Et aussi Jean⁷¹, rentré définitivement de Madagascar, où il avait passé six ans comme chef d'agence au Comptoir d'Escompte, en différents lieux de cette île.



_ 56 Jean Demassieux à Madagascar, vers 1905 (photo de famille)

Séjour à Dresde (1910)

Simone insistant pour aller en Allemagne, Bon-Papa y a consenti pourvu que je l'accompagne. Je ne demandais pas mieux...

Quelques années avant, ma tante Deltour avait eu une petite pensionnaire anglaise de dix ans, Helen Johnson : celle-ci, en 1910, étudiait alors la peinture dans un atelier de Dresde ; elle était très douée. C'était elle qui nous attirait dans cette ville ; nous désirions reprendre contact avec la petite amie ancienne. C'est pourquoi

⁷¹ Jean Demassieux (1881-1914), frère de Louis, qui épousera Yvette Passy.

nous avons choisi Dresde pour notre séjour de trois mois (juin, juillet, août). Nous avons dix-neuf ans tout juste, Simone et moi, et c'était notre premier voyage sans chaperon.

La première étape a été Cologne, environ deux jours. Nous avons visité la Cathédrale, sommes montées au clocher (110 mètres) d'où l'on avait une belle vue sur la ville. Nous avons visité aussi plusieurs petites églises de différents styles qui nous ont intéressées.



_ 57 La cathédrale de Cologne

Madame Rossman nous attendait à la gare de Dresde avec Helen. Parlant bien l'allemand, nous avons vite fait connaissance avec la famille qui nous hébergeait ainsi qu'Helen. Je dois dire qu'elle nous a moins tenu compagnie qu'à ses camarades d'atelier car elle était très *"flirt"* comme on disait alors, c'est-à-dire assez avide d'hommages de la part des garçons. Mais, à l'occasion, nous nous sommes bien entendues avec elles, quoique moins portées sur les hommages masculins.

Madame Rossman se méfiait certainement des Françaises, sur ce point, car elle nous a sans délai mises en garde contre des *"avances"* des jeunes garçons que nous rencontrerions. Mais elle a dû constater très vite que nous étions beaucoup plus réservées que notre compagne anglaise. Et je crois que c'était vrai : à cette époque, la réserve faisait encore partie de la *"bonne éducation"* française.

Notre emploi du temps a été vite réglé, d'un commun accord. Après le petit déjeuner, servi ponctuellement à 7 h 1/2, nous prenions une leçon de littérature (au moins une heure) allemande avec Madame Rossman : lecture des bons auteurs, classiques surtout, avec commentaires de notre maîtresse ; vie des auteurs, etc.

Nous y avons poursuivi la connaissance des classiques mais aussi un peu celle des auteurs de la période romantique, contemporaine de la nôtre. Ces derniers nous ont conquises : Heine⁷², Grinarger etc. etc.

Après cette leçon, nous étions libres jusqu'au grand déjeuner, à 2 heures. Simone et moi avons employé diversement ce loisir : promenades dans la campagne (nous touchions les champs d'avoine et les bicoques des jardiniers qui cultivaient cette banlieue : la grande ville se terminait en face d'une vraie campagne), visites au musée de peinture, magnifique ; nous l'avons fréquenté deux ou trois fois par semaine pendant ces trois mois d'Allemagne.

⁷² Heinrich Heine (1797-1856) fut journaliste critique et politiquement engagé, essayiste, satiriste et polémiste. Il est considéré comme le « dernier poète du romantisme », apportant à la littérature allemande une élégante légèreté jusqu'alors inconnue (Source [Wikipedia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Heinrich_Heine))

Au salon, il y avait un piano où je pouvais aussi étudier.

Simone et moi avons employé ces vacances à des traductions de textes italiens, qui nous passionnaient alors (surtout des pièces classiques, Alfieri, etc.).

Vers 4 h 1/2, on nous servait le thé, mais nous n'y mangions guère, car le dîner était servi à 6 h 1/2 ; nous trouvions inutile cette accumulation de repas en si peu de temps. Il y avait aussi un casse-croûte tardif, vers 10 ou 11 heures, quand on rentrait du théâtre ou du concert. Les Allemands de ce temps-là étaient de très gros mangeurs et les femmes assez lourdes. Je crois que cela a changé depuis.

La famille Rossman se composait ...

Mon mariage

Je ne l'avais alors rencontré que deux fois au cours de ma vie. La première fois à onze ans, lors d'un séjour⁷³ pendant les vacances de Pâques en 1901. Le père de Jean, Général du Génie, dirigeant alors l'École d'application de Fontainebleau, était logé au château dans une aile qui donne sur la Cour des Adieux, où Napoléon a pris congé de son armée. Des fenêtres, nous avions vue sur le Grand Escalier et les bassins de la Cour.



_ 58 Fontainebleau : La cour des adieux et son double escalier (Source [EHNE](#))

Jean faisait alors son service militaire dans la même ville⁷⁴ comme simple soldat d'infanterie. Il venait retrouver sa famille au Château le dimanche et quand il bénéficiait d'une permission. Dès ce moment, j'avais été pour lui d'une grande sympathie, mais je n'avais que onze ans et n'était pour lui qu'une petite fille sans grand intérêt.



⁷³ Il s'agit du séjour que fit Yvette Passy à Fontainebleau en 1901, avec Blanche Paulian chez le Général Louis Nicolas Demassieux. Jean Demassieux était alors soldat au Régiment d'Infanterie basé à Pithiviers et non à Fontainebleau

⁷⁴ Non, plutôt à Pithiviers

_ 59 Jean Demassieux, engagé volontaire sein du 46ème régiment d'infanterie entre 1901 et 1902

Je l'ai revu à seize ans, rue Barthélémy, où tante Sarah s'était retirée après la mort de son mari. Jean avait alors un congé de son emploi de Madagascar ; j'étais toujours captivée par lui mais il n'avait pas manifesté un intérêt pour ma personne.

A Vaux, cela a vite changé. Nous nous sommes vus beaucoup au cours de notre exploration de toute la côte depuis le phare de la Coubre jusqu'à Meschers. Nous étions tous de bons marcheurs (30 à 40 km par jour parfois) et infatigables. Dans les promenades, nous étions six ensemble.

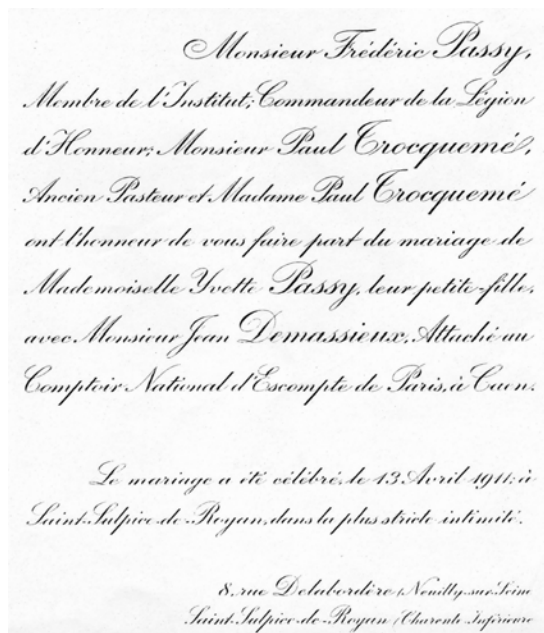
Quelquefois, mes cousins et cousines me raccompagnaient à Saint-Sulpice, à la fin, Jean tout seul, quand il a prolongé son séjour après le départ de sa famille à Paris pour la rentrée des classes.

Mes belles-sœurs, obligées de gagner leur vie, rôle auquel elles étaient mal préparées, comme beaucoup de filles de ce temps-là, devaient mettre les bouchées doubles, passer des examens, etc. Les revenus de la famille devenus modestes après le décès du père ; elles se sont bien débrouillées heureusement.

C'est au cours de toutes ces promenades que Jean et moi avons vraiment fait connaissance et que notre intérêt réciproque a augmenté, mais sans nous l'avouer l'un à l'autre. Mon futur mari prenait la vie au sérieux et n'était pas prêt à s'engager à la légère. C'est seulement vers la fin de décembre que nous nous sommes fiancés, avec l'assentiment de mon grand-père qui était mon tuteur. Je n'étais pas majeure à dix-neuf ans. L'âge légal était de vingt-et-un ans pour les filles comme pour les garçons.



_ 60 Jean Demassieux et Yvette Passy



_ 61 Faire-Part du mariage de Jean Demassieux et Yvette Passy, 13 avril 1911



_ 62 Les invités du mariage d'Yvette Passy et Jean Demassieux (photo de famille)

(Source Identification Carnets Berthe Forgit)

Assis de gauche à droite

- Louis-Paul Kissel
- Alice Vernier (avec une petite fille)
- Suzanne Roberty
- Frédéric Passy
- Louise Roberty
- Jeanne Trocquemé avec sur ses genoux Simonne et Suzanne Kissel

Debout

- Marc Trocquemé portant Marc (Aco) Trocquemé son fils
- Paul Trocquemé
- Berthe Forgit
- ?
- Paul Chrisostome Trocquemé
- Simone Farjasse
- Blanche Sageret
- Violette Dupont?
- Alexandrine Demassieux?
- Mien Smit?

- Louise Trocquemé
- Suzanne Dupont?

Nous nous sommes mariés à Saint-Sulpice le 13 avril 1911 et après un mois passé à une plage voisine de Nauzan, nous avons rejoint Caen⁷⁵ où mon mari faisait un stage de formation depuis son retour de Madagascar, nécessaire à l'obtention d'un poste fixe en France. Il n'avait qu'une expérience coloniale. C'est à cause du manque de ressources de sa famille qu'il s'était exilé parce que les émoluments y étaient très supérieurs, presque doubles, je crois. A Caen, j'ai retrouvé les Villet dont j'ai déjà parlé, mais n'ai guère fait de connaissances à cause des débuts pénibles de ma grossesse. J'ai eu quelques visites de la famille Passy et de mes beaux-frères.

A l'automne 1911, nous déménageons pour Tourcoing⁷⁶. Là, la vie a été totalement différente, c'est-à-dire notre entourage, car la vie de notre ménage y a continué paisiblement et retirée. Jean y était directeur de l'agence de sa banque mais dépendant un peu de celle de Roubaix ville.



_ 63 Rue Carnot, Tourcoing

⁷⁵ Le couple habite 15, rue Bosnières, à Caen

⁷⁶ Le couple habite 19 rue Carnot, à Tourcoing

Tourcoing (1911-1912) : Madame Cherechevsky

Je n'y ai connu qu'une seule famille, celle de Mme Cherechevsky⁷⁷, veuve avec ses trois enfants, un garçon et deux filles⁷⁸ de quinze et quatorze ans. Elle y gérait un petit commerce de vêtements masculins et je crois qu'elle le gérait bien, avec l'aide d'un employé.

Elle occupait, dans un quartier populaire voisin du nôtre, un immeuble assez vaste avec grand jardin et le vaste magasin qu'il fallait traverser pour aborder la maison.

La famille avait fait connaissance avec celle des Demassieux, l'été précédent en Suisse où ils s'étaient rencontrés dans la même pension de famille. L'aîné, le garçon de seize ou dix-sept ans, était fort doué en mathématiques et a été plus grand un brillant élève comme étudiant en Sciences à Paris. Pendant ses vacances en Suisse, il s'occupait avec ma belle-sœur Gabrielle qui était professeur de mathématiques, à faire des problèmes pour son plaisir et pour celui de ma belle-sœur. Il a fait presque toute sa carrière aux U.S.A. et je l'ai complètement perdu de vue, mais avec ses deux sœurs, notre amitié a duré notre vie entière et est encore vivace à cette heure.

Madame Cherechevsky était bonne et pleine d'attentions pour moi, la nouvelle venue dans cette région. Elle m'a procuré couturière, domestique, et c'est facilité toute mon installation, m'initiant à toutes les coutumes de la région. Elle venait souvent me voir et animer ma solitude, m'apportant même de gros pains ronds de campagne, d'une qualité exceptionnelle et délicieux. Je n'en ai jamais mangé de pareils. J'en ai même envoyé parfois à ma famille parisienne, qui les appréciaient fort.

J'allais aussi passer des après-midis dans son jardin. Il y avait un grand mûrier et des tonnes de rhubarbe : un jour, elle m'en a envoyé un vrai fagot pour mes confitures.

Quand mon fils Michel est né, le 10 avril 1912, elle a été l'une des premières personnes à le contempler.

J'anticipe un peu ici : pendant la guerre de 1914, elle s'est trouvée réfugiée à Paris. Ses filles travaillaient dans le quartier du Sentier où il y a plusieurs maisons de confection appartenant à des juifs et son oncle y avait des ateliers. L'été que j'ai passé à Saint-Georges, plage proche de Saint-Sulpice pour y consolider la santé de mes enfants très jeunes, j'ai eu besoin d'aide pour les surveiller à la plage et j'ai pensé à Léa⁷⁹ pour m'aider. Je n'avais qu'une femme de ménage pour quelques heures.

Léa était très anémiée par son travail dans les sous-sols de Paris et cette solution a été utile à toutes deux. Elle m'a aidée pendant cinq mois et nous avons renouvelé cette expérience à d'autres vacances. Léa était belle, charmante et d'une patience infinie. C'était une vraie compagne pour moi et mes enfants.

A la dernière guerre, elle a heureusement pu échapper aux déportations meurtrières et grâce à son courage et à son intelligence a passé victorieusement à travers toutes les embûches et a gagné l'Angleterre. Léa a regagné Jérusalem depuis longtemps (vingt-cinq ans ?) et y vit encore.

Leur famille n'a pas été trop éprouvée et Mme Cherechevsky n'a même pas quitté la France, dissimulée dans la campagne.

⁷⁷ Benjamin Cherechevsky/ Schereschewsky, né le 13 Mai 1852 à Tanroggen (Russie), naturalisé français le 17 Mars 1890 (alors négociant en tissus à Roubaix), est marié avec de Claire Ségal (Mme Cherechevsky) (1868- ?). Il décède le 25 Mai 1897 à Paris 10^{ème}. Claire Cherechevsky-Ségal et ses deux filles sont rapatriées en France en 1915 par la Croix Rouge.

⁷⁸ Léa et Marcelle Schereschewsky-Ségal

⁷⁹ Léa Schereschewsky est née le 21 février 1895, fille de Benjamin négociant et de Claire Ségal. Elle s'est marié le 17 mars 1920 avec Nathaniel (Source [Filae](#))

Sa sœur aînée⁸⁰, connue sous le nom de Marcelle Ségat, vit à Paris et l'été à Gouvieu. Elle a collaboré à la revue "Elle" et écrit des articles et même un livre sur la condition des femmes célibataires. Elle a été mariée peu de temps et n'eut qu'une fille, morte à cinq ans. Elle est venue me voir à Saint-Sulpice et a visité avec moi l'île de Ré qui a conservé son charme ancien, mais elle est âgée et ne voyage plus guère. Il y a quelques années que nous ne nous sommes pas revues.

Léa est aussi plusieurs fois venue nous voir, au cours de ses voyages en Europe. La famille de son fils vit en Angleterre. Sa fille est morte très jeune à Paris où elle avait épousé un docteur radiologue et mis au monde cinq enfants très rapprochés ; elle a, je pense, payé de sa vie l'aide qu'elle apportait à son mari dans son métier (mauvaise protection des rayons ?). En tous cas, elle est morte en quelques mois d'une maladie bizarre qui la détruisait peu à peu).

Neuilly sur Seine (1912-1939)

Notre installation à Neuilly avait été précédée d'une visite chez ma tante Mortet⁸¹ dans le domaine familial. De 1912 à 1914, notre vie n'a guère changé jusqu'au début de la guerre. Jacques et Jean-Louis sont nés en 1913 et 1915, donc très rapprochés. Nous passions les vacances à Saint-Sulpice.



_ 64 Yvette Demassieux en deuil avec son fils Jacques vers 1915

⁸⁰ Marcelle Schereschewsky est née le 15 mai 1896, fille de Benjamin négociant et de Claire Ségat. Elle s'est mariée le 3 décembre 1919 avec Maurice Schereschewsky, dont elle aura un fils Michel, et dont elle divorcera le 19 novembre 1931. Marcelle Ségat a été bachelière avant 1914. Elle a suivi des études de mathématiques dont elle ne s'est jamais servie, puis a appris la sténo et la dactylo. Elle travaille ensuite dans une banque pendant neuf ans. La Seconde Guerre mondiale l'exile à Lyon, où elle entre à la rédaction de "Marie-Claire" et de "Paris-Soir". Elle est juive, la loi promulguée par le gouvernement de Vichy lui interdit d'écrire. Elle entre alors dans la Résistance. Sa carrière de confidente épistolaire débute vraiment à la Libération où elle rejoint alors Hélène Lazareff, fondatrice du magazine "Elle". Elle tient pendant quarante ans la rubrique "Courrier du coeur" de la revue. En 1968, à soixante-douze ans, elle souhaite démissionner. Mais Hélène Lazareff, patronne de Elle, ne veut pas se séparer de cette institution. En 1987, Marcelle Ségat prend sa retraite, et le "Courrier du coeur" devient "Elle aime vos lettres". - Elle décède le 28 décembre 1998 (Source [Filae](#) et [Babelio](#))

⁸¹ Alix Passy (1853-1932), épouse de Charles Mortet (1852-1927) était la sœur de Jacques Passy, père d'Yvette.

En 1913, nous étions venus à Neuilly où Jean avait été chargé de la visite aux agences de Province, ce qui l'amenait à voyager très souvent.

J'étais bien servie (luxe de deux domestiques, ce qui était d'ailleurs assez courant à l'époque dans les familles aisées). L'aspect et le confort de notre appartement rue Perronnet⁸² m'a permis plus tard d'y recevoir des pensionnaires étrangers, ce qui m'a fourni le nécessaire pour élever mes enfants lorsque je me suis trouvée veuve en 1914⁸³. Aucune recherche ne nous a permis de découvrir les circonstances de la mort de Jean dans la région de Fresnes-en-Woëvre et mes enfants ont été décrétés "*Pupilles de la Nation*".

Les deux familles, Demassieux et Passy, m'ont beaucoup aidée pour l'éducation et l'instruction de mes fils. Ils étaient élevés au Lycée Pasteur et y travaillaient tous bien, sans avoir besoin de répétitions ou d'encouragements.



_ 65 Jacques Demassieux (à droite), avec les éclaireurs unionistes, Désert de Retz, Pentecôte 1931

Les dimanches, ils allaient rue Barthélémy ou rue Labordère et plus tard aux Éclaireurs Unionistes où ils avaient de bons amis : les Goldshmid, les Finn, etc. qu'ils ont conservé assez longtemps et quelquefois revus. Jacques Serres⁸⁴, un bon violoncelliste en faisant partie. Je regrette de n'avoir pas donné suite à mon projet de prendre avec lui des leçons d'accompagnement. J'étais très occupée par mes pensionnaires, mal servie par des femmes de ménage occasionnelles et parfois malhonnêtes, sauf une année où j'ai été très bien secondée par une Polonaise Honnorat ; heureusement car cette année-là, nous avons Fritz Webert, le violoniste⁸⁵, venu étudier avec les Maîtres du Conservatoire de Paris et qui m'a beaucoup occupée car je lui donnais des leçons de français et l'accompagnais au piano. Nous avons aussi pris un abonnement pour les répétitions de Colonne⁸⁶ au Châtelet

⁸² L'appartement est situé au 2, rue Perronnet à Neuilly-sur-Seine.

⁸³ Jean Demassieux est mobilisé le 3 janvier 1914 pour la guerre. Sergent au 46ème Régiment d'Infanterie (Matricule 472 - Fontainebleau), il participe à la bataille de Vassincourt (Meuse) qui a eu lieu du 6 au 12 Septembre 1914, pendant la bataille de la Marne. Il est blessé deux fois à Vassincourt et est porté disparu le 8 septembre 1914. (Jugement rendu le 30/04/1920 à Paris et transcrit le 11 septembre 1920 à Neuilly-sur-Seine). Il reçoit en 1923 la Médaille militaire et la Croix de Guerre.

⁸⁴ Jacques Serres (1908-1984) est un violoncelliste français

⁸⁵ Fritz Weber (1909-1984) était un compositeur et auteur-compositeur, chanteur, musicien et chef d'orchestre allemand. Il était surnommé « Le violoniste chanteur ». (source [Wikipedia](#))

⁸⁶ Édouard Colonne (1838-1910), est un violoniste et chef d'orchestre français. Il est le fondateur des Concerts Colonne en 1873. (source [Wikipedia](#))

et j'y allais avec lui. C'était très intéressant.

Simone Kissel, ma jeune nièce que j'ai souvent hébergée, était alors élève-infirmière à l'Hôpital Américain tout proche et venait parfois nous rejoindre le soir, en compagnie d'une ou deux de ses compagnes. Elle a obtenu son diplôme complété plus tard par son diplôme français, obtenu à Strasbourg.

Elle a exercé son métier jusqu'à son mariage et même un peu après parfois, quand elle n'était pas prise par ses trois garçons. Quand elle a été logée quelque temps dans le jardin de ma tante Adeline Gary, fragment du jardin de mon grand-père qui donnait rue de Longchamps, elle a soigné quelque temps Monsieur Lazare, qui avait acheté notre "*Grande Maison*" et qui réclamait toujours absolument Simone. Les jeux jardins se touchaient et n'étaient séparés que par un grillage. Le mari de Simone, Jean Cuquemelle, y était convié au tennis.

La famille Lazare semblait désireuse de se rapprocher des Passy, mais je ne sais pas pourquoi celle-ci s'est montrée quelquefois réticente. A la réflexion, je crois que c'était le chagrin de voir morceler cette belle demeure et d'en avoir perdu la propriété qui a justifié cette attitude car les Lazare étaient des gens très estimables et corrects. Ils l'ont prouvé lors de la dernière guerre en confiant leurs clés à mon cousin Adrien Paulian⁸⁷, qui habitait en face des Lazare pour que notre famille puisse y trouver un abri en cas de bombardement. Nous y sommes allés une ou deux fois au moment où celui-ci était menaçant (mais n'a pas eu lieu). Cet abri était extraordinaire, aménagé pour résister plusieurs jours à un enterrement éventuel.

Tous les immeubles de notre domaine ont été détruits pour y aménager un ensemble d'appartements qui forment la chaîne des ?

J'ai vu une photo dans le Figaro Magazine de celui du 8, rue Labordère, notre numéro. Il est désormais tout à fait impossible d'y retrouver un seul vestige de notre ancien domaine de Neuilly. Naturellement, cela m'attriste.

La maison de ma tante Adeline Gary (avec sortie rue de Longchamps) est remplacée par un immeuble de trois étages où ma cousine Janine Caillate (l'une des petites filles de tante Adeline) occupe un appartement. Elle vit ainsi sur les mêmes lieux que sa grand-mère mais il n'y a aucune ressemblance entre cette construction et l'ancienne.

Reprenons le récit de ma vie rue Perronnet. Nous y avons vécu en principe jusqu'en 1939, date à laquelle j'ai résilié cette location pour m'installer à demeure à Saint-Sulpice. Je crois avoir déjà dit que Bon-Papa Passy, mon tuteur, avait acheté cette maison pour moi en 1910, lorsque la municipalité l'avait mise en vente ; c'était un presbytère protestant tant que les pasteurs ont été pensionnés. Cette charge ayant été abolie lors de la séparation des Églises et de l'État, la municipalité avait décidé de le mettre en vente. Le prix fixé était modique, mais mon grand-père maternel n'avait pas les moyens de l'acheter. Il n'avait aucune fortune personnelle et il lui était dur de quitter sa vieille maison. Les nombreux enfants auraient peut-être pu s'unir pour cet achat, mais l'indivision pose beaucoup de problèmes difficiles et aucun d'eux ne désirait se charger de ce fardeau.

Mon grand-père paternel a jugé que ce n'était pas un mauvais placement pour les très modestes portefeuilles qu'il gérait à ma place et de plus, que ce serait un grand service à rendre à mes grands-parents Trocquemé, mais il m'a posé une condition : c'est que j'en ferai un lieu d'accueil pour la famille de mes grands-parents. J'ai été fidèle à ce vœu ma vie durant et je ne le regrette pas. Mes enfants et particulièrement mon petit-fils Pascal partageront, je l'espère, cette tradition.

⁸⁷ Adrien Paulian est un frère de Jules Paulian, déjà cité, fils de Louise Passy, elle-même sœur de Jacques Passy

Mes enfants



_ 66 Yvette Demassieux avec ses trois fils Jean-Louis, Michel et Jacques vers 1924



_ 67 La famille Demassieux devant la maison du pasteur, vers 1924



_ 68 Michel, Jacques et Jean-Louis Demassieux vers 1927



_ 69 Familles Paulian et Demassieux, 1936

1er Rang : Jules Paulian, Suzanne Trocquemé, Yvette Demassieux, ?. 2ème Rang : Éliane Paulian, Jacques Demassieux, Meriem Astier, Suzanne Dupont, Jean-Louis Demassieux, Violette Paulian, Genêt Paulian, Suzanne Astier



_ 70 Michel, Jacques et Jean-Louis Demassieux, "plage des Paulian" à Jean-Bart, Algérie, vers 1938

La vie de mes trois fils a été très diverse à partir de 1939.

Michel, après l'école de Maison Carrée en Algérie et son stage de deux ans chez mon oncle et cousin Jules Paulian, a poursuivi sa carrière agricole et commerciale à Boufarik, comme directeur de la Coopérative Agricole.

Jacques, marié avec sa cousine Éliane Paulian,⁸⁸ avait vécu deux ans rue Perronnet chez moi, où son aîné Laurent est né. Il avait achevé ses études aux Sciences Politiques et aux Langues Orientales. Il a exercé sa profession de contrôleur civil au Maroc, poste qu'il a occupé jusqu'à notre retrait du protectorat. Comme fonctionnaire des colonies, il a été versé dans les cadres du Ministère des Affaires Étrangères et a occupé deux postes à l'étranger, en Belgique et au Gabon, jusqu'à sa retraite.

Jean-Louis a été médecin à l'Hôpital de Créteil et a eu aussi une clientèle privée qu'il a abandonnée assez vite pour se consacrer à son Hôpital où il a terminé sa carrière comme chef de service en médecine générale. Il a pris sa retraite un peu plus tôt que prévu, après une opération grave, d'ailleurs très réussie puisqu'elle l'a laissé encore très actif dans sa maison campagnarde de Arc-en-Barrois où il reçoit tous ses enfants et d'autres hôtes, très bien accueillis.

⁸⁸ Éliane Paulian est une des filles de Jules Paulian, déjà cité

La guerre 39-45

J'aborde ici les années de guerre.

Celle-ci, qui menaçait depuis des années, a éclaté avec l'arrivée au pouvoir de Hitler, ce fou sanguinaire. Il avait déjà ravagé l'Europe, lorsqu'en 1939 les Alliés lui ont déclaré la guerre, espérant arrêter son entreprise de domination de l'Europe ; mais les Alliés n'étaient pas préparés à affronter la formidable organisation des armées hitlériennes. Il a fallu six ans pour la vaincre et elle a été affreusement cruelle et meurtrière, laissant le monde entier bouleversé par cette tempête. Ce qui a préparé une civilisation entièrement nouvelle, l'ère de la mécanique, des machines et la presque totale disparition de la vie paysanne, qui était encore vivante au temps de ma jeunesse. Je la regrette encore et m'accoutume très mal à l'ère de la mécanique qui nous éloigne de la nature. Je me sens étrangère à ce monde et la conquête spatiale qui se développe si vite m'inquiète au lieu de me consoler...

Presque un siècle de vie, qui a vu de si prodigieuses transformations de notre vie quotidienne, une telle quantité de découvertes, telle qu'on n'en a jamais faite en si peu de temps (à notre connaissance a de quoi me troubler et active pour moi l'angoisse métaphysique, l'éternel tourment des hommes qui réfléchissent). Je crois que ce tourment se répand beaucoup à l'heure actuelle et contribue à cette inquiétude que je constate parfois et qui semble expliquer le vertige des distractions et amusements : cette recherche de l'extravagant, des nouveautés, du spectaculaire, qui caractérise le monde moderne. Il y a comme un signe du besoin d'échapper à cette angoisse, de s'étourdir.

J'étais à Saint-Sulpice lorsque j'ai appris la déclaration de guerre à l'Allemagne de Hitler par la France et l'Angleterre. Les alliés espéraient encore stopper son insatiable appétit de domination, mais nous n'étions pas du tout préparés à affronter sa formidable armée moderne et nous l'avons si bien compris que nous n'avons pas déclenché l'offensive et sommes restés à peu près l'arme au pied. Hitler en a profité pour consolider toutes ses conquêtes à l'Est et au Nord de l'Europe. Il n'a déclenché l'attaque que lorsqu'il a pu être tranquille à l'Est et s'est alors précipité à l'Ouest avec toutes ses forces offensives et un moral porté au paroxysme car elles n'avaient subi encore aucune défaite.



– 71 Déclaration de guerre, 3 septembre 1939

Je suis remontée à Paris dès la déclaration de guerre 1939 pour prendre contact avec mon fils Jean-Louis qui y faisait ses études de médecine. Il a alors été mobilisé dans les services sanitaires et je suis retournée à Saint-Sulpice où j'étais installée après le printemps. Il me semble que c'est alors que j'ai fait venir aussi ma tante d'adoption Jeanne Smith⁸⁹ pour l'installer chez nous car elle n'avait plus de domicile à Paris, ou était-elle déjà à Saint-Sulpice avec moi ? Je ne me souviens plus avec précision.

Comme nos armées campaient sur nos frontières, immobiles face aux Allemands, nous nous occupions à beaucoup tricoter pour nos soldats qui gelaient dans les montagnes. On trouvait encore de la laine pour les chaussettes et les passe-montagnes et on a utilisé tout ce qu'on pouvait trouver encore.

⁸⁹ Jeanne Smith, née le 27 novembre 1870 à Dieppe, et morte le 8 décembre 1944 en son domicile 168 avenue Victor Hugo à Paris (Source [Filae](#)). Enfant naturelle confiée par son père qui ne pouvait pas la garder chez lui, elle a été élevée à partir de 1876 dans la famille Trocquemé. Adulte, elle revient ensuite régulièrement Saint-Sulpice (son nom est cité entre 1894 et 1918 dans les carnets de Berthe Forgit), parfois en compagnie de son amie Suzanne Favreau. Yvette Demassieux parle d'elle dans ses mémoires, comme « sa tante d'adoption ». Elle serait née « pendant la guerre de 1870 », « a protégé les bien de ses amis juifs pendant la guerre » et serait morte en 1944 ou peu après. Elle « repose dans le cimetière de Bagneux dans une tombe avec sa fidèle amie Suzanne Favreau, infirmière comme elle »

L'hiver à l'arrière se passait paisiblement ; c'était la *"drôle de guerre"*. Entre temps, Jean-Louis s'était fiancé et on projetait le mariage pour le printemps 1940. Lui et sa fiancée sont arrivés à Saint-Sulpice pour la cérémonie le jour même de la ruée des Allemands sur le front Nord, le 10 août. Madeleine⁹⁰ me l'a annoncé en arrivant.

Michel était arrivé ce jour-là et Jacques et Éliane, venus de Fontenay-le-Compte où Jacques faisait un stage de formation intensive en prévision de la guerre active et où il avait fait venir Éliane avec leurs deux petits garçons Laurent et Sylvain (deux et un ans environ).



_ 72 Jacques Demassieux (au centre 3^{ème} rang), 2^{ème} Guerre Mondiale, Fontenay le Comte, 1940



_ 73 Eliane Demassieux, avec ses deux garçons Laurent et Sylvain, 1940

Le mariage⁹¹ a eu lieu en hâte et très simple avec une demi-douzaine d'amis seulement et le père de Madeleine. Et chacun a rejoint tout de suite son poste et s'est dispersé. Michel a rejoint les Alpes dès après le déjeuner et n'a pu rester jusqu'au soir. Jean-Louis dans le Nord-Est ; Madeleine à Paris dans les hôpitaux ; Jacques regagne le Maroc avec les siens ; il y était Contrôleur Civil depuis un an environ.

⁹⁰ Madeleine Dubois, épouse de Jean-Louis Demassieux

⁹¹ Il s'agit du mariage de Jean-Louis Demassieux et Madeleine Dubois, le 11 mai 1940.

Alors en France, la guerre a pris fin très rapidement.

Poursuivis dans le Nord, les nôtres ont fait une retraite précipitée avec de rares combats d'arrière-garde, démunis presque toujours de matériel et d'officiers résolus et efficaces. La débandade généralisée a contraint à l'armistice. Les négociations en ont été confiées au Général Pétain par des chambres pressées de se débarrasser de la honte qu'aurait dû leur inspirer le fait d'avoir si mal préparé la résistance à l'adversaire. Le Général Pétain, accusé plus tard d'avoir "*trahi*" notre pays était alors un vieillard affaibli par l'âge et qui pouvait difficilement s'opposer à la volonté d'un homme comme Hitler. La récente entrevue de Munich avait déjà été une démonstration du pouvoir diabolique qu'il détenait pour annihiler les opposants. Les Alliés y avaient fait la démonstration de leur incapacité de résistance à ses volontés.

Je n'ai jamais cru à la "*trahison*" de Pétain et son procès a été odieux aux yeux de beaucoup de gens, tel qu'il a été mené. Mais le Général de Gaulle a prouvé à d'autres reprises par la suite que son orgueil et sa volonté de vengeance l'empêchaient de pardonner à tous ceux qui s'opposaient à sa propre volonté. Il n'a jamais fait preuve de compassion ni manifesté de pitié pour ceux qui souffraient par sa faute.

Quoiqu'il en soit, l'armistice négocié par Pétain était un essai pour épargner le pire, avec la séparation de la France en deux zones, celle du Nord abandonnée à l'occupant, celle du Sud, contrôlée par le gouvernement de Pétain. Comme l'histoire en fournit maints exemples, les armistices sont rarement observés par celui qui a la force de son côté et Hitler l'a délibérément violé dans la suite. Pour la suite des événements historiques, se rapporter aux historiens ; je n'y ferai qu'une brève allusion quand ce sera nécessaire pour le récit détaillé de notre vie sous l'occupation.

Au début de la guerre, j'ai pu aller et venir librement. Avec l'établissement des deux zones, cela est devenu de plus en plus difficile et vers la fin presque impossible.

De 1939 à 1944, je partageais mon temps entre Paris et Saint-Sulpice, gardant Françoise⁹² alternativement dans l'un ou l'autre de ces deux lieux, quand mes enfants Jean-Louis et Madeleine avaient besoin de liberté pour leurs études, et plus tard pour leur profession et aussi lorsqu'il a été utile d'alimenter les Parisiens qui mouraient de faim, avec les produits agricoles de nos campagnes. J'ai un peu ravitaillé une douzaine de nos parents ou amis et ai dû mener une existence de fermière, cultivant des terres, les nôtres, et des sillons loués dans le voisinage, élevant des animaux (cochons, lapins, volailles) et cela m'a beaucoup occupée et intéressée. Si ce n'avait pas été les angoisses de toutes sortes dues à la guerre, j'aurais trouvé passionnantes ces expériences : appliquer son intelligence et ses forces à faire feu de tout bois, inventer des expédients pour parer au plus nécessaire.

Il a fallu tout inventer avec les moyens du bord, fabriquer des chandelles, du savon ou des détersifs, des remèdes à mesure que les pharmacies se vidaient, accueillir et protéger dans la mesure du possible des gens qui devaient fuir ou se protéger.

L'entraide, le rapprochement des classes, bourgeoisie, paysannerie, monde ouvrier, a fait de grands progrès : c'est le seul bienfait de cette guerre.

Jeanne Smith avait regagné Paris pour essayer de protéger l'appartement et les biens de ses amis juifs qui avaient fui au Brésil et avaient mis leur appartement parisien à son nom. Elle a exécuté cette mission avec fidélité et a dû renoncer à sortir dans la rue pendant quatre ans pour vivre cloîtrée et se mettre à l'abri des rafles possibles. Tout la destinait aux yeux des Allemands : son nom anglais, son manque de carte légale d'identité. Née pendant la guerre de 1870 dans une campagne isolée, et en secret car il s'agissait d'une naissance illégitime, elle avait toujours été gênée pendant sa vie active par ce manque de papiers officiels, se servant de sa carte d'infirmière et de la Croix-Rouge, je crois. De plus, elle protégeait des biens juifs, ce qui aurait suffi à la rendre suspecte.

⁹² Françoise Demassieux, fille de Jean-Louis Demassieux et Madeleine Dubois

Il faut ici rendre hommage à la concierge de l'immeuble qu'elle habitait : elle a su avec son intelligence et son dévouement empêcher toute perquisition de l'appartement en question, bourré d'objets d'art et de grande valeur et qui aurait pu être restitué absolument intacts, après la mort de Jeanne Smith.

Ce résultat remarquable est dû aussi au dévouement de ma cousine Hélène Gilbert⁹³, fille de tante Adeline Gary. Elle gagnait alors sa vie en rendant des services à ses amis de diverses façons, assurant le ravitaillement ou la garde de personnes âgées, etc. Elle s'était proposée courageusement pour cette tâche difficile : garder au secret une personne menacée et la ravitailler entièrement en somme, assurer tous les contacts avec le monde extérieur.

Elle a fait des queues interminables aux magasins et marchés encore approvisionnés, dans le froid et l'obscurité des années de guerre, tâche harassante qu'elle a menée jusqu'à la libération sans jamais faiblir. Elle a remis les clés aux locataires juifs sans qu'il y ait manqué un seul objet de l'inventaire.

J'ai retrouvé Jeanne Smith à Paris le surlendemain de mon retour, début 1944. Elle s'était cramponnée à la vie jusqu'à ce jour-là pour me revoir et me dire adieu. Elle repose au cimetière de Bagneux dans une tombe avec sa fidèle amie Suzanne Favreau, infirmière comme elle, avec laquelle elle avait passé toute sa vie comme deux sœurs. C'est mon fils Michel qui prend soin de cette sépulture. Elle aimait beaucoup cet aîné de mes fils et lui a laissé quelques petits souvenirs ; il est juste qu'il s'occupe de sa tombe.

⁹³ Hélène Gary est l'épouse de Paul Gilbert, Peintre, et fille d'Adèle Passy (épouse Gary)

Retour à Paris (1944)

Étant à Saint-Sornin⁹⁴, réfugiée, je savais déjà par une carte de Jean-Louis que lui et Madeleine avaient déménagé de la rue de Dantzig (XVème) pour une villa de Clamart, rue du Moulin de Pierre et c'est donc dans cette banlieue que je devais les rejoindre.

Je suis partie pour ce voyage un lundi, vers le 4 avril, dans une voiture à cochons jusqu'à Saintes, mais elle n'était pas sale heureusement. J'étais piètrement équipée de vêtements d'été, d'un grand édredon en duvet, de quelques chaussettes de laine, heureusement d'un peu de linge. Au départ de Saint-Sulpice, le maire nous avait distribué une petite somme d'argent pour l'imprévu mais je n'avais pas de bons de nourriture !

A Saintes, j'ai retrouvé Monsieur et Madame Salmon, les anciens bouchers de Saint-Sulpice qui m'ont fait héberger une nuit chez leurs parents, bouchers à Saintes. Là, j'ai eu de la viande, pas vue depuis des mois ! Le lendemain, départ du train direction Paris, mais je n'y ai abouti que le samedi suivant et jusque-là, quels incidents de parcours ! C'était un peu le jeu de l'oie !

A Limoges, grand arrêt, la gare avait été bombardée, il n'y avait plus un carreau aux verrières, les wagons en pagaille, bouleversés dans les voies. Du reste, les trains n'avaient plus de vitres. Il faisait un froid glacial et le courant d'air balayait le train d'un bout à l'autre. Dans mon compartiment, nous nous étions organisés au mieux, avions distribué les socquettes. Nous étions tête-bêche avec mon édredon étalé sur les genoux. Quelle bonne inspiration d'avoir traîné cet édredon, pas lourd, mais encombrant !

Je ne puis me rappeler comment je me suis débrouillée pour manger pendant cette semaine. C'était encore la pénurie. Sans doute au marché noir ? ou bien grâce à la charité des gens, je ne sais plus.

En arrivant, j'ai dû passer d'une gare à l'autre grâce aux petits transporteurs qui gagnaient quelque argent en traînant un petit chariot accroché à leur bicyclette, j'ai oublié aussi. J'étais rompue de fatigue et assez abrutie.

Et Clamart, autre imprévu ! Il y avait deux sorties et je ne l'avais pas remarqué. Jean-Louis m'attendait à celle de Clamart ? Par hasard, j'avais pris celle d'Issy-les-Moulineaux. Pas de Jean-Louis en vue. Quelle déception ! Il fallait encore marcher en cherchant sa rue. Heureusement, j'ai fini par découvrir mon erreur et par changer de porte. C'était enfin le Paradis succédant à l'Enfer ! J'ai trouvé Jean-Louis et Madeleine déjà bien installés avec les meubles cédés par le précédent locataire et l'apport d'un héritage d'un cousin décédé vers la fin de la guerre.

J'ai appris cela en arrivant et le don fait en notre faveur. Il est vrai que lui et sa femme étaient parmi ceux que j'avais un peu réussi à ravitailler pendant la guerre mais ils ne me l'avaient jamais dit. Il me remboursait d'ailleurs à mesure mes envois, quelquefois ou me renvoyait les emballages (toiles, papier, ficelles) si difficiles à se procurer alors, cela simplifiait mon travail.

Ces colis n'ont jamais été perdus, il me semble. Miracle, car les bombardements sévissaient et détruisaient du matériel roulant. Peu à peu, j'ai appris les derniers événements de la guerre, la Libération de Paris, les combats de rues qui ont encore fait des victimes ; les balles perdues frappaient un peu au hasard. On tirait dans les rues du haut des toits. Notre ancien notaire de famille a été tué à un angle de rue, par hasard aussi.

Pas de victimes dans notre famille, mais trois ou quatre journées difficiles avec un ravitaillement presque impossible. On se tenait un peu caché à l'abri des balles perdues.

L'enthousiasme de la Libération a été, paraît-il, un spectacle inoubliable. Les Allemands fuyaient, complètement désemparés et découragés avec des combats sporadiques et dispersés.

⁹⁴ Saint-Sornin est un village de Charentes, près d'Angoulême. Yvette Demassieux s'y est réfugiée pour fuir les combats de la poche de Royan. Pourquoi Saint-Sornin ?

Michel était à Paris et en circulant s'est aperçu que les communistes s'appliquaient surtout à récupérer des armes qu'ils destinaient sans doute à une révolution d'accord avec la Russie. C'est bien ce que Michel a cru discerner mais je pense qu'il n'a pas de preuve, quoique ce soit fort possible.

Puis les combats ont repris sur le front de l'Est et Michel est reparti dans ce secteur ; il a été occupé quelques temps à trier les FFI. Il s'agissait d'examiner chaque cas pour savoir s'il était indésirable dans l'armée ou de l'y incorporer s'il le désirait et avait des dons pour devenir un bon soldat. En ce cas on commençait à l'instruire.

Je suis retournée à Saint-Sulpice très vite, dès que la "*Poche de Royan*" a été récupérée (épisode de l'amiral Meyer⁹⁵). Et cette fois le voyage a été moins pénible que dans l'autre sens. Le village se réorganisait peu à peu avec le retour des exilés. J'ai visité les abris souterrains, Jaffe, bouleversés par les derniers bombardements de nos armées et qui sentaient encore les cadavres des soldats allemands, tués dedans. Monsieur Formon⁹⁶ (j'avais retrouvé les Formon chez eux, revenus d'exil eux-aussi) m'accompagnait.

Le village n'avait pas trop souffert, les habitants non plus. Quelques obus rares y avaient fait quelques dégâts. L'un, dans mon jardin, avait atteint un angle et démolit un pan de mur, tranché un arbre... Mais dans le grenier, un amas de 20 cm gisait sur tout le plancher : tuiles fracassées, mitraille, verres en miettes, papiers et livres en charpie. Les FFI avaient fouillé les papiers des malles pour chercher des titres ou des valeurs et tout était mélangé. Dans notre petite région, ils ont été très malhonnêtes et sans scrupules, ont volé tout ce qui pouvait l'être quand ils en avaient eu le temps... A La Lande, ils avaient même refoulé les propriétaires, les De Villelume, pour fouiller plus à l'aise. Ils ne se sont pas conduits partout aussi mal, heureusement.

Peu à peu, j'ai remis de l'ordre dans la maison. Avec l'aide d'une fillette que j'ai embauchée comme petite domestique, j'ai descendu du grenier des quantités de seaux pleins de détritus, après un triage rapide. Une grande partie de ma correspondance et des papiers étaient irrécupérables et j'ai dû brûler beaucoup de débris.

Il n'y avait pas eu beaucoup de vols de la part des occupants allemands. Ils avaient d'autres chats à fouetter dans les derniers temps... Quelques personnes indécates du village s'étaient servies et avaient emporté des matelas, de la verrerie. C'était un peu de la faute de tante Suzanne Clamageran qui n'avait pas voulu partir et s'était même gaussée de moi à mon départ, ne comprenant pas que ce n'était certes pas de ma propre volonté.

Je crois qu'elle avait déjà un peu perdu ses facultés intellectuelles vers la fin de la guerre car elle a perdu dès ce moment son jugement droit et son bon caractère et elle est devenue difficile à vivre, méfiante, et nous a donné de la peine dans les derniers temps de sa vie. Il ne faut pas s'étonner si une femme aussi âgée se trouvait

⁹⁵ Hubert Meyer (1899-1978). Sorti de l'École Navale en 1919, il fit une brillante carrière et en 1935, fut en poste au cabinet du ministre de la Marine. Au début de la guerre, il se trouvait à l'État-Major du Général inspecteur des forces en Afrique du Nord. En 1942, après l'invasion de la zone libre par les Allemands, il participa au sabordage de la flotte française à Toulon en coulant son contre-torpilleur Le Lynx. C'est lors du siège des Poches de Royan et de La Rochelle qu'il joua un rôle décisif : le 24 août 1944, sur ordre du commandant de la marine française à Bordeaux, il fut envoyé à Rochefort. Sa mission, sur l'ordre du général de Gaulle lui-même, était « d'inciter l'ennemi à s'abstenir de tout sévices et de toute destruction dans les poches ». Dans ce but, il mènera des négociations avec l'Amiral Schirlitz et obtiendra la reddition de La Rochelle, sans qu'il soit procédé aux destructions ordonnées par Hitler. Avec l'Amiral Michaelles, commandant la Poche de Royan-Pointe de Grave, il mena des pourparlers pour obtenir la grâce de Résistants condamnés à mort et après le bombardement du 5 janvier 1945, il fut envoyé par le colonel Adeline pour organiser les secours et l'évacuation des populations sinistrées. Ayant quitté la marine en 1954, il se retira dans la région de Royan, d'où était originaire son épouse Hélène, propriétaire du Château de Mons. En 1959, il se présenta aux élections municipales et devint maire de Royan. A ce titre il présida à la poursuite de la renaissance de la ville détruite en 1945 avec les travaux du Port, l'achèvement de l'église Notre-Dame, du Stade, du Palais des Congrès où il reçoit le Président de Gaulle le 13 juin 1963. Il se retira des affaires publiques en 1965. (Source [c-Royan](#))

⁹⁶ Monsieur Formon avait une propriété à Saint-Sornin, sur les bords de la Seudre où il cultivait sa collection d'Iris.

désaxée et dépaycée par les événements. Elle n'a pas été la seule de son âge qui en ait été perturbée.

Avis aux personnes qui prennent de l'âge : "surveillez bien vos réflexes. Il faut se méfier de sa propre déformation mentale. La volonté et l'attention soutenue peuvent peut-être retarder cette déformation". Je le demanderai à Mano⁹⁷ à la prochaine occasion.

Peu à peu, la vie normale a repris son cours. Dès que les contacts avec le Maroc ont pu reprendre, j'ai cherché à correspondre avec Jacques dont j'étais sans aucune nouvelle depuis que nous étions coupés du monde extérieur, c'est-à-dire depuis plusieurs années. J'ignorais la naissance de Denise et de Christine, les événements d'Algérie et j'étais sans nouvelles de tous nos parents d'Afrique du Nord. Aussitôt que possible, je suis partie pour le Maroc, rejoindre Jacques à Kourigba. Il avait occupé plusieurs postes entre temps, ce que j'ignorais aussi.

Tante Suzanne Paulian est aussi venue de Boufarik revoir sa fille Éliane et les deux nouvelles petites-filles. Nous y avons passé l'hiver tous les deux ensembles. Je promenais les enfants ; tante Suzanne aidait à la couture et au tricot. La guerre y avait aussi amené la pénurie pour les vêtements et il fallait y remédier.



_ 74 Saint Sulpice de Royan, Octobre 1947

De gauche à droite : Berthe Forgit, ?, Laurent Demassieux, Suzanne Trocquemé avec Christine Demassieux sur ses genoux, Sylvain Demassieux, Yvette Demassieux, Denise Demassieux

Vers l'été, j'ai regagné la France. Cet hiver-là⁹⁸, je n'ai rien vu du Maroc. On avait autre chose à faire que de se promener pour son plaisir personnel.

⁹⁷ Emmanuel Marinopoulos, (dit Mano) était le mari de Suzanne Astier, fille de Madeleine Paulian, la fille aînée de Jules Paulian. Mano était médecin psychiatre

⁹⁸ Probablement Hiver 1945-1946

La famille de Sèze

J'ai oublié de dire que Madame de Sèze, qui habitait à la Palud, près de la côte, s'était chargée de ma tante Suzanne Clamageran pendant mon absence. Cela m'a rendu grand service. Où l'aurais-je placée ? car tante Suzanne était devenue difficile de caractère et difficile à satisfaire. Mais notre chère amie Madame de Sèze comprenait tout et savait comment agir pour qu'on soit heureux chez elle. Je lui en suis restée infiniment reconnaissante et sa fille Françoise le sait. J'aurai d'autres occasions de parler d'elle et de sa bonté infinie.

J'avais fait sa connaissance peu après la guerre. Elle était venue aider ma voisine et locataire, Madame Ellie car celle-ci avait ramené de son exil un mari très vieilli et fatigué et elle avait besoin d'aide pour le soigner. Elle avait prié son amie Madame de Sèze, de venir pour cela et j'avais appris à connaître cette dame que j'admirais beaucoup.

Après la mort rapide du pauvre Monsieur Ellie, j'ai pensé à Madame de Sèze pour m'aider aussi. C'était un autre service que je lui demandais : rafistoler ma garde-robe qui ne tenait plus debout. Tous les rideaux et couvertures servaient, mais aussi quelques envois d'Amérique, des robes, etc.

Nous recevions souvent des colis variés (graines, vêtements) de qualité très médiocre le plus souvent, mais cependant très utiles et reçus avec reconnaissance. Une correspondance amicale en résultait. J'ai conservé quelques temps des relations épistolaires ; j'ai envoyé des cartes postales illustrées, des détails sur notre vie française, sur notre région, mais tout a une fin et je ne connais même plus le nom des gentilles dames qui m'écrivaient.

Madame de Sèze s'installait dans la grande chambre encombrée de meubles à tante Berthe, avec ma machine à coudre et travaillait avec acharnement. La porte restait ouverte sur la cour et elle regardait les enfants y jouer : Françoise (Toutoune) , Jean-Michel Ressaie⁹⁹ ? et les petits camarades Ellie. Et elle m'a dit souvent que Françoise avait le don de ramener la paix quand surgissaient des disputes. Elle avait le sens de la justice et savait trouver des solutions équitables. Quand mon amie a eu fini de mettre en ordre nos vêtements (les miens et ceux de Tante Suzanne Clamageran), elle nous a quittées pour retrouver sa petite maison de La Palud, voisine du domaine des Nappée, ses grands amis. Le domaine Nappée appartient toujours à la famille Nappée qui en louent le terrain pour un camping qu'ils gèrent tout l'été. Henri Nappée y habite toute l'année avec sa femme Madeleine. Ellie est venue me voir ce mois de février. Elle m'a donné des nouvelles de ses frères et sœurs que j'avais beaucoup perdus de vue ces dernières années.

Je retourne à Madame de Sèze qui était la femme d'un descendant du frère de l'avocat qui a plaidé au procès de Louis XVI et n'a pas réussi à sauver sa tête. Madame de Sèze possédait une très belle bague de sa famille Françoise de Sèze ; l'a-t-elle encore ?

Madame de Sèze a dû vendre les deux petites maisons qu'elle avait reconstruites à La Palud avec les dommages de guerre pour acheter son domaine du Périgord "*La Chanterelle*". Je l'ai bien connue car y ayant fait plusieurs séjours, invitée par mon amie.

Françoise de Sèze avait repris du service comme infirmière à Limoges mais Madame de Sèze habitait La Chanterelle, en compagnie d'un grand ami dont Françoise avait fait la connaissance dans un sanatorium. Ce monsieur était un compagnon et une aide précieuse pour son hôtesse qui était déjà âgée et ne pouvait rester seule dans une quasi-solide. Il faisait toutes les courses au village voisin, cultivait le potager (les terres étaient louées à d'autres), soignait au besoin Madame de Sèze car il avait des connaissances acquises par son séjour à l'hôpital. Il était précieux pour tout.

C'était un arrangement idéal car lui avait l'obligation absolue de vivre une vie saine en pleine campagne, sans métier strict et obligatoire ; Françoise de Sèze avait admirablement combiné cet arrangement qui convenait

⁹⁹ Jean Michel Ressaie était le fils aîné de la famille Ressaie, qui avaient été les voisins de palier de Jean-Louis Demassieux, rue de Dantzig.

à tous. Monsieur Gratien était en plus un amateur de bonne musique et utilisait la radio pour donner de beaux concerts à la maisonnée. Il vit actuellement dans le voisinage de Françoise à Biarritz où elle s'est retirée aussitôt après la fin de sa carrière dans cette même ville. Elle m'en a donné de bonnes nouvelles à sa dernière visite l'autre jour.

Françoise a cédé à ses cousins de Sèze La Chanterelle ; elle ne le regrette pas du tout et peut y retourner quand elle veut ; elle s'entend bien avec ses cousins et est déchargée du soin de gérer une grande exploitation. Elle vit tranquillement sa retraite et la fin d'une vie bien remplie.

Sa mère est morte il y a plusieurs années, ayant aussi vécu une vieillesse paisible et utile dans sa belle maison dont j'ai plusieurs photos. J'aimais beaucoup y aller. Il y avait un petit chien, très laid mais très gentil qui m'accompagnait dans mes promenades, Madame de Sèze ne pouvant guère marcher. Il était fou de joie en ces occasions et me sautait au nez dès que je prenais la grande canne des sorties ; nous traversions le petit bois où il y avait des châtaigniers jusqu'à l'endroit où commençaient les vignes, mais quelquefois nous prenions la grande route pour aller plus loin, quelquefois jusqu'au village où Monsieur Gratien tenait l'harmonium. Il rendait des services à l'Église, etc. mais lui s'y rendait en voiture. Madame de Sèze soignait sa maison, faisait une très bonne cuisine, simple et saine. Nous avions les fruits et les légumes du jardin, des monceaux de fraises du potager. Rien ne manquait mais surtout l'amitié entre nous trois, et le petit chien.

Alain Kissel et sa femme Catherine m'y ont accompagnée une fois dans leur petite voiture. Ils terminaient alors leurs études à Bordeaux ; ils habitaient une impasse dans la banlieue, près des Facultés. J'y suis restée quelques jours chez eux, dans une petite chambre annexée à leur minuscule appartement. Leur fille Eléonore n'était pas encore née. Madame de Sèze ne pouvait pas utiliser l'abondance de ses fruits, car même les hôpitaux de la région refusaient de se déranger pour les ramasser et elle ne le pouvait pas. Nous sommes revenus chargés de victuailles qui ont été distribuées au retour aux habitants de l'impasse. On se partageait volontiers, dans cet endroit isolé où régnait la bonne entente, les biens providentiels qui arrivaient ainsi quelquefois.

Les services étaient réciproques.

Notre amie de La Chanterelle a été heureuse elle-aussi de voir que ses fruits n'avaient pas été perdus. Mais après elle... ?

Les Cheyron

Peut-être reverrai-je Christiane Cheyron, la fille d'une amie de Soulac et pourrons nous parler du pays où elle a vécu si souvent à l'ambassade de Pékin car elle parle très bien la langue qu'elle avait apprise en France. Elle travaille maintenant pour le Ministère des Affaires Étrangères et s'occupe des relations avec ceux qui viennent de Chine en France, mais je ne suis pas au courant avec précision de ses occupations. Je vais écrire à Madame Cheyron et m'informer de sa fille.

Madame Cheyron s'occupe de la tombe de Madeleine R.¹⁰⁰ à Soulac, car la tombe de son mari touche la tombe de Madeleine. J'y suis allée avec elle et lui ai exprimé ma gratitude pour les soins qu'elle en prenait.

Il m'est difficile actuellement de revoir Soulac, que j'ai beaucoup aimé et je me rappelle mes séjours auprès de ma cousine comme un temps heureux, malgré le chagrin de la voir malade et près de sa mort.

Nous évoquions le passé, nos souvenirs communs et lorsqu'elle se reposait, je faisais de longues promenades le long de l'interminable plage qui commence celle des Landes jusqu'à l'Espagne. Je rencontrais Madame Christiane Cheyron et leurs amis. Monsieur Cheyron vivait encore.

Avant son mariage, elle avait été la "Cause", la secrétaire du pasteur Durrleman, et habité comme nous rue Perronnet, mais je ne la connaissais pas alors. Les enfants Durrleman étaient externes au Lycée Pasteur comme les miens.

Huguette Barreau

C'est une Française, née au Canada et depuis cinquante ans mon amie, dont j'ai fait la connaissance par mes cousins Kissel de Bordeaux, cousins par grand-maman Trocquemé Roberty.

Cette famille (Roberty) avait quitté l'Italie vers le IX^{ème} siècle avec le nom de Roberti dont l'orthographe a été changée plus tard pour s'installer en Suisse à la Chaud de Fonds.

De là, un fils¹⁰¹ était venu vivre à Bordeaux, où il exerçait le métier d'ébéniste. Nous possédons encore à Saint-Sulpice de petits meubles qu'il a exécutés et très jolis.

Suzanne Roberty, sa fille, avait épousé mon grand-père Trocquemé, pasteur établi plus tard à Saint-Sulpice.

Huguette Barreau avait quitté le Canada à dix-sept ans pour habiter la France ; elle était un peu opprimée par sa grand-mère, chargée par le père d'élever les dix enfants de la famille. Elle était orpheline de mère.

Huguette était avide de plus d'indépendance. Elle préparait une licence à l'Université de Caen, quand la guerre de 39 a éclaté. Elle a fui sur Bordeaux pour trouver un refuge plus sûr et par l'entremise du pasteur, a trouvé un abri chez les Kissel. Elle s'est admirablement débrouillée et tirée d'affaire, avec son instruction, ses capacités, son courage, d'abord en donnant des leçons et plus tard dans une grande maison d'exportation de produits chimiques où elle a fait toute sa carrière et monté les échelons qui lui ont donné une retraite confortable.

Je l'ai fréquentée à Bordeaux chez les Kissel et reçue souvent à Saint-Sulpice avec notre cousin, Madeleine de Robert, fille de Céline de Robert, née Kissel.

¹⁰⁰ Madeleine Roberty (1883-1969), petite-fille de Jules Roberty, lui-même frère de Suzanne Roberty la grand-mère d'Yvette Passy

¹⁰¹ Il s'agit de Victor Louis Roberty (1798-1883) né à Moudon en Suisse, et qui a émigré à Bordeaux où il exerçait comme ébéniste.

Nous nous entendions très bien et c'est une fidèle amie...

Elle vient de nous rendre un grand service.

Avec sa retraite, elle avait pu acquérir un tiers de petit château près de Bergerac, domaine qu'elle a agrandi et amélioré ensuite pour lui donner un confort jusque-là inexistant. C'est là qu'elle a vécu quelques années avec Madeleine de Robert et sa cousine Nelly quand après quelques années de collaboration à Bordeaux et à Versailles, elles ont quitté la ville pour s'établir en Dordogne. Elle y vit maintenant seule l'été et vit l'hiver à Bergerac car Madeleine est morte et Nelly est pensionnaire à La Force. (La Force est une œuvre importante, avec dix-huit pavillons pour vieillards retraités, incurables... Cette œuvre charitable, fondée il y a près de cent cinquante ans, jouit d'une réputation et d'un prestige connu même à l'étranger.)

L'an dernier, quand mon petit-fils Pascal est rentré de Tahiti avec sa femme et ses deux enfants, il n'avait pas trouvé un endroit pour habiter avec sa famille en exerçant son métier de dentiste. Il ne désirait pas se fixer dans une grande ville comme à Paris autrefois avant le séjour à Tahiti. Il voulait un jardin assez grand et sa femme aussi.

C'est alors qu'Huguette a trouvé une solution providentielle. Elle a mis Pascal en rapport avec son propre dentiste et ils se sont mis d'accord très facilement pour une forme d'association qui les arrangeait tous les deux, ce monsieur cherchant lui-même déjà un arrangement de ce type et ils ont grande sympathie l'un pour l'autre. Pour le moment, Pascal est logé à cinq kilomètres de la ville, dans un village, dans les dépendances, très bien aménagées, d'un petit château et la famille s'y plaît beaucoup.

J'espère revoir Huguette prochainement dès qu'elle pourra disposer d'un peu de temps pour venir. Elle est libre d'obligations depuis que les trois amies ne sont plus ensemble.

Après Guerre. Les Kissel. Conclusion.

Je reprends le récit de l'après-guerre à Saint-Sulpice. Je n'y restais pas toujours, visitant mes enfants à Clamart, au Maroc, en Algérie, mais j'y étais toujours en été où la maison était pleine en général : l'un ou l'autre de mes enfants, les sept garçons Kissel et leur mère.

Paul-Louis Kissel était revenu d'Indochine après avoir traversé sans malheur les débuts de la Guerre avec le Japon ; il était rentré dans des conditions difficiles. Il occupait l'appartement de sa belle-mère à Paris, très petit, avec une bande de gamins indisciplinés et un peu sauvages et c'était une vie impossible pour tous, les chambres étaient en révolution. Quand il est parti pour l'Amérique avec une mission (nous avons pensé qu'il était chargé d'une mission secrète car il y a été assassiné dans des conditions bizarres et son assassinat est resté un mystère et un secret pour les membres de notre famille), je me suis senti obligée de porter secours à sa veuve et à ses enfants.

Paul-Louis était mon filleul et je m'étais déjà beaucoup occupé de lui au temps de sa jeunesse où, orphelin de père, il avait eu beaucoup de difficulté à faire son chemin malgré une grande persévérance. Il avait réussi à se faire une bonne situation dans le domaine agricole de l'administration coloniale mais le malheur était arrivé ! Alors, j'ai pris pour le premier hiver, deux des garçons à Saint-Sulpice. Il me les avait amenés en partant. Dans la suite, les enfants sont venus chez moi tous les étés jusqu'à ce que leur mère achète une petite maison qu'elle a encore et où elle vient en vacances.

François et Alain (9 et 7 ans) ont suivi l'école communale tout l'hiver et donné beaucoup de satisfaction. Ils étaient sages et dociles dans l'ensemble car cette vie en liberté et avec de l'espace pour se détendre leur convenait parfaitement et ils étaient très heureux, si heureux que certains Kissel ont voulu posséder un bien à Saint-Sulpice pour leurs vacances et celle de leurs enfants et qu'ils ont réussi à acheter et réparer leurs maisons avec d'anciennes écuries ou autres dépendances. Ils y reviennent toujours et la famille possède ici et là pas mal de terrains qui lui appartiennent car d'autres parents y ont aussi acquis des jardins et des bâtiments.



_ 75 Yvette Demassieux avec François et Alain Kissel, Jacques et Eliane Demassieux et leurs enfants Laurent, Sylvain, Denise et Christine, Suzanne Trocquemé et Berthe Forgit

Il y a donc à Saint-Sulpice un curieux retour à l'endroit où ont vécu longtemps nos grands-parents.

D'autres cousins germains, les Trocquemé, viennent aussi nous visiter, les fils d'oncle Marc ; mais Samuel Trocquemé, un autre cousin, n'arrive pas lui à venir de Savoie quoiqu'il soit aussi à la retraite. Sa santé n'est plus très bonne et lui et sa femme ont la charge de la mère très âgée. Il y a longtemps que nous ne l'avons vu.

Michel vit à Paris avec Monique, sa femme. Jean-Louis et Madeleine en Arc-en-Barrois dans une belle maison et un domaine de cinq hectares. Ils y reçoivent leurs enfants de Toulon (Françoise et les siens) et souvent

des amis à eux et aussi ma cousine Suzy Henches, en retraite de professeur, qui vit en général à Paris. Jacques est mon voisin avec sa femme Éliane. Leurs cinq enfants sont dispersés. Sylvain au Canada avec sa femme et son fils de neuf ans ; Laurent à Nancy : il a trois enfants dispersés aussi. Denise à Rochefort avec son mari, médecin, et cinq enfants (mais les trois aînés suivent actuellement leurs études à Poitiers), Christine à Royan comme orthophoniste ; Véronique à Paris, informaticienne au Ministère des Affaires Étrangères. Grand-papa et grand-maman Trocquemé ont une belle descendance.

J'achève ma longue vie (97 ans) sans angoisse au point de vue de la bonne conduite de ma descendance car il me semble que, dans l'ensemble, elle est honorable et digne. C'est une satisfaction à l'approche de la mort et je leur souhaite de continuer sur cette lancée.

Fin



_ 76 Une grande partie de la descendance d'Yvette Demassieux, réunie à l'occasion des noces d'or de Jacques et Éliane Demassieux - août 1986



_ 77 Yvette Demassieux, 15 août 1989

Recueil de poésies et histoires en prose

Yvette Demassieux

1988



_ 78 Yvette Demassieux, dessin de Jacques Cammas vers 1990

Lettre d'une petite fille à sa camarade : Colette à Josiane.

Ma chère Josiane.

J'ai bien de la chance d'être venu à Royan cette année parce qu'il y a justement plusieurs stars qui sont très chics, et le grand casino est ouvert tous les jours. Maman y va et quelquefois elle nous y emmène, mais pas souvent parce que Odette est encore trop petite.

Nous, on nous emmène à la plage avec la nurse anglaise : elle est insupportable, elle ne nous laisse rien faire que de nous asseoir sous la tente à regarder des magazines qui sont américains, et je n'y comprends rien. Odette, ça l'amuse parce qu'on lui donne des ciseaux à bouts ronds et qu'elle découpe les images. Mais moi, j'aimerais mieux jouer avec les autres grandes filles qui font du tennis où vont faire des excursions ou bien vont regarder les avions qui atterrissent aux environs. Il y a un jeune aviateur qui est très chic et il nous a regardées et nous a salué avec la main en descendant de l'avion. Je me demande s'il viendra souvent.

Quelquefois, mes parents nous emmènent en auto faire des visites à d'autres familles du côté de Pontillac. On nous met nos belles robes et maman se fait une beauté : avant de quitter Paris elle s'est fait faire une indéfrisable et elle a passé une éternité chez les spécialistes pour la peau et les ongles. Papa trouve que ça coûte cher, mais il est fier d'elle !

On m'a donc mis ma grande capeline à fleurs, des gants de peau et tout le tremblement ! Et on m'a recommandé de « me bien tenir » : cela veut dire ne pas dire de gros mots, de répondre « oui », « non » très poliment et de ne pas rire en aparté comme je le fais quelquefois quand les gens sont trop drôles. Le plus amusant, c'est quand il y a un chien, le plus souvent, un tout petit caniche ; et l'autre jour, il lève la patte contre un fauteuil de jardin et la maîtresse du chien ne sait pas comment le cacher et elle devient toute rouge et confuse et renverse son thé par terre et un peu sur sa jupe, et je ne peux m'empêcher de rigoler, tu comprends ? Zut ! Voilà un gros mot que le professeur de littérature n'aime pas ! Mais ce n'est qu'une lettre et tu me comprends ? Les visites durent longtemps et je m'y ennuie beaucoup. Les grandes personnes sont si bavardes, et ont un tas d'histoires à raconter.

Les dimanches, c'est encore plus ennuyeux parce qu'on nous habille en « chic » et il ne faut pas se salir. Toi, au moins, tu as ta gouvernante allemande et elle comprend mieux les sports et les vrais amusements. Tu as de la chance. Peut-être que l'an prochain on m'enverra en Allemagne, j'aimerais bien cela. Bien sûr, on travaille, mais les horaires sont mieux combinés pour qu'on puisse se promener, faire du ski en montagne et tout ça.

Cet hiver, nous irons en Suisse pour faire du ski, j'en ai déjà fait et ça marche pas mal. Il paraît que je suis doué et toi ?

Nous nous verrons cet hiver au cours de danse, en plus du cours Dieterlen¹⁰². J'ai des amis qui vont au lycée et ça me plairait davantage. Là, au moins, il y a des garçons avec qui parler de sport ou de littérature. Avec les filles, c'est toujours la même chose, tu ne trouves pas ? Je vais te quitter pour ce soir, il y a du monde à dîner et la Miss m'attend pour me recoiffer et m'habiller. Peut-être que demain j'aurai quelque chose de drôle à te raconter.

Voilà, je te raconte. Il y avait hier deux maîtres d'hôtel pour servir parce que nous changeons de valet et il fallait que le vieux, l'ancien, apprenne au nouveau. L'ancien est petit et gros et le nouveau très grand. Et nous les avons baptisés Sancho Pança et Don Quichotte et nous avons ri tout le temps en cachette parce qu'ils étaient intimidés et si drôles. Ma tante avait mis ses gants dans son verre pour montrer qu'elle ne voulait pas boire et Don Quichotte n'a pas compris et est resté debout derrière sa chaise en attendant qu'elle les enlève pour lui servir leur vin et il ne savait comment s'en tirer.

Ce matin, il s'est encore trompé en remontant les chaussures cirées. Il s'est trompé de porte et a laissé

¹⁰² Cours Dieterlen Lamartine 52, av. Victor-Hugo, 16, rue Marguerite (17e), 2, rue Cardinet (17e).

les grands souliers de grand-papa devant la nôtre et les petits souliers d'Odette devant celle de grand-papa. Il a dû penser que c'était une farce de nous deux, mais il n'a rien dit. Peut-être qu'il a compris et s'est entendu avec les domestiques. Peut-être que Don Quichotte sera gentil comme l'ancien qui nous donnait un tiers de billes de chocolat avec le pain du goûter alors que maman nous en donne un quart. Elle dit qu'il nous faut dresser pour ne pas être gourmande. Je trouve ça injuste parce que les grandes personnes se permettent de manger des bonbons tout le temps et nous, on n'y a pas droit. Je te quitte ce soir, toi racontes-moi tes vacances.

Je t'embrasse

Josiane

Yvette Demassieux.

LES POMMES

J'ai des pommes à vendre
Des rouges et des blanches
J'en ai tant dans mon grenier
Qu'elles descendent dans l'escalier

J'ai des poires à vendre
Qui ne sont pas tendres
Elles ne mûriront jamais
Alors fichez-moi la paix

J'ai des fraises à vendre
Qui sont de Montendre
C'est un bien joli hameau
Mais on ne l'atteint qu'à chameau

J'ai des cerises à vendre
Les oiseaux m'en ont laissé
J'en ai rempli trois paniers
Alors il y en a assez

J'ai à vendre des oranges
Qui sont pour les petits anges
De ceux-ci vous n'êtes pas
Alors vous n'en aurez pas

Mais j'ai aussi des bananes
Qui sont pour les petits ânes
Et ces fruits vous méritez
Alors enfants approchez

Variante :
Mais j'ai aussi des bananes
Qui sont pour les petits ânes
Ces fruits sont très bien pour vous
Alors mes enfants approchez-vous.

Yvette Demassieux, Noël 1988

LE SAULE

Enfants, hâtez-vous de regarder
Tant que la nature est vivante
Jouissez-en vite
Car la nature est menacée

Il est un arbre solitaire,
Un grand saule d'argent.
Un ruisseau court à ses pieds,
Il ne craint pas de manquer d'eau.
Il médite dans le silence, personne ne l'a dérangé.
Mais une aile bleue l'a rayé,
Celle d'un martin-pêcheur en vadrouiller qui l'a effleuré.
L'arbre a frémi sous cette caresse
Et son émoi se communique au petit monde des eaux.
Le vent qui dormait sous les grands rochers,
S'éveille à l'instant.
Il sent l'attrait du voyage et sort de son logis protégé.
Il s'élance vers le grand large.
En balayant la plaine, il effeuille les pâquerettes,
Bouscule les boutons d'or et redresse les fougères.
Puis il aborde la rive,
Ébouriffe les roseaux, froisse l'onde en vaguelettes
Et, en courant, il se pare d'une écharpe d'arc en ciel.
Une grenouille, petite, qui rêvait sur un caillou,
Pique la tête et disparaît.
Une libellule errante et hésitante
Touche l'eau et remonte, reprenant son vol hésitant.
Alors le grand vent se lance à l'assaut
Du vieux saule d'argent qui s'était endormi.
Celui-ci pare l'attaque en frémissant,
Il retrousse ses jeunes feuilles et secoue ses petits grelots.
Le vent s'arrête un instant, il est fatigué de courir,
Son logis douillet l'attend.
Il se glisse sous les grosses pierres et se recouche pour dormir.
Et le grand saule solitaire reprend son immobilité,
Il accueille le silence un instant troublé,
Et reprend sa méditation.

Yvette Demassieux

LA TEMPETE

Nous méditons devant l'âtre
Les pieds au chaud sur les chenêts.
La pièce est chaude et confortable
Derrière les rideaux tirés.
Les flammes dansent dans le foyer.
Un son lointain qui se rapproche
Attire notre attention.
L'orage sera bientôt sur nous.
Le vent secoue les fenêtres,
Bouscule les tulles sur le toit
Sur les vitres, la pluie ruisselle,
La grêle cingle les carreaux.
Le feu commence à sauter,
Il menace de s'éteindre
Et de nous laisser dans l'obscurité.
Nous entendons tomber les gouttes
Sur le plancher du grenier,
Demain, il faudra éponger.
Seigneur, protège nos vignes et nos vergers.

Nous allons à la fenêtre,
Et soulevons le lourd rideau.
Dehors, le vent balaie la plaine,
En courbant les peupliers.
Il court vers la forêt de chênes
Fouette les troncs ruisselants.
Nous entendons craquer les branches,
Qui sèment de menus rameaux.
Le vent soulève les feuilles
Et les emporte en tourbillons vers l'horizon.
Seigneur, protège nos chênes, les chênes de nos aïeux.

Mais à la fureur de la terre
Répond la fureur des cieux.
Les éclairs rayent la nue,
En zigzaguant.
De brusques lueurs illuminent et s'éteignent
Le choc du tonnerre nous fait sursauter.
Dieu, que cesse ce déluge et l'ouragan.

Et soudain, tout se tait et s'éteint,
L'orage fuit dans le lointain.
Nous laissons le rideau retomber.
Nous évoquons le soleil,
Qui brûle les immenses déserts.
Sa chaleur calcine les dunes
Et tout le sable amoncelé.
Nous pensons aux profonds abîmes,
Où la mort guette le marin,
Aux sombres prisons souterraines
Où agonise un torturé,
Aux mains cruelles du geôlier,
A la sale besogne du bourreau
Richement payé par un prince
Qui se dit civilisé.

Les tempêtes humaines
Qui ravagent les continents,
Y a-t-il être suprême
Qui pourra les apaiser ?

Yvette Demassieux (1988)

LE PELERIN

Nous évoquons le soleil qui brûle les immenses déserts
Il écrase de sa force cette terre calcinée
Et tout ce sable accumulé.
Mais une ombre a taché le sable,

Celle d'un voyageur solitaire
Que le désert retient prisonnier.
Cet homme erre sans trêve et par moment désespère.
Il a fait ce pèlerinage pour honorer le vrai Dieu.
Mais le retour est long, si long.
Le sable brûle, la dune où plus un être n'est vivant.
Et ce pèlerin le sait.

Mais le Grand Dieu est vivant et miséricordieux.

Par moment, il se jette à terre et, prosterné dans la poussière
Il implore le Dieu Puissant
Et Clément.

Seigneur, regardez cet homme, cet humble croyant.

Mais Allah n'a pas répondu.
Alors il se relève et reprend sa marche errante.

Seigneur, protégez cet homme en danger.

Il suit la mince ligne d'ombre qui borde les hautes dunes.
Le cuir de ses sandales pèse sur le sable mouvant.
De la main, il abrite ses yeux.
Il avance courbé, butant sur les rares cailloux.
Il progresse lentement

Seigneur, protégez cet homme, cet homme qui va périr

Un mirage surgit.
Il tend ses bras vers un frais ruisseau,
Qui peut-être le sauvera.
Mais le miracle s'efface et le laisse suffocant.
Interminable est la longue route qui mène au Royaume Éternel.
Mais cet homme croit encore.
Qu'Allah protège cet homme torturé.
Mais sa souffrance le consume, il chancelle et tombe à genoux.
Son courage l'abandonne, il va renoncer.
Là-haut, un grand aigle plane, lent et majestueux.
Il marche, il marche toujours, il va marcher tout le jour.
Ce soir, le soleil descendra,
Nu tête sous les étoiles il pourra respirer.
Mais tiendra-t-il jusqu'au soir ?

Seigneur, protège cet homme qui espère
O Seigneur, prend pitié.

Il s'abat au sol et dit adieu à la vie.
Et le sable qui le recouvre enterre un homme mort.

Seigneur, ouvrez les portes du Paradis
Et recevez cet homme vivant,
Dans votre Ciel.

Yvette Demassieux (1989)

CADET ROUSSEL

Cadet Roussel a trois amis,
L'un vit à Caen, l'autre à Paris !
Mais il n'a pas pris leur adresse
Alors il faut qu'il les délaisse...

Cadet Roussel a trois cousins
Mais ils ne sont pas très malins !
Alors il ne sait pas lui-même
S'il les déteste ou s'il les aime...

Cadet Roussel a trois enfants,
Mais ce ne sont que des garçons !
Il aurait préféré des filles
Qui sont plus sages et gentilles....

Cadet Roussel a trois coursiers
Qui attendent leur cavalier !
Il fait monter ses domestiques
Et retourne fumer sa pipe...

Cadet Roussel a trois bateaux,
C'est pour le promener sur l'eau
Mais il ne quitte point la rive
De peur que mal ne lui arrive...

Cadet Roussel a trois autos,
Pour le conduire à son boulot !
Mais il craint fort la mécanique
Qui lui donne la colique...

Cadet Roussel veut être pieux
Pour complaire à ses aïeux !
Mais il ne va pas à confesse,
Et préfère le sport à la messe....

Cadet Roussel ne vieillit pas
Mais il ne s'en tourmente pas !
Alors imitons son système,
Nous ne vieillirons pas nous-même...

Cadet Roussel ne mourra pas
Car il ne le voudrait pas !
Ah mes amis, il faut en rire
Car il pourrait arriver pire...

Cadet Roussel ne mourra pas
Car avant de sauter le pas
Il compte vivre en sybarite
Dans la maison qu'il habite

Ah ! mes enfants quelle histoire
Une histoire à dormir debout !
Ou une chansonnette à boire
Pour contribuer à ma gloire...

Yvette Demassieux Noël 1988

LE COCHON

Il y a un petit cochon qui habite chez grand-maman.
Il dort dans sa petite maison.
Il ne faut pas le laisser sortir parce que le jardin est trop grand,
Il pourrait se perdre dedans.
Il a une queue en tire-bouchon, des oreilles qui lui cachent les yeux.
Et Il grogne de mieux en mieux.
Grand-maman le trouve joli et moi aussi.
Mais il n'a pas encore de nom, il n'est pas du tout baptisé.
Le baptême, c'est Monsieur le Curé.
Et le baptême c'est sacré,
On baptise les petits enfants
On ne baptise pas les cochons.
J'ai vu un baptême autrefois, dans une grande église dorée.
Alors, moi, je l'ai appelé Monsieur Totor,
Ou Monsieur le Tochon.
Il connaît déjà bien son nom et arrive quand je l'appelle.
C'est pas le chien de Jean de Nivelle qui n'était pas obéissant.
Frédéric va lui porter une soupe pour son diner.
Il avale tout ce qu'on lui donne,
Il n'est pas du tout difficile comme les enfants gâtés.
Si tu veux que je te le donne, tu pourrais me le demander,
Mais il ne veut pas me quitter,
Alors, je crois que je vais le garder.

D'après les mots de Françoise D., 5 ans en 1944

Françoise compose des poésies, mais toujours sans s'en douter.
C'est comme le Bourgeois Gentilhomme que Molière nous a conté,
Et quelquefois, je le fais aussi,
Pas encore très réussi !
Je t'envoie quand même ce poème, si mal assis
Peut-être voudras-tu toi-même
Me dire Merci.

Yvette Demassieux Noël 1988

LE MOULIN

Mon moulin tourne sur sa butte,
Tourne, tourne à tous les vents.
C'est une continuelle lutte
Pour satisfaire les clients.

Tourne, tourne mon moulin

Aussitôt le soleil levé,
J'ai habillé les grandes ailes ;
La toile de lin est solide,
Elle a duré bien des ans

Tourne, tourne mon moulin

Je tiens le moulin de mon père,
Qui l'a hérité su sien.
Mon fils le fera tourner après moi,
Le moulin de mes aïeux.

Tourne, tourne mon moulin

Le soleil colore la plaine,
Car voici venir le printemps.
Les hirondelles sont arrivées,
Et s'activent autour de leur nid.
Bientôt les petits naitront,
Et ce sera le grand tournis.
Tournez, tournez les hirondelles
Pour satisfaire vos petits.
Le soleil va dorer les blés,
Bientôt, ce sera la moisson.
Les hommes vont aiguïser leurs faux,
Et préparer les lourds chariots.

Tourne, tourne mon moulin

Roulez, roulez, les charrettes
Dans les fermes disséminées,
On ramasse les herbes entassées.
Quand la machine aura passé,
Avec tout son branle-bas,
Ce sera le tour des ânonns,
Et leur travail va commencer.

Tourne, tourne mon moulin

Les gros sacs bien boumés
Seront chargés sur les dos fatigués,
Petits ânes, patientez,
Le sac d'avoine vous récompensera.

Tourne, tourne mon moulin

Maintenant la montée commence,
Les enfants courent avec des cris.
Les grands sont déjà à l'école,
Mais les petits monteront.

Tourne, tourne mon moulin

Ils gambadent autour des ânes
Et les bousculent avec des jurons.
Seigneur, quel gâchis !
Mais le meunier qui les guette
A travers le fenestron,
S'amuse de leur agitation,
Lui aussi a été enfant.

Tourne, tourne mon moulin

Le turbin est maintenant son lot
Il pare les grandes ailes
Et le moulin se met à tourner.
Il va tourner tout le jour,
Tant que le vent soufflera.
Au soir, il se reposera.
Les enfants s'agiteront
Dans de joyeuses farandoles,
Ils tourneront autour du moulin,
Et chanteront les anciens refrains.

Tournez, tournez, joyeux enfants,

Tant que la vie vous sourira.
Le meunier qui les entend chanter
Va s'accouder au fenestron,
Et les regarde, en fumant sa pipe
Puis, satisfait de la tâche accomplie
Et de la journée finie,
Il rit aussi.

Yvette Demassieux, 1989

Table des Illustrations

_ 1 Racines familiales au XVIIIème et XIXème siècle.....	1
_ 2 Le sénateur Jules Clamageran (1827-1903)	3
_ 3 Jacques Passy et Marguerite Trocquemé, les parents d'Yvette Passy	4
_ 4 Jacques Passy debout, Marguerite Trocquemé dans l'ombre, Madeleine et Suzanne Trocquemé assises regardent le berceau d'Yvette Passy, Jardin de Saint Sulpice de Royan, été 1891.....	4
_ 5 Usine Robertet (Source Inventaire général du Patrimoine culturel Région Provence-Alpes-Côte d'Azur).....	5
_ 6 Marine Paulian (1876-1839) vers 20 ans	5
_ 7 Laboratoire des établissements Robertet (Source Inventaire général du Patrimoine culturel Région Provence-Alpes-Côte d'Azur)	6
_ 8 Les parfumeries de grasse - L'inventaire du patrimoine industriel des parfumeries de Grasse	7
_ 9 La caserne de chasseurs alpins avec, au fond à gauche, la cheminée des établissements Robertet.	7
_ 10 Cueillette des fleurs à Grasse	9
_ 11 La villa Pauliani vers 1910 - Marie Paulian (1849-1925), Mme de Magnin, est ici en compagnie de Guillaume Paulian	10
_ 12 La rue Delabordère, avec, en rouge, les terrains de la « colonie familiale » (photo aérienne de 1921)	11
_ 13 Blanche Sageret (1827-1900) épouse de Frédéric Passy (1822-1912), avec Yvette Passy (à gauche), Simone Farjasse (à droite), et Marthe Gary (au second plan), vers 1898	12
_ 14 20 mai 1902, Frédéric Passy avec ses enfants et petits-enfants à l'occasion de son 80ème anniversaire. Yvette Passy est debout, légèrement à gauche juste derrière Frédéric Passy	13
_ 15 Frédéric Passy, le grand-père d'Yvette, dans son bureau de Neuilly, 1910.....	14
_ 16 La grande cascade du bois de Boulogne, vers 1900	15
_ 17 Le jardin d'acclimatation du bois de Boulogne - le palais d'hiver - vers 1900	15
_ 18 Le temple de l'Oratoire du Louvre (gravure de 1855).....	16
_ 19 Manuel de l'infirmière hospitalière,	18
_ 20 Rue de la Jonquière vers 1900. Le dispensaire est l'immeuble clair situé au fond de la rue	19
_ 21 Patinage au bois de Boulogne, 1899 (Source Gallica)	20
_ 22 La serre du grand jardin, rue Delabordère - les enfants devant sont Gilbert et Jacques Paulian	21
_ 23 Carton d'invitation pour un bal à l'Élysée	21
_ 24 Bal du palais de l'Élysée, 1888 (Source musée Carnavalet)	22
_ 25 Carton d'invitation à un bal masqué pour la famille Passi (sic), 1818.....	24
_ 26 Charles Richet (1850-1935).....	25
_ 27 Yvette Passy vers 1905	26
_ 28 Château Richet, Carqueiranne.....	28
_ 29 L'Ambassadeur Soueng Pao Ki (Source Open Musée Niepce).....	30
_ 30 Gauche : Souen-Pao-Ki et son fils habillé en dragon, Droite : Mme Souen-Pao-Ki, ses trois filles et la soeur de l'ambassadeur (Source The Talter, 20 Janvier 1904).....	31
_ 31 La maison de Théophile Gautier à Neuilly	32
_ 32 Le tilleul du désert de Retz.....	34
_ 33 Le Désert de Retz, la tour tronquée (photo de famille).....	35
_ 34 Le Désert de Retz - Le pavillon chinois aujourd'hui disparu (photo de famille)	35
_ 35 Famille Familles Paulian (gauche) et Deltour (droite) devant le Pavillon Chinois, Désert de Retz, Chambourcy vers 1880 (photo de famille).....	37
_ 36 Été 1902, Ernest Gary apprenant à nager à Marie Mortet au Désert de Retz.....	38
_ 37 Saint-Sulpice-de-Royan vers 1900.....	40
_ 38 Le pasteur Paul Trocquemé vers 1904	40
_ 39 La maison du pasteur à Saint-Sulpice-de-Royan	41
_ 40 La Famille Trocquemé devant la maison du pasteur à Saint-Sulpice-de-Royan.....	41
_ 41 Suzanne Roberty, grand-mère d'Yvette Passy, vers 1890	42

_ 42 Midi, Leconte de Lisle	44
_ 43 Église de Saint-Sulpice-de-Royan.....	44
_ 44 Georges et Louis Dupont vers 1904.....	45
_ 45 Famille Trocquemé au bord de la mer à Nauzan, vers 1902. Yvette Passy est assise avec la casquette.....	46
_ 46 Famille Trocquemé, Saint Sulpice. Yvette Passy est assise au centre - Juillet 1904	47
_ 47 Famille Trocquemé vers 1908, Saint Sulpice. Yvette Passy est debout à gauche.....	47
_ 48 La machine à battre à Saint-Sulpice (photo de famille).....	48
_ 49 Marc Trocquemé en tenue de marin - Saint-Sulpice-de-Royan, vers 1901	49
_ 50 Marc Trocquemé et Alice Vernier lors de leur mariage (photo de famille)	50
_ 51 Suzanne Trocquemé et son fils Gilbert Paulian, Yvette Passy, Paul et Berthe Trocquemé, Nauzan - 1908.....	51
_ 52 Route de Nauzan à Saint-Palais (archives familiales)	51
_ 53 La villa Manon, louée par les Demassieux à Vaux-sur-mer pendant l'été 1910 (Source google Map)	52
_ 54 g. Gabrielle Demassieux (1878-1974) et d. Valentine Demassieux (1880-1952).....	53
_ 55 Louis Demassieux (1888-1914) et Natacha Filatoff (1884-1961)	54
_ 56 Jean Demassieux à Madagascar, vers 1905 (photo de famille).....	54
_ 57 La cathédrale de Cologne	55
_ 58 Fontainebleau : La cour des adieux et son double escalier (Source EHNE).....	57
_ 59 Jean Demassieux, engagé volontaire sein du 46ème régiment d'infanterie entre 1901 et 1902.....	58
_ 60 Jean Demassieux et Yvette Passy.....	58
_ 61 Faire-Part du mariage de Jean Demassieux et Yvette Passy, 13 avril 1911	59
_ 62 Les invités du mariage d'Yvette Passy et Jean Demassieux (photo de famille)	59
_ 63 Rue Carnot, Tourcoing	60
_ 64 Yvette Demassieux en deuil avec son fils Jacques vers 1915	62
_ 65 Jacques Demassieux (à droite), avec les éclaireurs unionistes, Désert de Retz, Pentecôte 1931	63
_ 66 Yvette Demassieux avec ses trois fils Jean-Louis, Michel et Jacques vers 1924	65
_ 67 La famille Demassieux devant la maison du pasteur, vers 1924	65
_ 68 Michel, Jacques et Jean-Louis Demassieux vers 1927	66
_ 69 Familles Paulian et Demassieux, 1936.....	66
_ 70 Michel, Jacques et Jean-Louis Demassieux, "plage des Paulian" à Jean-Bart, Algérie, vers 1938.....	67
_ 71 Déclaration de guerre, 3 septembre 1939	68
_ 72 Jacques Demassieux (au centre 3 ^{ème} rang), 2ème Guerre Mondiale, Fontenay le Comte, 1940.....	69
_ 73 Eliane Demassieux, avec ses deux garçons Laurent et Sylvain, 1940	69
_ 74 Saint Sulpice de Royan, Octobre 1947.....	74
_ 75 Yvette Demassieux avec François et Alain Kissel, Jacques et Eliane Demassieux et leurs enfants Laurent, Sylvain, Denise et Christine, Suzanne Trocquemé et Berthe Forgit.....	79
_ 76 Une grande partie de la descendance d'Yvette Demassieux, réunie à l'occasion des noces d'or de Jacques et Éliane Demassieux - août 1986.....	80
_ 77 Yvette Demassieux, 15 août 1989	81
_ 78 Yvette Demassieux, dessin de Jacques Cammas vers 1990	82

Index des Lieux et Personnes

Lieu

Arc-en-Barrois, 73
Boufarik, 68
Caen, 54
Cannes, 8
Carqueiranne, 25, 26
Clamart, 66
Cologne, 49
Désert de Retz, 11, 16, 31, 34, 35
Dresde, 47, 49
Fontainebleau, 51
Grasse, 5, 8, 9
Kourigba, 68
La Napoule, 8
La Rochelle, 46
Limoges, 66
Madagascar, 48
Meschers, 52
Nancy, 44
Nauzan, 45, 47
Neuilly, 5, 11, 13, 16, 56
Nice, 10
Papeete (Tahiti), 44
Paris, 9, 17
Rochefort, 47
Royan, 3
Saint-Sornin, 66
Saint-Sulpice-de-Royan, 17, 20, 36, 38, 41
Toulon, 25
Tourcoing, 54
Vaux-sur-Mer, 47, 52

Famille

Baumgartner Wilfred, 16
Bernex Jeanne, 16
Clamageran Jules, 3
Clamageran Sarah, 47, 52
Clamageran Suzanne, 67, 69
Cuquemelle Jean, 58
de Falgeurolles Delphine, 16
de Robert Madeleine, 71, 72
Deltour Famille, 41
Deltour Paul, 33
Demassieux Christine, 68, 74
Demassieux Denise, 68, 74
Demassieux Famille, 47, 55
Demassieux Françoise, 64, 69, 73
Demassieux Gabrielle, 47, 55
Demassieux Jacques, 16, 56, 61, 63, 68, 73
Demassieux Jean, 48, 52, 56
Demassieux Jean-Louis, 56, 61, 62, 63, 64, 66, 73
Demassieux Laurent, 63, 74
Demassieux Louis, 48

Demassieux Louis Nicolas, 51
Demassieux Madeleine, 26
Demassieux Michel, 55, 61, 63, 65, 66, 67, 73
Demassieux Pascal, 58, 72
Demassieux Sylvain, 63, 74
Demassieux Valentine, 47
Demassieux Véronique, 74
Dubois Madeleine, 63, 64, 66, 73
Dupont Georges, 40
Dupont Georges Jr., 40
Dupont Louis, 40
Farjasse Simone, 5, 8, 21, 22, 24, 25, 49, 50
Filatoff Natacha, 48
Gary Hélène, 65
Gary Marthe, 25
Henches Suzanne, 47, 73
Ivatts Lilian, 34
Kissel Alain, 70, 73
Kissel Céline, 71
Kissel François, 73
Kissel Louis-Paul, 73
Kissel Simone, 17, 57
Levallet Monique, 73
Marinopoulos Emmanuel, 68
Passy Adèle, 13, 25, 34, 58, 65
Passy Alix, 34, 56
Passy Famille, 41
Passy Frédéric, 3, 11, 13, 17, 18, 19, 21, 25, 29, 31, 34, 37, 49, 52
Passy Frédéric Jr., 3, 34
Passy Jacques, 3, 5, 37
Passy Louise, 9
Passy Paul, 18
Passy Pauline, 30
Passy Pierre, 33, 34
Paulian Adrien, 58
Paulian Éliane, 61, 63, 68, 74
Paulian Famille, 41
Paulian Jules, 41, 61
Paulian Louis, 9, 33
Paulian Marie, 9, 10
Paulian Marine, 5, 8
Roberty Émile, 15
Roberty Suzanne, 5, 38, 41, 71
Saetone Marine, 9, 10
Sageret Blanche, 8, 13
Trocquemé Eric, 45
Trocquemé Louise, 37, 40
Trocquemé Madeleine, 41
Trocquemé Marc, 43, 46, 47, 73
Trocquemé Marc Jr., 45
Trocquemé Marguerite, 3, 5, 37
Trocquemé Paul, 36, 45, 47, 71
Trocquemé Suzanne, 41, 68

Trocquemé Yves, 45
Vernier Alice, 44, 45
Vernier Frédéric, 44

Personnalités

de Gaulle Général, 64
de Monville Mr, 31
Hitler, 62
Meyer Hubert, 67
Pétain Maréchal, 64
Sun Yat Sen, 30

Relation

Barreau Huguette, 71, 72
Bokanowsky Maurice, 24
Cherehevsky Claire, 55
Cherehevsky-Ségal Léa, 55
Cherehevsky-Ségal Marcelle, 56
Cheyron Christiane, 71
Cheysson Jean, 22
d'Ormesseon Jean, 16

de Martel Thierry, 17
de Sèze Françoise, 69
de Sèze Mme, 69
Fallières Armand, 20
Favreau Suzanne, 65
Formon Mr, 67
Johnson Helen, 49
Marie (cuisinière), 13
Mr Lazare, 58
Nappée (famille), 69
Reclus Elie, 38
Reclus Elysée, 38
Reclus Jacques, 38
Ressaie (famille), 69
Richet Charles, 23
Rossman Mme, 49
Salmon Mr, 66
Serres Jacques, 57
Smith Jeanne, 43, 62, 64, 65
Soueng Pao Ki, 27
